

# INTRODUCTION

## PERSPECTIVES NOUVELLES SUR LA LECTURE

## Introduction

Au seuil de cette *Introduction* il n'est pas inutile d'en préciser le statut, un peu particulier par rapport au "genre littéraire" de l'introduction. Le travail qui s'ouvre ici relève du domaine de l'exégèse, et les six chapitres qui le constituent traceront un parcours de lecture. Cependant cette exégèse se situe, on le verra, très à part des chemins habituels de la lecture. Il est donc nécessaire d'en préciser les fondements, et d'introduire avec précision la problématique dans laquelle s'inscrit sa proposition. L'*Introduction* qui s'ouvre ici assumera cette fonction théorique, en tension avec la *Conclusion* qui achèvera le parcours. Elle sera donc, de fait, nettement plus conséquente qu'une *Introduction* ordinaire. Et ce d'autant que ce volet théorique n'est pas accessoire, mais inhérent à l'approche des textes développée par les pages qui suivent : cette approche – la sémiotique – n'est pas seulement en effet le déploiement d'un geste de lecture original mais en associe nécessairement la proposition à une réflexion sur la lecture, ses conditions et ses enjeux.

La démarche sémiotique s'inscrit dans un débat engagé depuis maintenant une cinquantaine d'années : est-il possible, et souhaitable, de proposer de nouveaux chemins à la lecture ? La sémiotique a contribué à l'émergence du débat en se donnant d'emblée comme une illustration mais aussi comme une théorie et une formalisation construite de cette possible altérité de la lecture. La controverse a été vive et passionnée, en particulier dans le champ de l'exégèse. Si la question est reprise ici, et précisément en exégèse, c'est pour tenter d'y faire connaître les fruits de la recherche sémiotique. Depuis environ quarante ans elle s'est en effet développée dans une direction spécifique, qui est l'énonciation<sup>1</sup>. Cette *Introduction* indiquera dans quel contexte, avec quels enjeux. Dans un

---

<sup>1</sup> L'énonciation est un concept linguistique dont la sémiotique a élaboré une définition logique. Son point de départ linguistique réside dans les travaux d'É. Benveniste, qui caractérise l'énonciation comme « instance de la "mise en discours" de la langue saussurienne : entre la langue, conçue généralement comme une paradigmatique, et la parole – déjà interprétée par Hjelmslev comme une syntagmatique et précisée maintenant dans son statut de discours –, il était nécessaire, en effet, de prévoir des structures de médiation... », Article « Énonciation », in A.-J. GREIMAS & J. COURTÈS, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p.126. Cet ouvrage constitue l'une des références théoriques majeures de la sémiotique greimassienne : souvent mentionné par le présent travail, il y sera désigné par les initiales DRTL.

premier moment cette exploration a déconstruit l'architecture de la théorie et de la pratique sémiotiques initiales, qui étaient essentiellement narratives. L'autre face de cette déconstruction était l'émergence d'une forme sémiotique ordonnée en propre à l'énonciation, d'un double point de vue théorique et pratique. Le présent travail représente un second moment de cette recherche : le développement d'une théorie et d'une pratique cohérentes entre elles, et formalisant un point de vue énonciatif sur les textes. Il porte ainsi la proposition d'une "sémiotique énonciative".

Cette proposition engage à reprendre, à frais nouveaux, l'ancien débat : est-il possible, et souhaitable, de lire autrement ?

Le débat ouvert autour de la sémiotique s'est particulièrement concentré sur le premier versant de la question : la possibilité d'une autre forme de lecture. Cette question s'est elle-même focalisée sur le problème de la dimension référentielle des textes, c'est-à-dire de leur rapport à la "réalité" dont ils sont supposés parler. Le point de vue, dont l'évidence semblait incontestable, qui fut opposé à la sémiotique était que cette référence – comprise comme *la* référence des textes – ne pouvait être abandonnée sans que la lecture encoure le risque du délire. L'enjeu de la réflexion sémiotique sur l'énonciation porte précisément sur ce point. Elle propose de considérer *aussi* un second type de référent, pour laquelle elle postule une légitimité au moins équivalente : le texte lui-même, dans sa lecture.

Sans pour autant contester le premier type de référence, cette proposition alternative en désigne la relativité. Adopter le texte pour référent suppose en effet de renoncer à en situer le sens dans la "réalité", ce qui impose dès lors de redéfinir la notion même de "sens". Cette ouverture de la définition du sens désigne à son tour la relativité des contextes en fonction desquels il est défini. Apparaît ainsi que situer le sens d'un texte dans la "réalité" dont il parle revient à rapporter ce texte aux conditions de son écriture. Il se trouve cependant que ces conditions sont, par définition, révolues : leur reconstitution relève donc d'une perspective historique, et pour une bonne part hypothétique. L'écart qui apparaît ici entre le sens d'un texte et cette reconstitution ne récuse pas la légitimité de cette perspective historique. Il ouvre en revanche la place d'une seconde forme de référence, cette fois

inscrite dans le champ de la parole. Sa proposition se fonde sur un constat tout aussi "évident" que le précédent : un texte n'existe pas en dehors de la lecture qui l'actualise, et il n'advient au "sens" que dans la tête de ses lecteurs<sup>2</sup>. Il est ainsi un référent de fait pour le "sens", en tant qu'il constitue le cadre de la lecture. Ce constat rejoint un point de vue fréquemment développé par les poètes, notamment en France au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. P. Valéry écrit ainsi :

On n'y insistera jamais assez : il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Quoiqu'il ait voulu dire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre<sup>3</sup>.

Les sciences du langage de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, elles-mêmes édifiées dans une logique structuraliste coupée de toute référence explicative à la "réalité", ont à leur tour assumé cette perspective qui retourne les textes depuis leur auteur vers leurs lecteurs. En deçà de cet édifice linguistique s'esquisse l'horizon développé par certaines philosophies du langage<sup>4</sup>.

La proposition sémiotique tient ainsi qu'il est parfaitement possible de lâcher "la" référence, non parce que l'on est tombé dans le délire mais parce que l'on développe un point de vue scientifique et philosophique différent, qui rapporte le sens d'un texte à son effectuation dans la lecture. Cette seconde forme de référence se situe explicitement comme énonciative. Elle assume ainsi sa relativité, ce qui la garde de toute prétention

---

<sup>2</sup> Ce constat a engagé le sémioticien J. GENINASCA à distinguer nettement le "texte", qu'il définit comme le résultat de la lecture, d'un "objet textuel" qui est le texte considéré indépendamment de sa lecture (cf « Du texte au discours littéraire et à son sujet », in *Le discours en perspective, Nouveaux Actes sémiotiques 10/11*, 1990). La distinction proposée là nous paraît essentielle, dans une perspective sémiotique. Cependant on ne l'a pas reprise ici pour éviter d'alourdir la lecture du présent travail, déjà lesté par un certain nombre de termes incontournables du métalangage sémiotique. Il n'en reste pas moins que cette distinction demeure fondatrice, et devait être établie dès le début de cette *Introduction*.

<sup>3</sup> P. VALÉRY « Au sujet du Cimetière Marin », *Variété III, Œuvres*, tome I, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 1507. Cf aussi *Tel Quel* : « Quand l'ouvrage a paru, son interprétation par l'auteur n'a pas plus de valeur que toute autre par qui que ce soit. Si j'ai fait le portrait de Pierre, et si quelqu'un trouve que mon ouvrage ressemble à Jacques plus qu'à Pierre, je ne puis rien lui opposer — et son affirmation vaut la mienne. Mon intention n'est que mon intention, et l'œuvre est l'œuvre ».

<sup>4</sup> On pense ici notamment à Martin Heidegger, Ludwig Wittgenstein, Hans-Georg Gadamer, Paul Ricœur, Francis Jacques, Jacques Derrida... On trouvera, par ailleurs, une approche philosophique simple, mais intéressante, de la parole dans le livre de G. GUSDORF, *La parole*, Paris, PUF, 1953.

hégémonique à l'endroit du point de vue historique désigné ci-dessus. L'important apparaît au contraire dans le développement parallèle de deux perspectives – l'une qui situe la référence dans la "réalité" historique de l'écriture, et l'autre dans le contexte énonciatif de la lecture –, situées par leur reconnaissance mutuelle dans une tension paradoxale et féconde<sup>5</sup>. Ce dialogue suppose cependant que la perspective énonciative relève – tout comme le point de vue historique – d'une forme vérifiable de scientificité<sup>6</sup>. C'est à l'élaboration d'une telle scientificité que s'est attelée la sémiotique, en construisant un geste d'analyse extrêmement rigoureux, et capable de rendre compte de ses propres présupposés. Le travail qui s'engage ici s'inscrit à son tour dans cette visée scientifique.

Reste ouverte la seconde des questions posées ci-dessus : est-il souhaitable de lire ainsi ? A cette question seuls les lecteurs de ce texte pourront répondre. La véritable interrogation du présent travail concerne ainsi l'intérêt – en particulier pour l'exégèse – d'une proposition sémiotique développée sur le versant énonciatif. Le projet de ces pages est à cet égard d'offrir, à qui veut bien tenter l'aventure, une occasion de juger sur pièces. Il porte en effet la proposition d'expérimenter la fécondité d'une perspective énonciative pour l'analyse d'un texte du corpus biblique. Cette proposition suppose une forme de contrat. Du côté des lecteurs, il faudra qu'ils consentent à déposer provisoirement leurs propres pratiques de lecture pour entrer dans le regard nouveau déployé ici. En contrepartie, le présent travail a été conçu en direction de ces lecteurs novices, auxquels il propose une introduction pratique, méthodologique et théorique à la sémiotique énonciative.

Dans cette perspective, la présente *Introduction* a le statut d'un fondement théorique : elle est l'*Introduction* d'une introduction. Elle procédera en deux moments. Un premier moment esquissera la perspective tracée par la recherche sémiotique du CADIR avant d'exposer les

---

<sup>5</sup> Une précision s'impose ici. L'opposition entre historique et énonciatif ne recouvre pas la différence faite par l'exégèse entre diachronie et synchronie. En débat avec une exégèse historique diachronique, la sémiotique a inauguré une approche synchronique des textes développée également depuis lors par d'autres types d'exégèse (rhétorique, narratologie...). Cependant la "synchronie" sémiotique s'ancre dans une perspective énonciative qui n'est pas assumée de la même façon par les autres approches synchroniques. Elles se réclament en effet d'un référent historique, comme l'indiquera le second moment de cette introduction.

<sup>6</sup> On donnera ici au terme "scientifique" une acception minimale : celle d'une démarche rigoureuse, c'est-à-dire capable de rendre compte de ses présupposés, de ses procédures et de ses visées, et dont les résultats peuvent être vérifiés au regard de ces éléments.

modèles auxquels elle a présentement abouti, ainsi que leur incidence sur une sémiotique énonciative. Il développera ainsi un versant proprement scientifique. Un second moment honorera la dimension théologique du geste sémiotique, dans son rapport avec la Bible. A vrai dire, cette forme d'analyse concerne l'ensemble du champ littéraire, sans exclusive. Elle est cependant développée ici en rapport avec la lecture d'un texte du Nouveau Testament, *l'Épître aux Philippiens*<sup>7</sup>. Cette restriction de champ la situe précisément comme une discipline exégétique, justifiant ainsi le versant proprement théologique développé par ce second moment d'*Introduction*. Il commencera par situer la proposition sémiotique dans le champ de l'exégèse avant d'en interroger le rapport avec la théologie.

## 1) Une hypothèse scientifique

La proposition d'une sémiotique énonciative repose sur une hypothèse scientifique nouvelle. Elle réside dans la proposition d'un modèle, le "schéma de la parole", qui constitue une mise en forme de la parole alternative au désormais traditionnel "schéma de la communication" du linguiste R. Jakobson<sup>8</sup>. Cette alternative n'est pas venue par génération spontanée. Elle s'inscrit dans un cadre précis, qui est donc la réflexion sémiotique sur l'énonciation développée, en rapport avec les textes bibliques, par un centre de recherche universitaire : le Centre pour l'Analyse du Discours Religieux (CADIR) de la Faculté de théologie de l'Institut Catholique de Lyon. Une présentation historique s'impose donc, pour en éclairer les conditions d'émergence.

### 1-1) Bref historique : la voie sémiotique du CADIR

Quelques mots présenteront, très rapidement, d'abord les débuts de la sémiotique puis le travail mené au CADIR.

---

<sup>7</sup> La *Conclusion* du travail reviendra sur cette question d'une généralité de la perspective sémiotique, mais aussi des enjeux de son application aux textes bibliques.

<sup>8</sup> R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, pp. 139-161, ou encore Paris, Seuil, 1970, chapitre « Linguistique et poétique », pp. 207-248, et notamment p. 214.

### (a) A-J. Greimas et la naissance de la sémiotique

La naissance de la sémiotique a été portée par la vague structuraliste. Surgi dans la foulée des travaux de Saussure sur la langue et développé dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans le champ des sciences humaines grâce à la rencontre de Cl. Lévi-Strauss avec les travaux des linguistes (et en particulier de R. Jakobson), le structuralisme recouvre « tout un ensemble de recherches d'inspiration linguistique, effectuées au cours des années 1960 et qui portent sur différents domaines des sciences humaines »<sup>9</sup>. Il a ceci de spécifique qu'il considère les objets de son étude comme des totalités de sens, c'est-à-dire comme des systèmes signifiants par eux-mêmes : c'est ce que l'on a appelé le "principe d'immanence"<sup>10</sup>. Il postule également qu'il est possible de rendre compte de ces systèmes, abordés sur la base d'un jeu de différences et de ressemblances internes : c'est le "principe de différence". Toute approche structuraliste relève de la mise en œuvre de ces deux principes, ainsi établis comme fondateurs pour la sémiotique.

Le fondateur de la sémiotique, A-J. Greimas (1917-1992), était un linguiste d'origine lithuanienne mais ayant fait une partie de son cursus universitaire en France, où il s'installa. Ses travaux s'inscrivaient entièrement dans le cadre structuraliste<sup>11</sup>. La question qu'ils cherchaient à élaborer portait sur les « systèmes de significations »<sup>12</sup> : la sémiotique naissante nourrissait l'ambition de construire une « théorie de la signification » susceptible « d'explicitier, sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens »<sup>13</sup>. La perspective de cette présentation étant elle-même génétique<sup>14</sup>,

---

<sup>9</sup> Article « Structuralisme », *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage (DRTL)*, p. 360.

<sup>10</sup> Greimas en rendait compte par ce slogan quelque peu provocateur, qui a accompagné la sémiotique naissante : « Hors du texte, pas de salut ! ».

<sup>11</sup> Ils s'y inspiraient notamment de la théorie structurale du langage développée par le linguiste danois L. HJELMSLEV dans l'ouvrage intitulé *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1971.

<sup>12</sup> Article « Sémiotique », *DRTL*, p. 339.

<sup>13</sup> Article « Sémiotique », *DRTL*, p. 345.

<sup>14</sup> Ce terme, "génétique", désigne une perspective de transmission pour ainsi dire "organique" : la lecture historique proposée ici cherche à comprendre comment la sémiotique a "poussé" au CADIR à partir du "germe" greimassien. Ce

on esquissera les grandes lignes de cette théorie telle qu'elle a été "lue" par les chercheurs du CADIR<sup>15</sup>. L'un d'eux, Fr. Martin, en rend compte ainsi :

La sémiotique, constituée aujourd'hui dans la suite du travail novateur de Ferdinand de Saussure, se donne pour projet global d'être une "science" de la signification. Elle tente donc de répondre à la question suivante : comment décrire les processus suivant lesquels de multiples systèmes (linguistiques, iconiques, architecturaux, musicaux...) produisent de la signification ?<sup>16</sup>

Cette présentation souligne une caractéristique majeure de la sémiotique : elle traite la question, abstraite, de la signification à partir de l'analyse de procédures signifiantes concrètes. Un autre chercheur, L. Panier, est à cet égard plus explicite encore. Lui aussi présente la sémiotique « comme un projet de description des systèmes de signification, en deçà des signes et de leur classement par la sémiologie ». Mais il ajoute :

Cette science de la signification se veut autonome, elle définit son objet, ses postulats et ses procédures. Cet appareil théorique servira de base à une méthodologie de l'analyse des textes qui vise à construire la signification en tant qu'objet intelligible et à en donner des modèles représentatifs. Le projet sémiotique ne se limite pas aux textes verbaux, il concerne, sous la notion de texte ou de discours, toutes les manifestations de la signification.<sup>17</sup>

Cette citation désigne trois éléments majeurs du "projet sémiotique". D'abord, son développement en rapport avec une pratique d'analyse des textes. Ensuite, l'extension très générale qu'il donne à la notion de texte : A-J. Greimas considérait comme "texte" à lire aussi bien un écrit qu'un tableau, un film, une statue, un monument, un vêtement, un ballet de danse ou un rituel. Enfin, la mise en relation de la sémiotique naissante avec la littérature. Le choix de ce premier terrain d'exercice, lié à la formation de Greimas, était plus conjoncturel que structurel. La "première sémiotique", celle de Greimas, fut donc une sémiotique littéraire. Mais la littérature n'était, de l'avis même du fondateur de la

---

terme ne doit pas être confondu avec celui de "générativité", qui sera utilisé prochainement pour rendre compte de la parenté entretenue par la sémiotique greimassienne avec la grammaire générative de N. Chomsky.

<sup>15</sup> La sémiotique greimassienne a en effet eu une grande fécondité, dont atteste la pluralité et la diversité de ses héritiers. La perspective développée ici limitera cette présentation à la façon dont l'héritage greimassien a été assumé par le CADIR de Lyon.

<sup>16</sup> Fr. MARTIN, *Pour une théologie de la lettre (Cogitatio Fidei, n° 196)*, Paris, Cerf, 1996, p. 65.

<sup>17</sup> L. PANIER, « Approche Sémiotique de la Bible : de la description structurale des textes à l'acte de lecture », in Ch. Berner et J-J. Wüenenberger (éd), *Mythe et philosophie. Les traditions bibliques*, Paris, PUF, 2002, pp. 201-202.

sémiotique, qu'un premier territoire pour un jeu destiné à être joué bien plus largement par la suite<sup>18</sup>.

La sémiotique littéraire de Greimas reçoit donc les textes comme des « tout de signification »<sup>19</sup>, c'est-à-dire comme la mise en discours de « micro-univers de sens »<sup>20</sup> dont elle cherche à construire les formes. Pour aborder la description de cette signification, Greimas a formalisé par étapes un modèle narratif fondé sur les travaux menés sur les contes par le formaliste russe V. Propp<sup>21</sup>. L. Panier en résume ainsi l'élaboration :

Le modèle narratif élaboré et éprouvé d'abord sur des contes a beaucoup développé les modes de constitution (et de transformation) de la relation entre Sujet et Objet (valeur). La narrativité se résume d'ailleurs à la succession des transformations et modélisations de la relation d'un sujet aux objets où peut s'investir une valeur. Le récit traditionnel est ainsi la manifestation syntagmatique des systèmes de valeurs et des formes qui leur correspondent. Les relations entre sujets passent par les objets qui circulent, s'échangent, moyennant des conflits, des rivalités, des contrats, des accords sur la valeur des valeurs.<sup>22</sup>

L'analyse narrative sémiotique examine donc les transformations opérées dans l' "état" des acteurs par la mise en œuvre d'actions transformatrices (de "faire"). Elle postule ainsi à la fois une nette distinction entre l'état et le faire, et l'existence entre eux d'une articulation structurale : ils s'appellent et s'impliquent mutuellement<sup>23</sup>.

---

<sup>18</sup> Cette ouverture inaugurale du projet sémiotique explique l'existence, aujourd'hui, de sémiotiques différenciées développées dans des champs très divers : la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la mode... Le domaine universitaire de la sémiotique déborde ainsi très largement aujourd'hui le cadre des sciences du langage. Pour découvrir aisément l'application de la sémiotique au domaine pictural on lira avec profit les ouvrages de D. ARASSE, et en particulier – en guise d'initiation – un petit livre, paru dans la collection Folio, intitulé *On n'y voit rien*.

<sup>19</sup> Article « Discours », *DRTL*, p. 102.

<sup>20</sup> Article « Micro-univers », *DRTL*, p. 229.

<sup>21</sup> V. PROPP, *Morphologie du conte* (Points n° 12) (1929), Paris, Seuil, 1965 & 1970. L. Panier note : « Chez Greimas, la sémiotique s'inscrit dans une double tradition : de réflexion linguistique d'une part (tradition structuraliste à partir de Saussure et Hjelmslev en particulier), et de recherche en ethno-littérature d'autre part (travaux de V. Propp sur les contes et travaux de Cl. Lévi-Strauss sur les mythes d'autre part). », L. PANIER, « Approche Sémiotique de la Bible : de la description structurale des textes à l'acte de lecture, *op. cit.*, p. 199.

<sup>22</sup> L. PANIER, « Approche Sémiotique de la Bible : de la description structurale des textes à l'acte de lecture », *op. cit.*, p. 206.

<sup>23</sup> La sémiotique décrit l' "état" comme le rapport d'un "sujet" et d'un "objet" : ces termes doivent être entendus en un sens très large, l'objet étant, dans une perspective narrative, "ce qui a valeur pour un sujet". Le "faire" se comprend là comme ce qui transforme l'état. L'examen solidaire des états et des actions permet à la sémiotique narrative de mettre en évidence les enjeux de valeurs dont ils sont porteurs et de les organiser relativement les uns aux autres. Pour

Ce modèle descriptif s'intégrait dans une perspective théorique : la générativité. La sémiotique, en tant que théorie, est née de la rencontre entre la théorie du langage de L. Hjelmslev, la problématique narrative héritée de V. Propp et une conception générative inspirée des recherches de N. Chomsky en grammaire générative<sup>24</sup>. D'où le modèle d'un "parcours génératif" dans lequel s'inscrit la théorie sémiotique. Le *Dictionnaire* définit le parcours génératif comme la description d'un « objet sémiotique... selon le mode de sa production ». A cette production il donne la forme d'un « "parcours" qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret »<sup>25</sup>. Dans ce contexte, Greimas conférait au texte le statut d'un "*terminus ad quem*" (d'un point d'arrivée), et postulait la présence immanente d'un "*terminus a quo*" (d'un point de départ) conçu comme une matrice sémantique. Il assignait pour visée au projet sémiotique l'explicitation de ce point de départ : le modèle choisi pour cette explicitation fut le (trop ?) célèbre "carré sémiotique".

### **(b) Le CADIR : le tournant figuratif et la "découverte" de l'énonciation**

L'histoire du CADIR qui sera "racontée" ici est à son tour une relecture, en l'occurrence celle de l'auteur de ces lignes. Ayant rejoint le CADIR en 1993, elle n'était donc pas partie prenante de cette histoire. De même que la présentation des fondements greimassiens de la sémiotique était menée du point de vue de leurs développements ultérieurs au CADIR, cette présentation des travaux du CADIR sera conduite en rapport avec la proposition actuelle d'une sémiotique énonciative. Elle tracera ainsi la genèse d'une perspective énonciative en sémiotique.

---

plus de précision on se reportera à l'*Annexe 2*, mais aussi à la présentation de l'analyse narrative au *Chapitre 1* du présent travail. Le retour sur ce postulat, fondateur pour l'analyse sémiotique, est l'une des caractéristiques du « schéma quinaire » dont s'inspire la narratologie. Cf Y. BOURQUIN – D. MARGUERAT, *Pour lire les récits bibliques* (« Pour lire ») Paris, Cerf, 1998.

<sup>24</sup> La grammaire générative, développée à partir de 1957 autour des travaux de Noam Chomsky, cherche à décrire la possibilité, pour un sujet parlant, de former un nombre infini de phrases en utilisant des moyens en nombre fini. En accord avec ce modèle le projet sémiotique s'est rapidement infléchi vers le désir d'élaborer un modèle susceptible d'induire une approche générative de la signification.

<sup>25</sup> Article « Génératif (parcours) », *DRTL*, pp. 157-160. Cf aussi, A. HÉNAULT, *Les enjeux de la sémiotique – 2 – Narratologie, sémiotique générale*, Paris, PUF, 1983, p. 14. « Le modèle général de la mise en discours qu'est le parcours génératif apparaît comme une pyramide reposant sur sa pointe. Au niveau le plus profond, un minimum de formes dites "logiques" constituent le point de départ unique de toutes les complexifications qui seront nécessaires pour produire un quelconque message articulé. »

### (b-1) Bible et sémiotique : premiers temps d'une rencontre

Très rapidement, par les hasards de programmation d'un congrès de l'ACFEB<sup>26</sup>, les chemins de cette sémiotique encore à l'état natif croisèrent ceux de l'exégèse<sup>27</sup>. Voici le récit de cette rencontre par Jean Delorme, devenu quelques années plus tard l'un des co-fondateurs du CADIR :

Comme exégète, l'ACFEB naissante m'a employé à Angers (1967) avec "Résurrection et tombeau de Jésus, Marc 16,1-8, dans la tradition évangélique" (paru dans *La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne*, Cerf, 1969), puis à Chantilly (1970) avec "La Résurrection de Jésus dans le langage du Nouveau Testament" (paru dans *Le langage de la foi dans l'Écriture et dans le monde actuel*, Cerf, 1972). Entre les deux se sent l'influence de la session de Versailles, septembre 1968, où une trentaine de biblistes ont travaillé trois jours avec A.J. Greimas et un groupe de ses disciples lancé dans l'analyse structurale de textes bibliques, et l'influence du congrès de Chantilly, en septembre 1969, où la participation de Roland Barthes fut l'occasion de quelques réflexions.<sup>28</sup>

Jean Calloud, second co-fondateur du CADIR, évoque ainsi la "nouveauité sémiotique" telle qu'est elle apparue alors à "quelques" exégètes<sup>29</sup> :

Lorsqu'elle leur fut montrée à l'œuvre sur les textes bibliques par Roland Barthes et un groupe travaillant sous la direction de M. A.J. Greimas, la sémiotique littéraire de la fin des années soixante apparut, à quelques-uns du moins, porteuse d'une promesse et d'un espoir. Promesse d'une nouvelle connaissance, espoir d'opérativité heuristique dans le champ des œuvres écrites et de leur lecture. Il avait suffi que soit clairement indiqué le point de vue sous lequel un texte pouvait être abordé comme texte, dans sa spécificité textuelle, comme "monument" plutôt que comme "document" pour que soit pressentie l'existence d'un nouvel objet à connaître et que cet autre objet, cela même qui devenait connaissable, s'indique franchement comme objet autre, autre que le sens obvie auquel donne accès la première lecture.

---

<sup>26</sup> L'ACFEB est l'Association Catholique Française pour l'Étude de la Bible.

<sup>27</sup> Le congrès de Chantilly, occasion de cette rencontre, a eu lieu en 1969. On peut faire remonter l'acte de naissance de la sémiotique à l'année 1966. C'est la date de parution du livre d'A.-J. GREIMAS *Sémantique structurale*, qui constitue le coup d'envoi de l'élaboration sémiotique de Greimas. Trois ans seulement se sont écoulés entre cette date et les débuts du développement de la sémiotique dans le champ de l'exégèse.

<sup>28</sup> J. DELORME, texte biographique inédit. Pour la période résumée ici, on se reportera avec profit à l'article « Sémiotique » rédigé par le même auteur dans L. PIROT, A. ROBERT, J. BRIEND & E. COTHENET *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey & Ané, 1992, pp. 281-336.

<sup>29</sup> Il s'agit essentiellement de Jean Delorme, fondateur et premier directeur du CADIR, et de Jean Calloud, avec qui s'est opérée cette fondation et dont la recherche a été décisive pour l'orientation des travaux du Centre.

La nouveauté consistait en une sorte de paradoxe, inconfortable, et bien souvent éprouvé comme tel, fécond pourtant et dont nous n'avons cessé d'expérimenter la capacité d'interrogation. En simplifiant quelque peu nous l'énoncerons ainsi : le texte est le texte, mais il n'est que le texte.<sup>30</sup>

Une suite quasi-immédiate de cette rencontre fut le regroupement, dans le cadre de la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Lyon, d'enseignants et d'étudiants passionnés par la perspective qui s'ouvrait devant eux. Leur recherche se concrétisa au bout de quelques années dans la création du Centre CADIR, ouvert en 1979. L'objectif du groupe, puis du Centre était donc d'explorer les voies ouvertes par la rencontre de la sémiotique narrative avec la Bible. Pour Greimas, il s'agissait là d'un terrain d'épreuve pour la théorie et la pratique sémiotiques. Pour les chercheurs, d'une occasion de redécouvrir les textes bibliques sous un jour entièrement nouveau. Leurs travaux ont commencé par établir la validité du modèle narratif en élaboration. En même temps les chercheurs ont vu apparaître, dans les textes bibliques, bon nombre d'écarts avec le modèle narratif. L'exploration de ces écarts ne contestait pas le modèle de Greimas, mais en redéfinissait le champ d'exercice. Elle portait en effet l'émergence d'un élément nouveau dont l'analyse narrative ne permettait pas de rendre compte : la question des figures, et son lien à l'énonciation.

### **(b-2) Jacques Geninasca et l'ouverture de la « voie figurative »**

Les dimensions de ce travail interdisent de proposer une histoire détaillée du concept sémiotique de figure, et de son évolution dans la théorie et la pratique sémiotiques. On se contentera donc d'esquisser brièvement ici un point de repère majeur : les travaux de J. Geninasca, sémioticien suisse, spécialiste de la poésie. Ses recherches tracèrent, dès les premiers temps de la sémiotique, une voie originale explorant la question des figures.

Pour en comprendre le caractère novateur, on reviendra à titre de point de départ sur le concept sémiotique de figure et sur son utilisation par l'analyse. Le concept de figure

---

<sup>30</sup> J. CALLOUD, « Le texte à lire », in *Le temps de la lecture, exégèse biblique et sémiotique* (Lectio divina n° 155), Paris, Cerf, 1993, p. 30-31.

provient initialement des travaux de L. Hjelmslev<sup>31</sup>. La sémiotique greimassienne s'en est ressaisie, l'adaptant à ses propres perspectives<sup>32</sup>, pour en faire l'un de ses fondements théoriques. Au terme de ce processus d'assimilation, la "figure sémiotique" relève d'une définition construite sur le mode de l'atome. Elle est en effet constituée de l'association :

– d'un "noyau sémique" (ou "sème nucléaire") défini comme un « minimum sémique invariant », inhérent à la figure dans n'importe lequel de ses emplois ;

– et de "sèmes contextuels" compris comme les « variations de sens » apportées à une figure par le « contexte » où elle est inscrite, c'est-à-dire par les relations qu'elle entretient avec les autres figures du texte<sup>33</sup>.

Dans la pratique greimassienne, la figure avait essentiellement un usage descriptif. Elle permettait notamment, par un jeu de décompositions et de recompositions, de construire les carrés sémiotiques qui rendaient compte de l'organisation sémantique d'un texte. Il s'agissait donc essentiellement d'un concept opératoire pour une pratique sémantique des textes.

Spécialiste de la poésie, J. Geninasca constata rapidement la nécessité – mais aussi l'absence dans la sémiotique greimassienne – d'une théorie autonome du figuratif :

[...] le figuratif n'a pas encore fait l'objet d'un effort de théorisation systématique. La figurativisation apparaît, à l'intérieur du parcours génératif, comme une sous-composante sémantique des "structures discursives... à l'heure actuelle beaucoup moins élaborées que les structures sémiotiques<sup>34</sup>" [...] Quotidiennement confronté aux problèmes que posent l'élaboration et le traitement des figures du monde naturel (choses, personnes, décors, actions, en termes traditionnels), le praticien de l'analyse du discours qui s'attaque aux

---

<sup>31</sup> L. HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., « Le terme de figure est employé par L. Hjelmslev pour désigner les non-signes, c'est-à-dire des unités qui constituent séparément soit le plan de l'expression, soit celui du contenu. », Article « Sème », *DRTL*, p. 332.

<sup>32</sup> Cf, pour le détail de ces modifications, l'Article « Sème », *DRTL*, p. 332.

<sup>33</sup> Le "noyau sémique" d'une figure est ainsi, on le voit, à la fois très limité et destiné à être précisé par les "sèmes contextuels". Ces éléments de définition se trouvent indiqués par A-J GREIMAS dans l'ouvrage fondateur de la sémiotique, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, ch 4 « La signification manifestée », pp. 42-54. Ils sont également repris, dans une perspective de présentation pédagogique, par l'ouvrage réalisé par le CADIR sous le nom de "Groupe d'Entrevernes" : *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1988.

<sup>34</sup> Article « Génératif », *DRTL*, p. 160.

textes des littératures, orales ou écrites, éprouve, plus que quiconque, l'urgence d'une théorie du figuratif inscrite dans le cadre d'un modèle général du discours.<sup>35</sup>

En proposant de s'intéresser au figuratif pour lui-même, J. Geninasca rompait avec une forme d'instrumentalisation des figures. Leur considération le conduisit à former le constat d'une « identité relationnelle des figures » : les figures « n'ont pas d'existence isolée. Posées à la manière de totalités, à la fois discrètes et intégrales, elles s'interdéfinissent au sein d'un réseau de relations mutuelles... Leur identité se constitue au travers des relations<sup>36</sup> ». Geninasca va ainsi jusqu'à écrire que les figures sont « non interprétables – on ne peut leur attribuer un contenu déterminé aussi longtemps qu'on ne leur assigne pas une position définie dans un discours concret – »<sup>37</sup>.

Le revers de ce constat fut la détermination d'un statut "figural" des figures, c'est-à-dire d'un statut propre aux figures d'un énoncé. Geninasca le qualifie comme un évidement *a priori*, opéré dans une figure par le seul fait de son inscription dans l'énoncé<sup>38</sup>. Proposer un tel statut revient, dit-il, à « inverser les données du problème » en considérant que le sens d'une figure ne précède pas son inscription dans un texte, mais en résulte. Dès lors « il n'appartient pas tant aux organisations sémiologiques invariantes d'assurer l'identification des figures qu'aux oppositions de figures de rendre possible, à l'intérieur d'un discours

---

<sup>35</sup> J. GENINASCA, « Place du figuratif », in *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques*, n° 20, 1981, p. 5.

<sup>36</sup> J. GENINASCA, « Place du figuratif », *op. cit.* p. 6. Il note ailleurs que « ce que l'on appelle la vocation discursive des figures tient aux relations que celles-ci sont appelées à contracter avec d'autres figures », « Identité des grandeurs figuratives », p. 208. F. Martin explicite ainsi cette proposition : « La figure est une virtualité d'effets signifiants qui appelle auprès d'elle d'autres figures tout aussi riches d'effets possibles de signification. Quand donc elle est reconnue dans un discours, elle ne demande pas d'être décodée selon un sens préétabli. [...] le procès de signification se trame à partir de ces multiples effets signifiants que sont les figures elles-mêmes dans leur capacité à s'accrocher entre elles et à s'interpréter les unes les autres ou à s'entrechoquer au point de créer obscurcissements et ruptures de sens. » Fr. MARTIN, *op. cit.*, p. 135.

<sup>37</sup> J. GENINASCA, « Place du figuratif », *op. cit.* p. 14.

<sup>38</sup> Intervient ici la question du rapport entre « signe » et « figure ». Pour Geninasca comme pour Hjelmslev, la figure est un "non signe". Les signes sont une forme de fixité et de clôture dont l'absence, précisément, définit les figures. Sur ces questions, cf *Annexe 1*.

occurrence, la sélection des catégories pertinentes »<sup>39</sup>. J. Geninasca décrit ainsi le surgissement de ce statut figural :

Au moment de l'inscription, à l'intérieur d'un discours-occurrence, d'une figure du 'dictionnaire figuratif', tout se passe comme si préalablement à toute actualisation des traits d'une des classes quelconques des investissements prévisibles, l'instance d'énonciation commençait par réaliser les traits figuraux... intégrant ainsi la figure en tant que 'structure topologique', 'lieu vide' identifiable, par-delà les choix opérés parmi les virtualités qui en constituaient l'identité à l'intérieur du « dictionnaire figuratif » et sans préjuger des transformations susceptibles de l'affecter dans le discours particulier où se définit son destin sémantique. Une telle identité figurale est présupposée par les déterminations identifiantes consécutives au libre choix – opéré par l'instance d'énonciation – de traits chargés de définir des classes d'identités secondes (traits identifiants).<sup>40</sup>

Cette présentation désigne un élément dont l'indication s'avèrera capitale pour la recherche menée au CADIR : le lien des figures avec l'énonciation. Un autre passage du même article insiste plus nettement sur leur dépendance vis-à-vis de « l'instance d'énonciation » :

Nous conviendrons d'appeler figurales les grandeurs dont la mise en place conditionne l'apparition des figures et des acteurs et nous les ferons dépendre de l'actualisation – par l'instance d'énonciation – de catégories très abstraites – nous les dénommerons figurales comme nous appelons figuratives les catégories déterminant la figurativité – au nombre desquelles nous compterons celles de la quantité (Greimas, 1963) et celles qui sont, selon Hjelmslev (1935), sous-jacentes au système des cas linguistiques (sujettes, on le sait, à toutes sortes d'interprétations, spatiales, temporelles, mais aussi syntaxiques et causales).<sup>41</sup>

---

<sup>39</sup> J. GENINASCA, « Place du figuratif », *op. cit.*, p. 8. Par cette proposition, Geninasca prolonge la dynamique engagée par Greimas, lorsqu'il définit le concept de « figure » en écart avec les mots. Cependant sa définition des figures comme articulation entre « sèmes nucléaires » et « sèmes contextuels » conservait une certaine proximité avec l'approche lexicologique. En rabattant la signification des figures sur leur inscription dans un texte, la proposition de Geninasca les dégage au maximum de l'emprise des mots.

<sup>40</sup> J. GENINASCA, « Identité intra et intertextuelle des grandeurs figuratives », in *Exigences et perspectives de la sémiotique, Recueil d'hommages pour Algirdas-Julien Greimas*, 2 vol., H. PARRET– H.G. RUPRECHT éd., Paris, Benjamins, 1985, pp. 212-223. Le figural est ainsi ce qui qualifie l'existence première des figures, à l'intérieur des textes, comme des places vides affectées par le suspens provisoire de toute signification. C'est seulement en un second temps que des catégories sémantiques viendront déterminer les figures en fonction des réseaux dans lesquelles elles sont insérées. Cette détermination est elle aussi marquée par le provisoire : elle est à la fois unique, car déterminée par le texte dans lequel elles sont insérées, et instable car les catégories qui définissent les figures évoluent dans le cours d'un texte. Sur ces questions, et aussi sur l'importance des recherches de J. Geninasca pour les travaux du CADIR, cf. de L. PANIER, « Figures et discours sur la mort de Jésus : contributions sémiotiques à une réflexion théologique » in A. GIGNAC, A. FORTIN éd. « *Christ est mort pour nous* » *Études sémiotiques, féministes et sotériologiques en l'honneur d'Olivette Genest*, Montréal, MediasPaul, 2005, pp. 61-84.

<sup>41</sup> J. GENINASCA, « Identité intra et intertextuelle des grandeurs figuratives », *op. cit.*, p. 210. Pour plus de précisions sur ces questions voir « Pour une sémiotique littéraire », *Actes Sémiotiques – Documents IX*, 83, 1987 (rééd. « Sémiotique », in M. DELCROIX et F. HALLYN éd., *Introduction aux méthodes littéraires, Méthodes du texte*, Duculot

Conscient de l'importance novatrice de ses propositions Geninasca indique qu' « Un décalage remarquable se dessine donc entre la figure dont on cherche ici à esquisser le modèle et celle dont le dictionnaire d'A.J. Greimas et J. Courtès propose la définition ». Il ajoute :

La sémiotique littéraire dont il sera question ici se situe dans le prolongement des travaux de Saussure, Hjelmslev et Greimas. Elle repose sur une conception du discours entendu comme totalité signifiante. [...] Mise en forme hypothétique et explicite des opérations susceptibles de construire le texte comme un tout de signification, elle devra assurer le passage du niveau de la manifestation à celui de l'immanence, compte tenu du type de corrélations – propre au discours considéré – installé au moment de la sémiosis, entre la forme du contenu et celle de l'expression.<sup>42</sup>

### **(b-3) Le CADIR et la recherche sur l'énonciation**

Les chercheurs du CADIR sont largement redevables à J. Geninasca de sa réflexion sur les figures, dont ils ont assumé les cheminements et les conclusions<sup>43</sup>. Ils s'en sont trouvés détournés d'une conception narrative de la sémiotique, et réorientés vers une perspective qui conférait la priorité aux figures. Ils n'ont cependant pas suivi les chemins tracés par Geninasca vers une "sémiotique littéraire", mais s'en sont tenus à considérer le point de vue ouvert par les figures sur l'énonciation. C'est ainsi qu'une analyse figurative ordonnée à l'énonciation – et reposant de ce fait sur le concept de figural – est devenue le terrain privilégié de la pratique d'analyse et de la théorisation menée au CADIR<sup>44</sup>.

En s'intéressant à l'énonciation la recherche sémiotique du CADIR s'inscrivait dans une certaine continuité avec Greimas. Il avait en effet postulé l'énonciation comme un point de

---

1987. Se reporter aussi à « Du texte au discours littéraire et à son sujet », in *Le discours en perspective*, Nouveaux Actes sémiotiques 10/11, 1990. On trouvera une présentation succincte des travaux de J. Geninasca par P. SADOULET dans les n° 86-88 de la revue *Sémiotique et Bible*, juin-sept-déc. 1997.

<sup>42</sup> J. GENINASCA, « Place du figuratif », *op. cit.*, p. 15.

<sup>43</sup> La rencontre avec les positions de J. Geninasca s'explique probablement, pour une bonne part, par la spécificité des textes bibliques et par l'importance qu'ils accordent aux figures. En cela, ils sont nettement plus proches des textes poétiques que des textes narratifs, et en particulier des contes qui constituaient le terrain d'exercice privilégié de la sémiotique greimassienne.

<sup>44</sup> La recherche sémiotique s'inscrivait là dans le cadre de la pensée scientifique de son temps. Beaucoup d'auteurs pourraient être cités là. Pour éviter d'allonger trop ce temps de préalables on bornera cette référence à trois noms, particulièrement importants dans l'histoire de la pensée du CADIR : en linguistique E. Benveniste, en anthropologie psychanalytique J. Lacan et en théologie M. de Certeau.

départ pour la théorie sémiotique elle-même en établissant le caractère fondateur, pour tout énoncé, d'une relation logique entre cet énoncé et une énonciation : la présence d'un énoncé présuppose celle d'une énonciation, dont rien ne peut être dit que cette présupposition logique<sup>45</sup>. Cependant Greimas avait volontairement limité le terrain de la sémiotique naissante à l'examen des énoncés. La "découverte" de l'énonciation réalisée au CADIR n'avait donc au bout du compte rien que d'assez prévisible, à l'intérieur même du cadre sémiotique. Il n'empêche : il s'agissait bel et bien d'une découverte, dont la poursuite des travaux du Centre devait révéler le caractère révolutionnaire.

L'importance de cette découverte s'indiquait à deux niveaux. D'une part il s'agissait de penser en sémiotique la question de l'énonciation, jusqu'ici considérée comme l'apanage des seuls linguistes. D'autre part et de façon parallèle cette exploration engageait à reconsidérer la question de la lecture, en tant qu'elle relevait elle-même d'une mise en œuvre de l'énonciation. Le point de départ de cette pensée renouvelée était une rupture avec le cadre implicite dans lequel était jusqu'ici conçue la lecture : la perspective de la communication, vulgarisée dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle sous la forme – le "schéma de la communication" et l'indication complémentaire des "fonctions du langage" – que lui avait donnée le linguiste R. Jakobson<sup>46</sup>. J. Delorme décrit en ces termes la "révolution" qui s'engageait là :

L'exégèse s'accommoderait assez bien d'une sémiologie de la communication soulignant la fonction du langage dans une relation entre destinataire et destinataire d'un message intentionnel [...]. L'expérience de la lecture n'est pas celle d'une

---

<sup>45</sup> Dans l'approche sémiotique, l'énonciation est comprise comme « l'instance de l'instauration du sujet (de l'énonciation). Le lieu qu'on peut appeler l' "ego hic et nunc" est, antérieurement à son articulation, sémiotiquement vide et sémantiquement (en tant que dépôt de sens) trop plein : c'est la projection (avec les procédures que nous réunissons sous le nom de débrayage), hors de cette instance, et des actants de l'énoncé et des coordonnées spatio-temporelles, qui constitue le sujet de l'énonciation par tout ce qu'il n'est pas » (*id.*, p. 127). Définissant l'approche sémiotique de l'énonciation, Greimas ajoute : « La structure de l'énonciation, considérée comme le cadre implicite et logiquement présupposé par l'existence de l'énoncé, comporte deux instances : celles de l'énonciateur et de l'énonciataire. On appellera énonciateur le destinataire implicite de l'énonciation [...]. Parallèlement, l'énonciataire correspondra au destinataire implicite de l'énonciation [...]. Ainsi compris, l'énonciataire [...] [est aussi] le sujet producteur du discours, la "lecture" étant un acte de langage (un acte de signifier) au même titre que la production du discours proprement dite. Le terme de "sujet d'énonciation", employé souvent comme synonyme d'énonciateur, recouvre en fait les deux positions actantielles d'énonciateur et d'énonciataire. », Article « Énonciateur / Énonciataire », *DRTL*, p. 125. Pour plus de précisions à ce propos, on se reportera à l'*Annexe 1* du présent travail.

<sup>46</sup> Comme indiqué à la note 3 de ce parcours, le schéma de la communication se trouve dans l'ouvrage de R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale, op. cit.*, « Linguistique et poétique », pp. 207-248, et notamment p. 214.

réception de message à distance, à la manière du téléphone qui inspira longtemps les théoriciens de la communication. Même le schéma des six *fonctions du langage* de Jakobson n'est pas libéré de ce modèle [...]. On tend à définir maintenant la communication comme une interaction complexe où les partenaires sont dotés de compétences qui se transforment au cours de l'action et se dotent, pour la conduire, de simulacres subjectifs de soi et de l'autre qui eux aussi se transforment. Aussi parle-t-on, dans le domaine littéraire, d'interaction entre le texte et le lecteur, comme si la lecture se jouait à deux, le texte proposant ses contraintes, ses feintes, ses consignes, et le lecteur s'efforçant de construire à partir de là le monde et le sens du texte. Mais peut-on dire que le texte agit et que le lecteur réagit comme dans un jeu à deux partenaires de même statut ? Le texte n'existe qu'à l'état de promesse dans l'objet textuel. Ses contraintes et ses ouvertures ne s'actualisent que par et dans le travail de lecture, c'est-à-dire dans l'actualisation d'un sujet énonciataire. Et ce travail ne se limite pas à réagir à des consignes indexées dans un texte. C'est une recherche d'articulation des signifiants par laquelle le lecteur est renvoyé à lui-même, et au sujet parlant qui peut s'éveiller en lui.<sup>47</sup>

C'est ainsi que les chercheurs du CADIR ont progressivement développé, entre les années 1979 et 2000<sup>48</sup>, une réflexion sur la lecture. La question de la signification s'effaçait là derrière celle de la signifiante, c'est-à-dire du "faire sens" des textes<sup>49</sup> : la théorie sémiotique

---

<sup>47</sup> J. DELORME, article « Sémiotique », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, *op. cit.*, pp. 303-304.

<sup>48</sup> Durant les trente années de son existence, l'équipe du CADIR a réuni nombre de chercheurs : certains durables, d'autres pour une période plus limitée. Certains de ces "passants" ont eu une grande importance dans ses travaux. Notamment, dans les premières années du Centre, Ivan Almeida et Georges Combet. En parallèle l'équipe a rassemblé de façon constante, entre 1979 et 2000, cinq permanents : trois exégètes – Jean Calloud, Jean Delorme, Jean-Claude Giroud –, le théologien Louis Panier, et le philosophe François Genuyt. D'autres chercheurs l'ont rejointe en cours de route pour ne plus la quitter : notamment François Martin, spécialiste des sciences du langage et théologien, ainsi que l'auteur de ces lignes, de formation initiale littéraire, qui participe aux travaux du CADIR depuis 1993. La date de 2000 est ici choisie comme démarcation en raison de son caractère symbolique, mais aussi parce qu'elle constitue à peu près la limite d'une période marquée par les départs en retraite successifs des membres les plus âgés de l'équipe et par le décès de l'avant-dernier arrivé, François Martin, disparu en janvier 2001. 2001 marque aussi, de ce fait, le renouvellement de l'équipe du CADIR, renouvellement signifié par l'arrivée de l'auteur de ce travail à la direction du Centre.

<sup>49</sup> La "signifiante" est une notion clef de la conception de la lecture développée au CADIR. Fr. MARTIN la présente ainsi : « L'objet de la lecture en effet n'est plus de comprendre le sens du texte manifesté, ni d'émettre un jugement d'acceptation ou de refus sur les valeurs qu'il proposerait. La lecture est un travail porté sur cette dimension où les figures, proches de l'insignifiante, déroulent le défilé de leurs représentations opaques, font entendre la rumeur sourde d'une langue oubliée, et cependant s'ordonnent les unes aux autres en une forme qui, comme telle, vise à signifier ». Fr. MARTIN, *op. cit.*, p 93-94. Cette expression a été empruntée par le CADIR à Roland BARTHES, qui en rend compte en ces termes : « Il me semble distinguer trois niveaux de sens. Un niveau informatif, ce niveau est celui de la communication. Un niveau symbolique, et ce deuxième niveau, dans son ensemble, est celui de la signification. Est-ce tout ? Non. Je lis, je reçois, évident, erratique et têtue, un troisième sens. Je ne sais quel est son signifié, du moins je n'arrive pas à le nommer. Ce troisième niveau est celui de la signifiante », « La mort de l'auteur », in R. BARTHES, *Dans le bruissement de la langue, Essais critiques, IV*, Paris, Seuil, 1984, pp. 63-69. L'écho entre les deux définitions nous semble éclairant.

A titre de prolongements, citons quelques autres fragments de ce texte. Ainsi par exemple : « L'image de la littérature que l'on peut trouver dans la littérature courante est tyranniquement centrée sur l'auteur, sa personne, son

se détournait d'une « théorie de la signification »<sup>50</sup> pour devenir une théorie de la lecture. Menée selon la tradition sémiotique au contact d'une pratique des textes, cette réflexion devait très rapidement rétroagir sur la forme même du geste de lecture sémiotique. Une "sémiotique", voire une "lecture figurative", dont le développement a été particulièrement influencé par les propositions de Jean Calloud, s'est alors substituée à la "sémiotique narrative" impulsée par Greimas. Jean Delorme en raconte ainsi l'avènement :

La Bible illustre la grammaire. Elle se mit bien vite à résister aux modèles généraux, répétitifs, des structures fondamentales [...]. La variété des parcours figuratifs d'acteurs dans le temps et l'espace a joué en faveur des recherches sur la figurativité et l'énonciation qu'atteste l'articulation discursive et qui fait travailler la signification de façon singulière. [...] Les diverses formes de discours parabolique dans la Bible ont fait avancer l'analyse de la figurativité et de sa fécondité signifiante. [...] L'importance de la figurativité dans la Bible a fait évoluer les stratégies d'analyse des textes.<sup>51</sup>

En deçà s'esquissait un nouveau détournement, radical : tout en revendiquant un positionnement structuraliste, la sémiotique du CADIR quittait le champ de l'objet pour s'engager dans celui du sujet<sup>52</sup>. Cette sémiotique "figurative" était en effet tournée vers la question du "sujet parlant", comme l'indique une fois encore J. Delorme :

---

histoire, ses goûts, ses passions [...] : l'explication de l'œuvre est toujours cherchée du côté de celui qui l'a produite, comme si, à travers l'allégorie plus ou moins transparente de la fiction, c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'auteur, qui livrait sa « confidence ». Et aussi : « L'Auteur, lorsqu'on y croit, est toujours conçu comme le passé de son propre livre [...]. Tout au contraire, le scripteur moderne naît en même temps que son texte ; il n'est d'aucune façon pourvu d'un être qui précéderait ou excéderait son écriture, il n'est en rien le sujet dont son livre serait le prédicat ; il n'y a d'autre temps que celui de l'énonciation, et tout texte est écrit éternellement ici et maintenant ». On lira encore, plus loin dans le même article : « Ainsi se dévoile l'être total de l'écriture : un texte est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation ; mais il y a un lieu où cette multiplicité se rassemble, et ce lieu, ce n'est pas l'auteur, comme on l'a dit jusqu'à présent, c'est le lecteur : le lecteur est l'espace même où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes ces citations dont est faite une écriture ; l'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination [...] la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'Auteur ». Dans un sens analogue, U. Eco indique : « L'auteur devrait mourir après avoir écrit. Pour ne pas gêner le cheminement du texte ». U. ECO, « Apostille au nom de la rose », Paris, Grasset, 1985, p. 512.

<sup>50</sup> Article « Sémiotique », *DRTL*, p. 345.

<sup>51</sup> J. DELORME, article « Sémiotique », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, *op. cit.*, pp. 318-319.

<sup>52</sup> Il n'est absolument pas anodin à cet égard que les penseurs mentionnés ci-dessus (Benveniste, Lacan, de Certeau) soient des penseurs du "sujet". Voir ainsi ce que Greimas note à propos de Benveniste : « L'apport novateur de Benveniste a pu donner lieu, il est vrai, à de nombreuses exégèses d'ordre métaphysique ou psychanalytique, exaltant toutes la réapparition inespérée du sujet [...] En ramenant les choses à des proportions plus modestes, il ne nous paraît pas impossible d'intégrer la nouvelle problématique dans ce cadre plus général que constitue l'héritage saussurien. » Article « Énonciation », *DRTL*, p. 126.

Ce côté (par lequel le figuratif reste irréductible au thématique)<sup>53</sup> importe au signifiant et à sa capacité d'atteindre le sujet parlant et de remuer en lui les signifiants de son existence et de son désir.<sup>54</sup>

Sous l'influence notamment de Jean Calloud, premier découvreur et infatigable explorateur de l'énonciation, les recherches du CADIR se sont alors plus particulièrement tournées vers la psychanalyse, dans son versant lacanien. En parallèle – et de concert avec sa pratique de théologien –, Louis Panier développait les convergences entre la linguistique et cette approche anthropologique de l'énonciation<sup>55</sup>.

### *Bilan*

L'histoire intellectuelle du CADIR devra, quelque jour, être écrite. Tel n'était pas le projet de cette *Introduction*, qui cherchait simplement à désigner les fondations des propositions développées par ce travail. C'est donc vers une présentation de ces propositions qu'elle se tournera à présent, mais après avoir mis en évidence leur continuité avec l'ensemble de la réflexion menée au CADIR entre 1979 et 2000.

## 1-2) Vers une "sémiotique énonciative"

Le paysage esquissé plus haut a désigné la façon dont une "sémiotique discursive" orientée vers les figures– et parfois qualifiée comme une "sémiotique figurative" – est progressivement venue, au CADIR, succéder à la sémiotique narrative de Greimas. Cependant cette nouvelle terminologie, qui soulignait le lien des textes à l'énonciation, engageait la recherche à envisager l'étape ultérieure d'une sémiotique proprement "énonciative". Cette évolution, réalisée durant les dix dernières années, sera d'abord présentée dans une perspective historique globale qui en situera le cadre et le lieu d'émergence. On indiquera ensuite le point de départ, situé dans une découverte portée par

---

<sup>53</sup> Les parenthèses ne sont pas dans le texte d'origine. Elles ont été ajoutées ici pour faciliter la lisibilité du texte.

<sup>54</sup> J. DELORME, article « Sémiotique », *Supplément au Dictionnaire de la Bible, op. cit.*, pp. 318-319.

<sup>55</sup> « C'est à partir de l'énoncé mis en discours que se pose la question du sujet de l'énonciation, de son instauration, de son rôle et de sa structure » L. PANIER, *La naissance du fils de Dieu*, Paris, Cerf, Cogitatio fidei n° 164, 1991, pp. 109-110. Voir aussi, de L. PANIER, « Une pratique sémiotique de lecture et d'interprétation », C. COULOT, *Exégèse et Herméneutique. Comment lire la Bible ?* Paris, Cerf, Lectio Divina n° 158, 1994, pp. 113-130.

l'observation figurative des textes. Un troisième moment décrira le modèle analytique – le "schéma de la parole" – dont la formalisation a tenté de rendre compte de cette observation. Un quatrième moment désignera alors les enjeux, pratiques et théoriques, de son adoption comme cadre épistémologique pour une sémiotique énonciative.

***(a) Un point de vue nouveau : une considération énonciative des textes***

Situer le cadre où a émergé la proposition d'une sémiotique énonciative permettra d'en comprendre la pertinence.

Cette proposition est apparue dans le double contexte d'une participation à la recherche du CADIR et d'un enseignement en exégèse – dans son versant sémiotique – dispensé à la Faculté de théologie de l'Université Catholique de Lyon. L'objectif de l'enseignement était de transmettre en un, voire deux semestres, la sémiotique à un public d'étudiants novices en la matière. Il fallait donc pouvoir en proposer une formulation simplifiée, mais non simpliste, ce qui n'était pas évident vu l'histoire scientifique complexe résumée ci-dessus. En cohérence avec la recherche menée au CADIR, la décision a été prise de centrer cet enseignement sur la théorie énonciative de la lecture.

S'est alors posée la question de la perspective adoptée pour cette approche de l'énonciation. En cohérence avec l'histoire vécue par le Centre, l'énonciation y était généralement abordée dans la perspective diachronique qui vient d'être esquissée : venait d'abord la forme narrative développée par Greimas, puis l'ère figurative inaugurée au CADIR par les travaux de Geninasca, et enfin la théorie énonciative construite à partir des figures. Cette perspective génétique, indispensable dans le cadre d'une approche scientifique, était inappropriée à un enseignement d'initiation. C'est ainsi que, pour des raisons d'efficacité pédagogique, le choix a été fait de renoncer à l'histoire et de ressaisir la question de l'énonciation dans une perspective synchronique.

L'adoption de ce cadre synchronique a dès lors déterminé l'enseignement sémiotique comme la proposition d'une considération énonciative sur les textes. Cette détermination comportait une incidence théorique forte : elle engageait à reprendre l'ensemble de la

proposition sémiotique – théorie, modèles, pratiques d’analyse – pour tenter de l’inscrire dans une perspective unifiée autour de l’énonciation. Cette unification imposait de réexaminer l’opposition établie entre les points de vue figuratif et narratif par la recherche du CADIR. Elle attestait en effet d’une différenciation historique, mais non d’une désarticulation théorique, comme le montrait une considération énonciative des textes. Objets de langage – ou encore, comme on se plaisait à le répéter au CADIR, "monuments de la parole" – les textes sont des énoncés porteurs d’une énonciation implicite, activée par la lecture. Dans cette optique l’examen de leur forme figurative, associé à la construction de leur forme narrative intervenaient comme les étapes articulées d’un parcours d’observation, permettant aux lecteurs d’appréhender progressivement la forme sémantique des énoncés auxquels leur lecture les confrontait.

Dans un premier moment, cette perspective a paru se suffire à elle-même. S’indiquait là un projet cohérent dans une visée d’enseignement : la sémiotique développait les conditions d’une saisie sémantique des énoncés. Elle organisait pour cela un parcours d’observation construit, articulant avec précision des champs nettement différenciés. Mais un événement est survenu, qui a rapidement retourné ce projet de simple mise en ordre vers une perspective de recherche : la découverte d’un jeu nouveau de distinctions, observables au plan figuratif, et qui avaient à voir avec l’énonciation. Leur observation avait été elle-même éveillée par la recherche menée au CADIR. En alertant sur l’importance de l’énonciation et sur sa méconnaissance habituelle, ces travaux avaient aiguisé le regard porté sur les figures d’énonciations déployées par les textes.

Cette observation a donc relancé la recherche. Elle faisait en effet apparaître qu’il n’y a pas seulement lieu de parler abstraitement de l’énonciation des textes mais que les textes eux-mêmes en proposent une mise en forme figurative, et que cette mise en forme doit être considérée. Non pas bien sûr dans la naïveté d’un premier degré mais dans une perspective d’attention scrupuleuse – développée par la sémiotique face à toutes les formes figuratives –, débouchant sur une modélisation théorique et sur des propositions méthodologiques<sup>56</sup>.

---

<sup>56</sup> On trouvera une première mise en forme de cette recherche dans l’article A. PENICAUD, « Repenser la lecture ? Enjeux d’une approche énonciative des textes », in *Regards croisés sur la Bible* (Lectio divina Hors série), D.

Dans ce contexte la considération de ces figures d'énonciation a ouvert à la recherche deux directions, qu'elle a explorées de façon simultanée et dans une constante interaction.

– La première direction concernait l'observation figurative des textes, et la façon dont elle se trouvait modifiée par une prise en compte de l'énonciation. Cette prise en compte a soutenu l'émergence d'un modèle venu rendre compte d'une forme interne des énoncés. Le développement de ce modèle "en relief" – qui sera prochainement présenté – a à son tour renouvelé le geste du découpage qui sert de base à l'observation sémiotique, reconfigurant ainsi très profondément la pratique de l'analyse.

– La seconde direction était, en revanche, théorique. En effet, et en parallèle avec le développement de cette observation se posait la question de son lieu d'incidence et de sa portée. A quoi rimait une observation figurative des dynamiques de parole intervenues entre les acteurs du texte ? Cette interrogation, au départ informulée – il s'agissait d'abord de voir –, a peu à peu trouvé ses mots. Est apparu alors que les éléments nouveaux observés dans l'analyse figurative entraînent en écho avec l'approche énonciative de la lecture réalisée au CADIR. De la structure énonciative, une approche théorique ne peut que désigner l'absence : l'énonciation est en effet le postulat logique d'un énoncé qui consacre sa disparition effective<sup>57</sup>. Une théorie de l'énonciation se situait ainsi, par définition, comme nécessairement apophatique. Or les situations énonciatives construites par les dispositifs figuratifs des textes mettaient précisément en forme cette énonciation au présent que gommait la théorie : elles ne cessaient de déployer des figures de l'entendre et du dire, désignant du même coup leurs incidences sur les acteurs en interrelation dans un texte. Elles proposaient ainsi des montages visibles pour les éléments postulés de manière abstraite par la réflexion théorique du CADIR, ce qui les constituait comme un référent observable pour les constructions conceptuelles qu'elle avait élaborées.

---

MARGUERAT dir., Paris, Cerf, 2007, pp. 267-286. Cet article a été repris, sous un titre différent (« Repenser la lecture ? Enjeux d'une approche énonciative des textes ») et avec une forme modifiée, dans *Sémiotique et Bible* n° 131 / sept 2008, pp. 3-28.

<sup>57</sup> Sur ces questions, se reporter à l'*Annexe 1* du présent travail.

Rétrospectivement, l'hypothèse s'est fait jour que la formalisation théorique de l'énonciation menée au CADIR avait probablement été guidée par ces formes figuratives de l'énonciation. Constamment fondée sur une observation rigoureuse des figures des textes, elle avait progressivement vu apparaître ces formes. Selon la logique inhérente à une pratique de recherche, elle en avait d'abord construit une approche théorique, préparant ainsi la voie à la découverte, avant tout concrète et opérationnelle, qui servait à présent de point de départ à une relance de cette recherche. La correspondance découverte là n'apparaissait donc pas liée au hasard, mais comme appelée par le déroulement d'une logique de recherche développant sa propre continuité au travers de la succession des générations de chercheurs : d'abord le narratif, puis le figuratif, puis l'énonciatif.

Ce constat a à son tour fondé la légitimité du projet, développé ici, de proposer une nouvelle version – proprement énonciative – du "logiciel sémiotique". Cette proposition n'apparaissait plus comme l'indice d'une audace démesurée, mais relevait d'une logique interne au développement quasiment organique : la mise en forme d'une sémiotique proprement énonciative attestait la fécondité persistante d'une recherche sur l'énonciation, qui portait en elle ses propres fruits. Comme précédemment, il ne s'agissait donc ici que de faire aboutir ces fruits dans une tentative de mise en forme manifestée par une mise en discours. Une telle tentative portait en elle-même sa propre légitimité : ce qui avait été vu devait être partagé, et ce partage impliquait de le formaliser.

Cette formalisation relevait en outre d'une seconde forme de légitimité, qui s'appuyait sur une double interaction. La première interaction résidait dans le dialogue mené à l'intérieur du CADIR, à la fois avec les membres de l'équipe fondatrice et avec les personnes qui sont progressivement venues prendre le relais de la recherche<sup>58</sup>. La seconde interaction

---

<sup>58</sup> Parmi les personnes avec lesquelles a été mené ce dialogue scientifique il faut avant tout mentionner ici la théologienne québécoise Anne Fortin, dont la rencontre il y a dix ans a inauguré ce parcours de recherche, et qui l'a depuis lors étayé par sa posture énonciative d'interrogation critique et de suggestion. Mais également François Martin : le travail partagé avec lui avait en effet préparé le terrain à cette rencontre. Ainsi que Louis Panier, dont la compétence et la générosité scientifiques, ainsi que l'œuvre considérable n'ont cessé d'alimenter la réflexion menée ici. Il faudrait également évoquer les "pères fondateurs" du CADIR : Jean Delorme, Jean Calloud et François Genuyt. Leurs écrits, mais aussi leurs paroles en ont disposé les fondations. Un nouveau visage du CADIR a également commencé à se former peu à peu durant les années passées, en particulier autour d'un noyau constitué par le québécois Luc Chartrand, le français Olivier Robin et l'auteur de ces lignes.

consistait dans le dialogue pédagogique avec les étudiants, de tous âges et de tous niveaux. A la faculté comme au CADIR, ils ont été – et demeurent – les vis-à-vis constant d'une pratique sémiotique énonciative qui s'est cherchée, au fil de ces années, dans un partenariat quotidien avec eux. Que les uns et les autres soient remerciés pour leur patience et pour leur compétence, qui a été pour cette élaboration un soutien inestimable : sans eux, elle n'aurait pas été possible.

S'indiquait en même temps l'importance de rouvrir le débat engagé jadis avec les exégètes. En effet la critique formulée à l'endroit de la sémiotique – la négation du référent de la lecture – tombait d'elle-même, à présent qu'il devenait possible de montrer le référent autre qu'elle proposait de substituer au référent historique de la "réalité". Apparaissait ici que recevoir le sens d'un texte en rapport avec sa situation de lecture, et non plus d'écriture situe la forme même du texte comme un référent tangible, sur la base duquel peut être examinée la question du sens. Mais aussi que cette forme est énonciative : c'est en tant qu'il constitue la mise en forme d'une énonciation qu'un texte peut être pris pour le référent de la lecture. D'où l'importance de développer, à l'endroit de ce référent, une approche rigoureuse propre à donner un statut scientifique à une compréhension du sens développée dans ce contexte énonciatif.

### ***(b) Un modèle opératoire : le "relief" ou la structuration verticale des énoncés***

Le point de départ d'une sémiotique énonciative réside donc dans le constat de la présence dans les énoncés de figures d'énonciation dont apparaissait l'importance structurante pour ces énoncés. Jusque là exclusivement considérés à plat, dans la linéarité de leur déroulement discursif, ils s'en trouvaient ouverts sur un relief qui leur confère une dimension de verticalité interne. Pour situer les enjeux de cette structuration verticale, une introduction présentera les principes de structuration, horizontaux, établis par Greimas pour la sémiotique.

## Introduction : le découpage dans la sémiotique greimassienne

Greimas a conféré au découpage des textes un caractère fondateur pour la sémiotique : il est en effet le cadre dans lequel elle appréhende un texte comme une forme porteuse de signification. La sémiotique retient trois critères pour ce découpage : les acteurs, les espaces et les temps. Acteurs, espaces et temps sont définis à l'intérieur du texte, et par conséquent indépendamment de toute perspective référentielle : est acteur, pour un sémioticien, ce qu'un texte dit acteur. Est de même espace ou temps ce qu'un texte dit espace ou temps<sup>59</sup>. Apparaît dès lors qu'il n'y a que des rapports très lointains entre les constructions d'acteurs, d'espaces et de temps d'un texte et les personnages, les lieux et la chronologie de la "réalité"<sup>60</sup>. Envisagés en rapport avec leur forme actorielle, spatiale et temporelle, les textes ont donc aussi peu de prétention au réalisme que, par exemple, un tableau du peintre Marc Chagall.

Ce choix des acteurs, des espaces et des temps situe en revanche la sémiotique dans un rapport direct avec la problématique de l'énonciation. En effet les acteurs, espaces et temps d'un énoncé sont la marque en creux laissée dans cet énoncé par l'énonciation dont il provient. La mise en discours d'un énoncé instaure simultanément, d'un point de vue logique, une position originelle d'énonciation indexée dans le langage sur les coordonnées "je, ici, maintenant " et des "acteurs", des "espaces" et des "temps" qui sont respectivement des "non je", des "non ici", et des "non maintenant"<sup>61</sup>. Découper un texte sur la base de ses acteurs, de ses espaces et de ses temps a ainsi pour effet de l'organiser comme un énoncé

---

<sup>59</sup> S'instaure là un écart significatif entre la définition sémiotique des acteurs, des espaces et des temps et celle qu'en donnent des gestes de lecture indexés sur une référence "réaliste". Cet écart doit être explicité car il est source de malentendus potentiels. Pour la sémiotique acteurs, espaces et temps ne sont donc pas déterminés en rapport avec un référent extra-textuel mais à l'intérieur des textes.

<sup>60</sup> Un personnage de roi, par exemple, peut être acteur (*le roi commanda...*), aussi bien qu'espace (*il se prosterna devant le roi...*) et que temps (*sous le règne du roi*). Un lieu peut, de même, jouer un rôle d'espace (*sur la terre*), mais aussi d'acteur (*il lui montra la terre*) et de temps (*la terre à venir*). Ou encore un élément de chronologie peut être une figure de temps (*c'est le matin*), mais aussi d'acteur (*le matin d'hiver pointait par la fenêtre*) ou d'espace (*il marchait dans le petit matin*).

<sup>61</sup> Cf article « Débrayage », *DRTL*, pp. 78-82. Pour plus de précision, on se référera à l'*Annexe 1* de ce travail.

référé à cette place logique – Greimas la qualifie comme une "instance" – de l'énonciation<sup>62</sup>.

La forme de découpage mise en œuvre par la sémiotique l'engage donc à recevoir les textes comme des tableaux figuratifs dont elle construirait la perspective<sup>63</sup>. Cependant et à la différence des tableaux figuratifs les textes déploient une perspective mobile. Ils enchaînent en effet les dispositifs d'acteurs dans un espace et un temps. Le découpage sémiotique se pratique donc comme un découpage linéaire, organisant les textes en une succession de configurations fixes – mais provisoires – d'acteurs situés dans un espace et dans un temps. Ce sont les "scènes discursives"<sup>64</sup>, qui constituent donc l'unité du découpage sémiotique d'un texte : la modification d'une configuration actorielle, un déplacement spatial ou un changement de temps suffisent à différencier deux scènes discursives.

### **(b-1) Somatique, verbal, énonciatif : une ramification interne à l'énoncé**

La découverte opératoire où se fonde la sémiotique énonciative s'inscrit précisément là : sans nullement remettre en cause les principes et la pratique greimassiens du découpage, l'application du critère d'acteurs, espaces et temps a fait voir peu à peu la nécessité de les affiner encore.

---

<sup>62</sup> Par métaphore, on pourrait assimiler un tel découpage à ce qu'est, pour un tableau peint, la construction de la perspective. L'un comme l'autre esquissent la place, soit d'un lecteur soit d'un spectateur.

<sup>63</sup> Le cadre établi par ce découpage permet à la sémiotique d'observer, comme le montrera le présent travail, les "figures" qui qualifient ces dispositifs et leurs évolutions tout au long du texte. Ce terme de "figures" se comprend ici, en référence à la peinture figurative, comme une capacité à "figurer" qui permet d'accueillir les textes comme des "paysages" dont la forme est, par elle-même, porteuse de sens : comme des paysages sémantiques, ou encore comme des "micro-univers de sens". (Greimas). En deçà de ces propositions simples il y a, rappelons-le, une approche sémantique inscrite dans le cadre de la linguistique structurale de L. Hjelmslev.

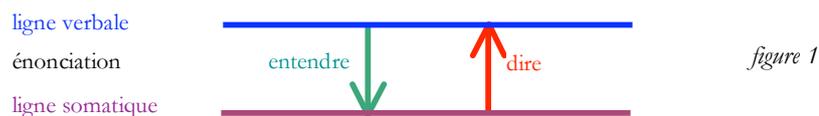
<sup>64</sup> Cette catégorie de "scène discursive" demeure fondatrice pour la sémiotique énonciative. Elle a cependant été amenée à remplacer le terme "scène discursive" par celui de "scène figurative". Deux raisons sont intervenues là. La première raison réside dans le principe, exclusivement figuratif, de détermination de ces scènes : acteurs, espaces, temps sont en effet des figures. La seconde raison tient à l'ambivalence, et par conséquent au flou, du mot "discursif". Dans l'acception greimassienne, il désignait tout énoncé en tant qu'il résulte d'une "mise en discours". Cependant la sémiotique énonciative a été conduite, à la suite de Benveniste, à conférer une grande importance à la différence entre "récits" et "discours", distinguant ainsi nettement le découpage des textes discursifs et narratifs. Dès lors la catégorie du "discursif" était amenée à recevoir, en sémiotique, des significations différentes. C'est pourquoi, dans une visée de clarification, on a préféré parler de "scènes figuratives".

Considérés du point de vue de leurs acteurs, de leurs espaces et de leurs temps, les textes ne constituent pas en effet un ensemble uniforme mais développent, en parallèle, deux ensembles de dispositifs. Un premier ensemble concerne des acteurs somatiques, inscrits dans des espaces et dans des temps. Un second ensemble, souvent hétérogène (et toujours au moins déplacé) par rapport au précédent, apparaît dans les énoncés verbaux assumés par la parole de ces acteurs. Ces dispositifs sont eux-mêmes somatiques, car les énoncés des acteurs déploient à leur tour des acteurs inscrits dans des espaces et dans des temps. Cependant leurs montages constituent, dans un texte, une ligne seconde "verbale" greffée sur la ligne première d'un "somatique" donné par le texte comme une ligne de base dans laquelle émergent ces énoncés.

La différenciation établie entre somatique et verbal fait apparaître une troisième dimension des textes : les figures d'énonciation. Ces figures sont également déployées à l'intérieur des énoncés, comme ce qui relie les lignes somatique et verbale. Elles relèvent ainsi d'une dynamique d'articulation, qu'elles développent dans deux directions à la fois : du somatique vers le verbal, et du verbal vers le somatique. Du somatique vers le verbal apparaissent les figures du dire. En soutenant l'émergence d'un énoncé verbal à partir d'un acteur somatique, il se définit comme une dynamique d'engendrement du verbal à partir du somatique. Du verbal vers le somatique émergent les figures de l'entendre. Elles développent la dynamique, inverse, par laquelle un énoncé verbal vient rejoindre un acteur somatique. L'entendre se comprend ainsi comme une visée somatique du verbal.

**(b-2) Un modèle descriptif pour les énoncés**

La différenciation des trois "lignes" de force somatique, verbale et énonciative établit, dans la linéarité des textes, un relief interne que l'on représentera ainsi :



Ce relief est construit selon une perspective croisée : il associe les deux lignes parallèles du somatique et du verbal par le biais de figures d'énonciation (entendre et dire)

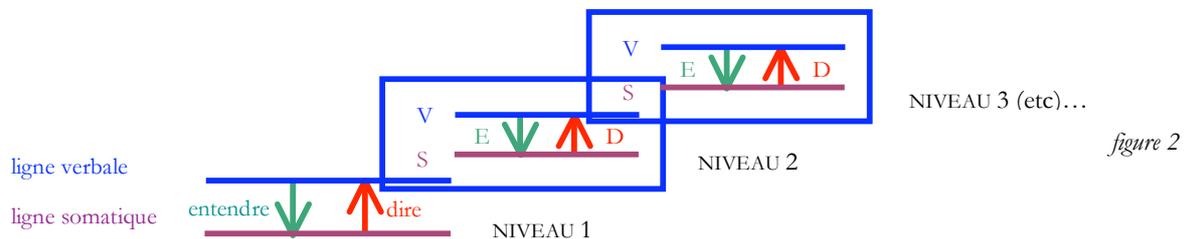
développées orthogonalement par rapport à elles. Le dire, qui porte la formulation d'un énoncé verbal par un acteur somatique, est représenté par une flèche ascendante. L'entendre, qui assure la rencontre d'un énoncé verbal avec un acteur somatique, est quant à lui désigné par une flèche descendante. Les découpages proposés par l'ensemble de ce travail relèveront de ce modèle. Pour en faciliter l'usage, on a redoublé les différenciations spatiales entre les lignes par un code de couleurs : le somatique est indiqué sur le schéma en couleur prune, le verbal en bleu, l'entendre en vert et le dire en rouge. La mise en forme du modèle comporte enfin une indication importante : il situe l'entendre comme antérieur au dire. La considération des textes manifeste en effet que le dire d'un énoncé s'inscrit nécessairement dans le prolongement – direct ou indirect – de l'entendre d'un énoncé antérieur. Le point suivant de ce développement reviendra sur cette question, pour en indiquer l'importance.

### **(b-3) Une reprise du découpage : découpage horizontal et vertical**

La perspective ouverte par ce relief s'inscrit dans la continuité du découpage pratiqué jusqu'ici en sémiotique, dont elle propose un nouveau développement. L'enjeu rétrospectif du découpage "vertical" décrit ici est de qualifier la pratique antérieure du découpage sémiotique comme la mise en œuvre d'un découpage "horizontal", car opéré sur l'enchaînement linéaire des textes. Son enjeu prospectif est de proposer un geste de découpage complété par son dédoublement sur les axes horizontal et vertical.

L'intérêt de ce nouveau découpage est de permettre une description très précise des textes, considérés en rapport avec leur architecture énonciative. L'une des incidences de cette description a été la découverte que le modèle vertical proposé ici est un modèle empilable. Il arrive en effet fréquemment qu'un acteur formule un énoncé verbal dont les acteurs prennent à leur tour la parole, déployant alors un énoncé verbal de second rang. Un système de délégation d'énonciations s'ouvre là, qui produit dans le texte un empilement de niveaux potentiellement indéfini : rien n'empêche en effet que ne s'ouvre, dans les énoncés de second rang, un troisième voire un quatrième rang d'énoncés verbaux. Le modèle relève

alors d'un étagement de niveaux organisés selon un système de mise en abîme analogue à la logique des poupées russes :



**Bilan : distinction nouvelle... ou simple bon sens ?**

Le modèle développé ici – un découpage linéaire horizontal intégrant une dimension de verticalité liée à l'inscription des acteurs dans la parole – est à notre connaissance nouveau dans l'analyse littéraire. En permettant d'affiner le découpage d'un énoncé par des critères énonciatifs, il en ouvre la considération des énoncés sur une approche proprement énonciative. La légitimité théorique de sa proposition tient, pour une part, à ce que cette forme de découpage relève au fond d'un bon sens descriptif. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour constater ceci : il en va des textes comme de l'existence, où les énoncés échangés entre des personnes n'ont souvent qu'un lointain rapport avec la "réalité" somatique dans laquelle ils sont placés. Une fois qu'on l'a discerné le découpage en relief des énoncés tient ainsi de l'évidence aveuglante, ce qui en voue la proposition à une certaine forme d'universalité.

En témoigne un écho imprévu, sur l'indication duquel s'achèvera cette présentation : le modèle décrit ci-dessus constitue la forme même dans laquelle se coule la Bande Dessinée, et sans que cela pose le moindre problème de compréhension. La distinction des vignettes y correspond au découpage horizontal en "scènes discursives" opéré par la sémiotique. Quant à la différenciation verticale proposée ici comme une nouveauté, elle correspond exactement à la structuration interne de chaque vignette. La dimension somatique y est indiquée par le dessin qui représente les acteurs. Le verbal en est nettement distingué par son enfermement dans des bulles, qui en désigne à la fois l'autonomie par rapport au somatique et la mise en rapport avec un acteur particulier. Quant à l'énonciation, elle

bénéficie d'une représentation spécifique qui désigne nettement sa fonction d'articulation entre somatique et verbal. Elle distingue en outre, de la même façon, les versants du dire et de l'entendre. Le dire y est désigné par des sortes de soufflets reliant le somatique au verbal. Comme dans les textes, l'entendre n'est explicité que de temps à autres : quand c'est le cas il relève généralement d'une mise en forme particulière, qui le distingue nettement du dire.

La seule nouveauté de la proposition faite ici pour le découpage des énoncés tient ainsi dans l'assertion suivante : il est légitime de tenir compte, dans la lecture, d'une forme énonciative à ce point structurante qu'elle constitue une sorte d'évidence universellement reconnue.

### ***(c) La proposition d'un modèle analytique : le "schéma de la parole"***

Conformément au principe même d'une élaboration sémiotique ce constat opératoire devait en parallèle être interrogé d'un point de vue théorique. Cette interrogation a à son tour porté l'émergence d'un modèle, non plus cette fois descriptif, mais analytique. Le passage d'un modèle à l'autre est porté par une remontée de l'énoncé vers l'énonciation : le modèle opératoire (le découpage en relief des énoncés) ayant désigné l'importance majeure de l'énonciation, le modèle analytique s'en ressaisit pour décrire la mécanique énonciative qui soutient la structuration ternaire des énoncés selon les trois lignes somatique, verbale et énonciative. Le "schéma de la parole" est donc le revers, en même temps que le présumé, du modèle opératoire décrit ci-dessus pour le découpage en relief des énoncés. En raison de sa nouveauté, mais aussi de l'importance que lui confère la sémiotique énonciative, il sera présenté et explicité de façon détaillée.

Au seuil de cette présentation, il faut d'abord expliciter cette appellation. Elle indique un double écart, intervenu à la fois avec la problématique greimassienne de l'énonciation et avec le schéma de la communication de Jakobson. Par rapport au schéma de la communication le terme de "parole" indique, on l'a vu, une différence de paradigme dont les incidences seront explicitées par l'ensemble de ce travail. Par rapport à la problématique de l'énonciation, il désigne une simple différence de perspective. L'énonciation greimassienne est une structure abstraite, pleinement assumée par le schéma de la parole.

Simplement, il la retourne en direction d'un modèle analytique, relisant toute situation de parole dans une perspective énonciative.

### (c-1) Le schéma de la parole

Le schéma de la parole développe cette perspective dans une description du dispositif énonciatif dans lequel intervient la proposition d'un énoncé. Ce dispositif détermine le positionnement d'acteurs engagés dans la parole, et relatifs les uns aux autres.

Il l'inscrit dans la structure que voici :

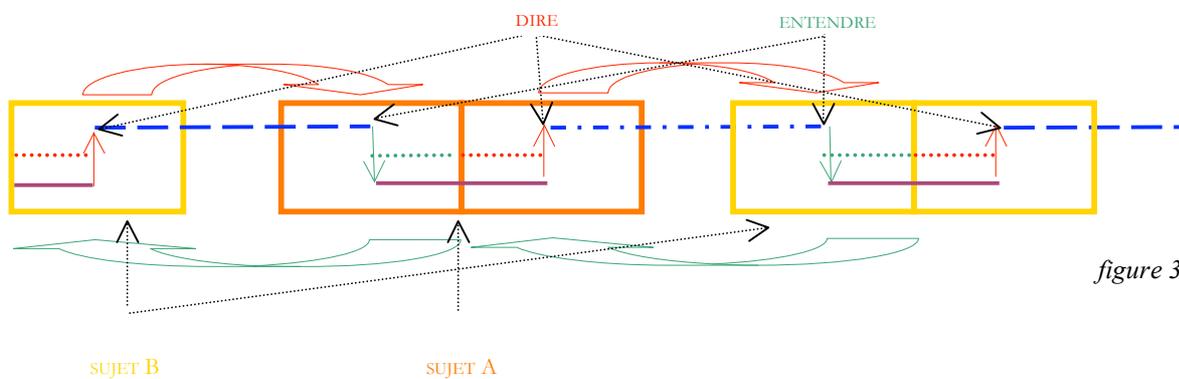


figure 3

Ce schéma complexe, présenté ici globalement, sera commenté dans une logique de zoom inversé remontant du cœur du schéma vers sa logique d'ensemble.

### (c-2) Le cœur du schéma : le dire et l'entendre

Cette représentation est donc le revers subjectif du modèle objectif – car permettant de décrire l' "objet" que constitue un énoncé – proposé ci-dessus. On y reconnaîtra les trois lignes (somatique en couleur prune, verbale en bleu, énonciative en vert et rouge) dont l'articulation est constitutive de ce modèle. Mais la remontée opérée ici depuis l'énoncé vers l'énonciation remet ces lignes en perspective des acteurs engagés dans la parole. Le cœur du schéma réside ainsi dans les logiques du dire et de l'entendre développées par ces acteurs,

définis ici comme des "sujets"<sup>65</sup> dans la parole. Le schéma qualifie dire et entendre comme des dynamiques articulant les lignes somatique et verbale. Un gros plan sur les logiques du dire et de l'entendre permettra de les préciser.

### Le dire

Voici une représentation du "dire".



figure 4

Il se caractérise, comme indiqué précédemment, comme la dynamique qui soutient l'émergence d'un énoncé verbal à partir d'une ligne somatique. Sur le schéma, les flèches rouges ascendantes indiquent cette dynamique de dire que l'on caractérisera, en accord avec la terminologie greimassienne, comme un "débrayage"<sup>66</sup> : la logique d'arrachement constitutive de ce débrayage se trouve représentée sur le schéma par l'ancrage somatique, mais aussi par l'aboutissement verbal de la flèche du dire.

Ces flèches ascendantes sont complétées par une ligne pointillée rouge horizontale. Cette ligne a la fonction d'une "coupure"<sup>67</sup>. Elle indique la différence, radicale, qui sépare le lieu somatique d'où émerge et où s'origine le dire du lieu verbal dans lequel il se transforme

<sup>65</sup> Ce terme de sujet est mis ici entre guillemets pour en spécifier l'emploi. Il a, ici comme dans la perspective narrative, une acception technique et pour ainsi dire "grammaticale". Il désigne une position dans une structure, qui est en l'occurrence celle de la parole. Il s'agit donc d'une catégorie analytique, analogue à la catégorie de "sujet" développée par l'analyse narrative. Simplement, le "sujet" dont il est question ici est un "sujet de (ou dans) la parole".

<sup>66</sup> Cf l'article « Débrayage », *DRTL* pp. 79-82 : « On peut essayer de définir le débrayage comme l'opération par laquelle l'instance de l'énonciation disjoint et projette hors d'elle, lors de l'acte de langage et en vue de la manifestation, certains termes liés à sa structure de base pour constituer ainsi les éléments fondateurs de l'énoncé-discours ». La perspective, purement logique, développée ici, demeure fondatrice pour le présent travail. Rappelons que la différence des perspectives tient à une différence de contexte : en étudiant des énoncés, la formalisation sémiotique de Greimas situe l'énonciation comme un présupposé logique (Cf *Annexe 1*). En considérant des acteurs somatiques engagés dans l'énonciation, la sémiotique énonciative considère également l'énonciation mise en œuvre à l'intérieur des textes. Elle passe là d'une perspective purement logique à une forme topologique, construisant les articulations établie par la parole (entendre et dire) entre les énoncés des différents acteurs.

<sup>67</sup> Greimas la qualifiait comme une « schiz(i)e », c'est-à-dire une coupure entre le lieu, somatique (il le qualifie comme un lieu "réel") de l'énonciation et le lieu, verbal de l'énoncé. Il définit ainsi « l'acte de langage... comme une schizie créatrice, d'une part du sujet, du lieu et du temps de l'énonciation, et, de l'autre, de la représentation actantielle, spatiale et temporelle de l'énoncé. » Article, « Débrayage », *DRTL*, p. 79. Cette ligne horizontale est donc une représentation de la schize greimassienne, reportée dans l'actualité de la parole. Cf *Annexe 1*.

en s'y perdant. Il s'agit cependant d'une séparation virtuelle, et qui peut par conséquent demeurer ignorée : d'où son indication en pointillés.

### *L'entendre*

Voici à présent une représentation de l'entendre :

figure 5



Il se définit, de façon symétrique au dire, comme la dynamique qui soutient la rencontre entre un énoncé verbal et la ligne somatique d'un acteur. Sur le schéma, les flèches vertes descendantes désignent cette dynamique d'entendre que l'on définira comme un "embrayage"<sup>68</sup> : la logique d'articulation constitutive de cet embrayage se trouve représentée sur le schéma par l'origine verbale et par la visée somatique de la flèche de l'entendre.

Ces flèches descendantes sont elles aussi complétées par une ligne horizontale, cette fois en pointillés verts. Elle indique une seconde coupure, pratiquée de fait par la différence qui sépare l'énoncé verbal entendu et le lieu somatique du "sujet de l'entendre". Greimas n'ayant pas décrit cette perspective de l'embrayage, on l'explicitera davantage que le débrayage. L'entendre d'un énoncé verbal vient rejoindre un acteur, le convoquant ainsi en position de "sujet de l'entendre". Cette convocation est celle de la différence : l'énoncé verbal entendu n'a, *a priori*, pas de points communs avec le lieu somatique du "sujet" convoqué à l'entendre. Dès lors l'entendre, qui suscite un acteur en cette position de "sujet", y porte une manifestation différentielle du somatique : on pourrait, par métaphore, comparer l'effet de cette différence à celui de la différence de potentiel génératrice des

---

<sup>68</sup> Cf l'article « Embrayage », *DRTL* pp. 119-121 : « A l'inverse du débrayage qui est l'expulsion, hors de l'instance de l'énonciation, des termes catégoriques servant de support à l'énoncé, l'embrayage désigne l'effet de retour à l'énonciation... ». La relation entre le concept greimassien d'embrayage et celui, développé ici, d'entendre, est moins évidente que la parenté entre le dire et le débrayage greimassien. L'embrayage décrit ici a été postulé de fait par Greimas, qui n'en a jamais explicité les incidences. Il indique ainsi : « Le terme de "sujet d'énonciation", employé souvent comme synonyme d'énonciateur, recouvre en fait les deux positions actantielles d'énonciateur et d'énonciataire. » Article « Énonciateur / Énonciataire », *DRTL*, p. 125. Il postule là l'identité, d'un point de vue logique, des positions d'énonciateur et d'énonciataire. Le schéma de la parole développe cette identité en une analogie, indiquant à la fois la similitude structurelle des deux positions (c'est l'identité logique dont parle Greimas) et leur différence topologique : dans les positions de la parole entendre n'est pas dire, et réciproquement. Le schéma indique clairement la différence qui sépare là l'embrayage du débrayage. Cf l'*Annexe 1* de ce travail.

phénomènes électriques. La ligne horizontale du schéma – la schize de l'entendre – désigne donc une coupure qui pointe vers le somatique. Il apparaît, dans ce contexte, comme un lieu sémantique caractérisé par les échos et les écarts qu'il entretient avec l'énoncé verbal entendu<sup>69</sup>. Cependant cette séparation peut fort bien rester ignorée, et par conséquent ne pas jouer comme une coupure : d'où son indication en pointillés.

### (c-3) Des positions de sujets en interaction

L'énonciation est construite ici comme une forme logique ou encore, pour reprendre une métaphore adoptée par Greimas à propos du narratif, comme une grammaire. Cependant la "grammaire énonciative" relève de la topologie – c'est-à-dire d'une logique d'organisation spatiale –, ce qui la situe en écart avec la logique causale du modèle narratif. Comme la "grammaire narrative"<sup>70</sup> elle établit les sujets dans des positions actantielles<sup>71</sup>, qui sont ici le dire et l'entendre. Mais le principe de leur association est bien différent.

---

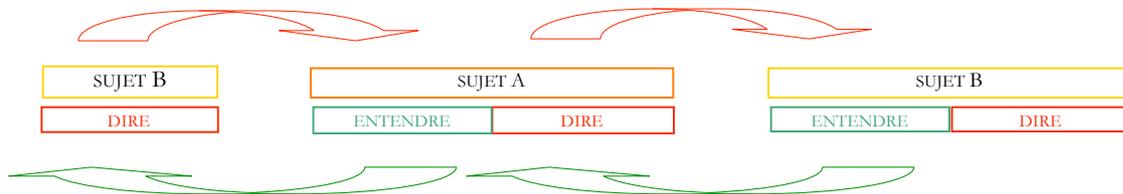
<sup>69</sup> C'est pourquoi, dans la sémiotique énonciative, la dimension somatique sera toujours considérée comme une dimension sémantique. Elle est un lieu "infra-langagier", non du point de vue de sa structure mais de sa position interne dans le schéma, qui la situe en deçà (dans le dire) et au delà (dans l'entendre) de l'énonciatif et du verbal. Pour le moment, la sémiotique énonciative n'a pas encore pu construire la structure de ce "lieu" somatique : le projet d'une telle construction est son nouvel horizon scientifique. Le somatique, ainsi conçu sur son versant sémantique, a quelque chose à voir avec l'inconscient freudien, dont Lacan dit qu'il est « structuré comme un langage ». Les recherches menées par Jean Calloud travaillent ces questions, d'un point de vue explicitement référé à l'anthropologie lacanienne. Pour une présentation récente de ces travaux, cf la *Postface* à J. DELORME et I. DONEGANI, *L'Apocalypse de Jean, Révélation pour le temps de la violence et du désir* (Lectio divina, n° 235-236), Paris, Cerf, 2010) pp. 225-234. Voir aussi, dans la revue *Sémiotique et Bible* : « Caïn et Abel, l'homme et son frère » (n° 88 / déc. 1997 et n° 92 / déc. 1998), « "Humanité"... vous avez dit "humanité" » (n° 98 / juin 2000), « Le quatrième évangile : le témoignage de Jean » (n° 100 / déc. 2000 et n° 103 / sept 2001), « Quatrième évangile : Jésus et ses disciples. La fonction christique » (n° 109 / mars 2003), « "Je suis l'alpha et l'oméga", Apocalypse à la lettre » (n° 128 / déc. 2007), « L'homme et son frère » (n° 127 / mars 2010).

<sup>70</sup> Article « Grammaire », *DRTL*, pp. 167-168.

<sup>71</sup> L'analyse narrative distingue, on le verra prochainement, trois catégories de sujets : un "sujet du faire" (le sujet opérateur), un "sujet de l'état" (le sujet d'état) et un "sujet des valeurs" (le Destinataire). Pour sa part l'analyse énonciative construit une position de "sujet dans la parole" distinguant deux versants : le "sujet du dire", et le "sujet de l'entendre". Pour éviter toute confusion avec des "réalités" anthropologiques (le dire ou l'entendre effectif d'une personne), ces catégories nouvelles seront indiquées entre guillemets dans le présent travail.

Ce "sujet", du dire ou de l'entendre, ne doit pas non plus être confondu avec le "sujet de l'énonciation", concept développé par Greimas et nettement repris et développé par les travaux du CADIR. Il s'agit en effet d'une catégorie logique abstraite, tandis que le "sujet" dont il est question ici est une catégorie analytique, donnée comme une position dans la "grammaire énonciative" décrite par le "schéma de la parole". Pour préciser ces questions, on se reportera à l'*Annexe 1*.

Un diagramme simple, reprenant le schéma plus complexe proposé ci-dessus, en représentera la structure :



*figure 6*

Ce diagramme décrit la "grammaire" de la parole comme le vis-à-vis entre deux "sujets", désignés comme A et B : sur le schéma chaque "sujet" est représenté par un rectangle, orange pour le "sujet A" et jaune pour le "sujet B". L'acception du terme "sujet" est ainsi purement spatiale : "sujet" désigne ici une position définie relativement à la parole. Les positions de "sujets", A et B, ne supposent pas donc pas une permanence d'acteurs, identifiés comme "A" et "B" : le schéma de la parole n'est pas le film d'un dialogue. Pour qu'il y ait parole il faut nécessairement, mais aussi il suffit qu'il y ait deux positions, "A" et "B". Peu importe quels acteurs s'inscrivent dans ces positions.

Ces positions de "sujets" A et B ne sont pas affectées, pour l'une à l'entendre et pour l'autre au dire. Toutes deux sont des positions complexes, traversées par les deux dynamiques de l'entendre et du dire. Dans chacune des positions, et comme indiqué ci-dessus par le modèle descriptif des énoncés, l'entendre précède logiquement le dire. Les positions sont ainsi associées par une symétrie croisée qui les construit en miroir : A entend quand B dit, et réciproquement. Le point de départ de cette symétrie ne réside pas, comme on pourrait s'y attendre, dans le dire mais dans l'entendre. En effet il n'y a "parole" qu'à partir du moment où il y a deux positions de "sujet" – entendre et dire – en présence : c'est ainsi l'entendre qui noue la parole en faisant advenir un acteur en position de "sujet du dire". La logique qui s'indique là est, bien sûr, tautologique : pour qu'un "sujet" soit convoqué à l'entendre, encore faut-il qu'un dire l'ait, chronologiquement, précédé. Il y a cependant, entre les deux dimensions de la tautologie, une différence qui donne priorité à l'entendre. En effet le dire ne suffit pas à nouer la relation : c'est le privilège de l'entendre.

Voilà pourquoi, sur le schéma, est donnée comme première – comme "sujet A" – la position d'abord activée sur le versant de l'entendre.

#### (c-4) Structure topologique de la parole

Les positions de "sujets", associant les versants du dire et de l'entendre, qui viennent d'être décrites, constituent le rouage central de la mécanique énonciative. Organisé autour de ce rouage, le schéma de la parole se comprend comme une structure topologique, régissant une articulation à la fois horizontale et verticale des lignes somatique et verbale. Dans cette organisation d'ensemble, le dire et l'entendre ont leur fonction propre.

– Le dire soutient la proposition d'un énoncé verbal (ligne bleue), qui assume une fonction médiatrice pour la rencontre des "sujets" de la parole : il porte l'intersubjectivité. Un petit schéma montrera ici comment il établit l'articulation entre un "sujet de l'entendre" et un "sujet du dire". Énoncé verbal "entendu" dans un cas, et "dit" dans l'autre, il est le lieu commun qui instaure et structure le vis-à-vis des "sujets" dans la parole :



figure 7

– Pour sa part l'entendre désigne l'importance du somatique (ligne prune), dont le rôle est également médiateur, mais cette fois dans l'espace interne à chacun des "sujets" : il détermine ainsi une intrasubjectivité, située pour chacun à distance du vis-à-vis énonciatif. Un nouveau schéma décrira cette articulation intrasubjective comme ce qui porte le passage de l'entendre au dire :



figure 8

La dimension intrasubjective est ainsi le lieu d'une transformation interne au "sujet" : elle est le lieu qui, en lui, assure le passage d'un énoncé entendu à un énoncé dit. Cette considération vient confirmer la désignation, effectuée ci-dessus, du lieu somatique d'un

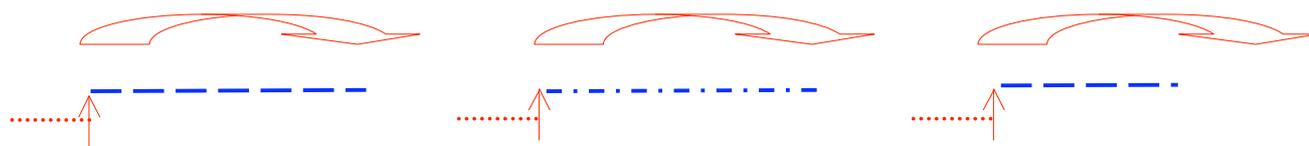
"sujet" dans la parole comme lieu proprement sémantique<sup>72</sup>. Il a à cet égard une double fonction. Par rapport à l'énoncé entendu il est un lieu d'effectuation, et par conséquent d'aboutissement du "sens" : il désigne le terme visé par la dynamique de dire. En même temps il est le lieu inaugural d'où émergera une proposition de sens nouvelle, répercutée dans un énoncé à venir : il est ainsi le point de départ d'une relance dynamique, à son tour portée par le dire.

Les jeux positionnels de l'entendre et du dire confèrent ainsi, dans le schéma, une fonction structurante de cadre aux dimensions somatique et verbale. Ce cadre situe la parole dans une double dimension, indissociablement intra et intersubjective.

### (c-5) Dynamiques de la parole

La forme globale du schéma n'est pas statique mais dynamique. Sa cohérence d'ensemble est assurée par un double jeu de flèches horizontales, rapporté aux flèches verticales décrites ci-dessus comme le cœur du schéma. Ces deux systèmes de flèches sont situés pour l'un sur le haut, et pour l'autre sur le bas du schéma.

– Sur le haut du schéma circule un ensemble de flèches rouges orienté de gauche à droite. Le voici :



*figure 9*

Ce système horizontal soutient une dynamique prospective alimentée par le débrayage du dire (flèches rouges ascendantes). Elle répercute dans l'entre sujets ce débrayage, effectué en un sujet, en développant au dehors la dynamique interne d'adresse qui soutient l'émergence d'un énoncé verbal. Ce jeu de flèches rouges déploie ainsi l'élan du dire comme une puissance intrinsèque d'appel apte à susciter des "sujets de l'entendre".

---

<sup>72</sup> La suite de ce parcours reviendra sur cet élément, dont apparaîtra peu à peu l'importance.

– Le bas du schéma est parcouru par un ensemble de flèches vertes, orienté en sens inverse du précédent, et que voici :



*figure 10*

Ce second ensemble esquisse une dynamique rétrospective soutenue par l'embrayage de l'entendre (flèches vertes descendantes). En remontant de sujet en sujet elle pointe en chaque sujet vers le lieu de l'embrayage, compris comme articulation entre l'énonciatif et le somatique. Elle développe ainsi une logique comparative, situant en échos et écarts les différents effets de sens somatiques des énoncés entendus. Ce système de flèches vertes représente ainsi la puissance intrinsèque de transformation caractéristique de l'entendre, en l'inscrivant dans une tension qui porte l'entrée en résonance des différents lieux somatiques des sujets engagés dans un dispositif commun de parole par le partage des énoncés verbaux.

Résumons l'incidence de ce double jeu de flèches. Le système de flèches rouges (verticales et horizontales) parcourant le haut du schéma désigne donc un dynamisme prospectif, avançant de dire en dire par le relais d'un énoncé verbal. En écho avec les flèches vertes il dessine, dans le circuit de la parole, un sens "aller" relancé par l'impulsion du dire et relevant d'une logique syntagmatique de succession. La parole se donne là sous la forme d'une ligne discontinue, portée par un jeu de résurgences au travers des lieux humains qu'elle traverse. Le système de flèches vertes (verticales et horizontales) indiqué sur le bas du schéma soutient un dynamisme rétrospectif, remontant d'un lieu somatique au précédent par le truchement de l'entendre. Au regard des flèches rouges, il dessine dans le circuit de la parole un sens "retour" qui rapporte de façon paradigmatique chaque entendre à celui qui l'a précédé, et dans lequel il se fonde par le truchement du dire qui en atteste. Émerge là une seconde ligne, qui établit un système de parallèles entre les différents événements de sens advenus dans les sujets de la parole.

Entre les deux sens s'indique une forme particulière de réciprocité. D'un point de vue chronologique, le dire précède l'entendre. Mais d'un point de vue logique, comme l'a montré ci-dessus la présentation du modèle, c'est à l'inverse l'entendre qui précède le dire. C'est ainsi le tissage de ces deux dynamiques, inverses en même temps qu'indissociables, qui à proprement parler "construit" la parole.

### **Bilan : un schéma ternaire**

Ce temps de bilan récapitulera dans une perspective globale la présentation détaillée du schéma de la parole effectuée ci-dessus. Ce modèle analytique centre la parole sur le jeu de l'énonciation, entendre et dire. Sur cette base il développe une structure topologique, qui rend compte à la fois de l'inter et de l'intra subjectivité sous la forme d'une construction spatiale traversée de dynamiques symétriques à la fois verticales (mouvement descendant de l'entendre, mouvement ascendant du dire) et horizontales (prospectivité du verbal, rétrospectivité du somatique). Un regard rétrospectif sur le schéma en manifeste deux caractéristiques : sa structure ternaire, et son interactivité.

La structure ternaire du schéma intervient dans les deux dimensions, horizontale et verticale, de son développement.

– Horizontalement, le ternaire régit à la fois l'inter et l'intrasubjectivité. D'un point de vue intersubjectif, le modèle associe deux "sujets" (A et B) par l'intermédiaire d'un énoncé verbal. En chacun de ces "sujets", il relie l'entendre au dire par la médiation sémantique d'un lieu somatique.

– Mais le ternaire est également indiqué par la structuration verticale du modèle : une schize, développée dans l'entendre comme dans le dire, tout à la fois relie et sépare les dimensions somatique et verbale.

La mécanique de la parole n'est donc pas régie, comme on pourrait le penser, par un vis-à-vis duel entre des "sujets" A et B : c'est bien plutôt l'intervention alternative de deux termes tiers, verbal et somatique, qui suscite ce vis-à-vis<sup>73</sup>.

L'interactivité du schéma est en rapport avec cette double logique ternaire. On la décrira en effet comme une double dynamique d'entraînement ternaire. D'un côté, la distinction ternaire établie par la schize de l'entendre et du dire entre les dimensions verbale et somatique soutient l'articulation, en vis-à-vis, de l'intra et de l'intersubjectivité. D'un autre côté, celle-ci rétroagit sur la structuration verticale en établissant à son tour la différence entre verbal et somatique. Le schéma de la parole est ainsi la mise en forme d'un jeu de renvois incessants entre les deux versants, l'un et l'autre ternaire, d'une structure simultanément verticale et horizontale, et qui associe l'intra et l'intersubjectivité.

Ces deux caractéristiques ont un unique ancrage, sur l'indication duquel s'achèvera la présentation du schéma de la parole : il réside dans le système de schizes, verticales et horizontales, qui en sous-tend l'articulation ternaire. Un dernier schéma rendra compte visuellement de ce système de schizes. Il reprend le modèle général proposé par le début de cette présentation, de façon à montrer le jeu de constructions différentielles qui en fonde la mécanique ternaire :

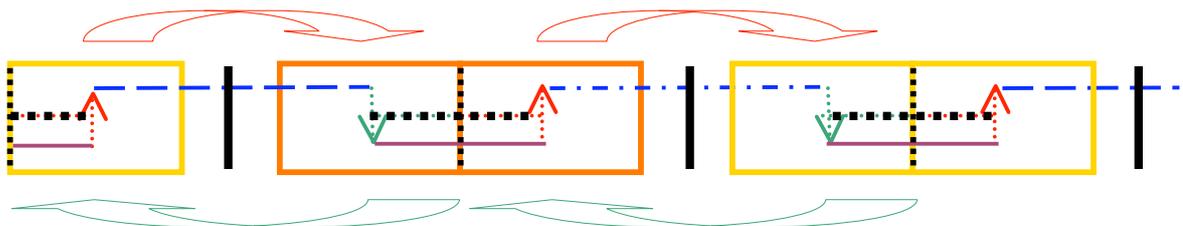


figure 11

---

<sup>73</sup> Entre verbal et somatique intervient, dans les textes, une différence de statut. En effet l'énoncé verbal est donné pour ce qu'il est : un énoncé, rapporté au dire des acteurs du texte. En revanche le somatique n'est pas toujours affiché comme un énoncé. Dans l'explicitation ou la non explicitation de ce statut d'énoncé intervient une différence qui s'avèrera fondamentale pour l'analyse : celle qui sépare les discours des récits. Le *Chapitre 1* de ce parcours de lecture reviendra plus précisément sur cette question.

#### ***(d) Enjeux pratiques, méthodologiques et théoriques du schéma de la parole***

Comme le programme narratif le schéma de la parole est un modèle analytique, dont l'élaboration a été induite des textes. Il ne faut pas donc chercher à son développement d'intentionnalité *a priori*, mais plutôt un fondement technique : il est comme la proposition d'une paire de lunettes, dont la confection a été appelée par la nécessité de rendre compte du modèle descriptif (la structuration en relief des textes) indiqué ci-dessus. Ce modèle était lui-même l'écho formalisé d'un constat pratique : la différenciation de figures somatiques et verbales et la fonction médiatrice, à cet égard, des figures d'énonciation. La simple honnêteté scientifique imposait alors d'interroger les conséquences de cette découverte sur la formalisation sémiotique elle-même. C'est précisément cette interrogation qui a porté l'émergence du modèle de la parole, comme une interrogation analogue avait jadis porté l'émergence du modèle narratif.

L'enjeu du schéma de la parole s'indique en revanche du côté de ses effets : affecter pour cadre théorique à la sémiotique énonciative ce modèle radicalement différent du modèle de la communication n'est pas, on le verra, sans incidences. L'adoption du schéma de la parole est ainsi plutôt un point de départ qu'un point d'arrivée. Dans le champ sémiotique elle implique une révolution conséquente : elle invite à considérer les textes d'un point de vue nouveau, que l'on situera par comparaison avec le modèle narratif greimassien. Comme ce modèle le schéma de la parole porte une construction logique, articulant des positions de sujets en interactions. Cependant le modèle narratif organise l'interaction des sujets autour de la perspective du rapport d'objet, tandis que le schéma de la parole la recentre sur la question du sens. Il en décrit le jeu – la façon dont la parole se noue dans la relation énonciative établie entre des acteurs – pour en manifester les incidences – l'advenue du sens pour chacun de ces acteurs.

Il y a là un retournement important, dont la sémiotique énonciative constitue le déploiement. Cette *Introduction* esquissera, à titre de point de départ, la triple incidence – pratique, méthodologique et théorique – de la mutation opérée en sémiotique par l'adoption du schéma de la parole.

### (d-1) Enjeu pratique : un nouveau modèle pour l'analyse des textes

Le schéma de la parole est donc d'une part – et, par sa genèse, il est d'abord – un modèle analytique, développant une nouvelle forme de regard sur les dispositifs d'acteurs d'un énoncé. Son lieu d'observation est l'ensemble des dynamiques énonciatives figurées par un texte. Il en décrit le tissu complexe, en parallèle avec l'évolution des positionnements énonciatifs des différents acteurs. On n'en dira pas plus à cet égard, réservant à la mise en œuvre de l'analyse la fonction d'explicitier les cheminements et les fécondités d'une telle description.

### (d-2) Enjeu méthodologique : la construction d'un référent énonciatif

En deçà de cette opérativité analytique, le schéma de la parole a un second enjeu, d'ordre méthodologique : il établit les conditions d'une approche énonciative des textes en permettant de construire avec rigueur le référent sur lequel elle prend appui. Il a ainsi un caractère fondateur pour la démarche scientifique suivie par la sémiotique.

L'indication de ce fondement nous ramènera une fois de plus au *Dictionnaire* de Greimas et Courtès. Soulignant la distance prise par rapport au schéma de la communication par une approche sémiotique régie par le "principe d'immanence", ils en situent l'enjeu dans la question de la référence<sup>74</sup>. Ils développent alors l'interrogation scientifique posée à la sémiotique par l'écart dans lequel elle s'inscrit : positionner le texte comme un référent pour la lecture implique de construire cette référence. La perspective énonciative développée dès le départ par la sémiotique précise cette exigence en imposant de rapporter cette construction à l'énonciation. Émerge là, comme proprement sémiotique une problématique de "véridiction" nettement distinguée d'une "vérité" que l'on pourrait assimiler à l'exactitude :

La théorie classique de la communication s'est toujours intéressée à la transmission "correcte" des messages, à la conformité du message reçu par rapport au message émis, le problème de leur vérité n'étant alors que celui de leur adéquation eu égard à ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire à leur référent. En postulant l'autonomie, le caractère immanent de

---

<sup>74</sup> Voir le début de la présente *Introduction*.

tout langage, et, du même coup, l'impossibilité du recours à un référent externe, la théorie saussurienne a contraint la sémiotique à inscrire parmi ses préoccupations non pas le problème de la vérité, mais celui du dire vrai, de la véridiction<sup>75</sup>.

Cet article du *Dictionnaire* situe donc la problématique sémiotique en rapport avec la véridiction, comprise comme "dire vrai". Ce "dire vrai" n'est pas un "dire le vrai", dont la fonction serait de décrire la "réalité". Il s'adresse exclusivement aux lecteurs, dont il convoque le "croire-vrai"<sup>76</sup>. En effet un texte écrit n'a d'existence qu'en ses lecteurs : le dire de l'énoncé et l'entendre des lecteurs sont ainsi comme les deux faces, indissociables, qui le constituent comme texte<sup>77</sup>. D'un point de vue énonciatif, la condition de possibilité de la lecture réside de ce fait dans une sorte de "contrat énonciatif" proposé aux lecteurs d'un texte : l'acceptation de ce contrat impose de "croire" à l'énoncé du texte. Soulignons le caractère minimal de ce croire contractuel. Puisque la problématique de la véridiction ne postule aucun présupposé d'exactitude concernant l'énoncé, il n'a pas à prendre position à cet égard. Il désigne simplement ce presque rien de confiance hors duquel une lecture devient impossible : la disponibilité d'une oreille ouverte aux propositions d'un texte<sup>78</sup>.

Jean Delorme illustre ces considérations en donnant à ce contrat une forme proprement énonciative, qui décrit la rencontre entre l'énoncé et son lecteur comme l'articulation de deux "voix". L'une d'elles – celle du texte – "dort" dans la "lettre écrite" telle une princesse de contes de fée. L'autre – celle du "lecteur" – l'éveille lorsqu'il l'actualise en lui prêtant ses cordes vocales :

Le lecteur prête sa voix au texte, au risque de la faire prendre pour celle du texte. Sa voix donne à entendre une parole qui n'est pas la sienne et qui n'a d'autre support que l'écriture,

---

<sup>75</sup> Article « Véridiction », *DRTL*, p. 417.

<sup>76</sup> La suite de l'article propose de comprendre la véridiction comme la mise en place d'un "dispositif véridictoire" interne à l'énoncé, et développé entre les acteurs de l'énoncé. Ce dispositif établit entre eux un "contrat de véridiction", où le "croire-vrai" d'un énonciataire est convoqué à répondre au "croire-vrai" d'un énonciateur. La perspective développée ici retrouve ces éléments, mais en les déplaçant depuis une mise en forme interne au texte vers l'énonciation développée par le texte en direction de ses lecteurs.

<sup>77</sup> Voir les notes 2 et 3 de cette *Introduction*.

<sup>78</sup> Il est ainsi parfaitement possible de lire un texte dans le respect de son dire (alors reçu comme un "dire vrai") sans pour autant adhérer à la "vérité" de son énoncé. Cet écart a une grande importance dans le cas de la lecture biblique : il l'ouvre en effet à des lecteurs non croyants, mais intéressés par le texte et prêts à "jouer le jeu" de sa lecture.

c'est-à-dire le tracé de la parole qui met en œuvre les mots de la langue dans le texte. Cette parole n'attend que la lecture pour passer à l'acte, pour s'actualiser avec la collaboration du lecteur. Elle dort tant qu'on ne l'éveille pas en refaisant le chemin par lequel elle a passé et dont l'écrit garde la trace. Cette parole immanente n'a pas d'autre médium que l'écriture-témoin de l'articulation du discours qui l'habite. La lecture publique lui fournit le médium d'une voix qui doit interpréter, au sens musical du mot, l'œuvre écrite, sans se substituer à elle mais en la transposant du lisible à l'audible. Cela présuppose une lecture attentive, une fréquentation patiente, à l'écoute de ce qu'on peut appeler la voix du texte, silencieuse, immergée sous la lettre écrite. De même en effet qu'à l'oral la voix est la manifestation sonore de la parole de celui qui parle, de même la lettre est la manifestation lisible de la parole qui préside à l'articulation du texte.<sup>79</sup>

Le terme "voix du texte" esquisse ainsi le revers du modèle greimassien de l'énonciation. Celui-ci décrit la remontée opérée depuis l'énoncé vers le lieu vide qu'il présuppose comme l'instance de son énonciation. A rebours, la "voix du texte" redescend depuis cette instance absente jusque vers l'énoncé. Elle se comprend là comme l'activation d'une instance énonciative qui porte la proposition d'un énoncé toujours identiquement resuscité. L'important réside ici dans le lieu de cette résurgence, qui est le lecteur<sup>80</sup>.

Ces préalables situent le lieu d'effet de la construction en relief des énoncés. Elle permet de soustraire la lecture à la confusion inaugurale entre la "voix du texte" et celle du lecteur. Cette soustraction passe par la façon dont le relief donne une forme visible au "dispositif véridictoire" d'un texte, qu'il esquisse dans une perspective accordée sur l'énonciation. Il fait ainsi apparaître qu'il est possible d'affiner la perception du rapport entre l'énoncé et la "voix du texte". Assurément, cette "voix" soutient la proposition globale d'un énoncé. Cependant l'ouverture d'un relief interne à cet énoncé l'organise à son tour en un montage énonciatif distinguant nettement les trois lignes – somatique, verbale, énonciative – qu'il

---

<sup>79</sup> J. DELORME, « Mondes figuratifs, parole et position du lecteur dans l'Apocalypse de Jean », in *Christ est mort pour nous, Études sémiotiques, féministes et sotériologiques en l'honneur d'Olivette Genest, op. cit., p. 133*. Cette perspective a également été développée par les poètes. Citons entre autres un poème inédit de Jules SUPERVIELLE, qui reflète le point de vue exprimé ici en donnant la parole à l'énoncé : « Camarade du jour, ne vois-tu pas tout près / Ton frère de la nuit qui tend une main noire / Ne peux-tu le sortir d'un océan cruel / Ou te laisser glisser dans sa profonde histoire ? [...] Sa main ne bouge pas, son silence t'appelle / Il te faut, en tirant, le sauver de l'horreur. »

<sup>80</sup> S'indique ici la participation d'un lecteur à la lecture d'un texte, auquel – par sa lecture – il prête son souffle. C'est pourquoi, comme on le verra, l'énonciation ouvre une "3<sup>e</sup> dimension" dans les textes : la structure en relief établie par la désignation de cette dimension tierce par rapport aux deux lignes somatique et verbale va de pair avec l'ouverture de la surface plane des textes sur la "réalité" somatique des lecteurs confrontés aux textes. Sur ces questions on lira aussi, de Fr. MARTIN, « Les feuilles mortes de Jacques Prévert : approches de l'énonciation », *Sémiotique et Bible*, n° 117, mars 2005, pp. 5-28.

entrecroise. En effet la ligne verbale provient spécifiquement d'une délégation énonciative faite par un texte aux acteurs de son énoncé. Elle est ainsi une ligne seconde dont le déploiement, parallèle à celui du somatique, est comme greffé sur lui. La ligne énonciative se situe là comme un intermédiaire, articulant verbal et somatique par un jeu énonciatif de débrayages et d'embrayages internes à l'énoncé<sup>81</sup>. La structuration des énoncés par un relief interne manifeste donc que la "voix du texte" n'assume les deux lignes – énonciative et verbale – que de façon indirecte. De fait, elle n'entre en rapport direct qu'avec le fondement de cet édifice.

Résumons l'incidence du constat soutenu par la différenciation des lignes énonciatives : le "contrat de véridiction" soutenu par la "voix du texte" ne soutient pas de la même façon l'ensemble de l'énoncé. S'il le concerne globalement, cette globalité est susceptible d'être affinée par une construction interne. Apparaît ici que le "dire vrai" du texte prend directement effet dans la ligne fondatrice de l'édifice, la "véridiction" des autres lignes en étant simplement déduite. La désignation de cette ligne fondatrice appelle l'établissement d'une distinction importante, qui est une reprise énonciative de la différenciation établie par le linguiste É. Benveniste entre "discours" et "récit". Seuls seront indiqués ici les enjeux de cette différenciation, qui sera précisée ultérieurement quand l'analyse du texte le demandera<sup>82</sup>. Elle engage à distinguer nettement, du point de vue de leur pacte énonciatif, les formalités du récit et du discours. Dans la formalité du récit, la ligne fondatrice convoquée par la "voix du texte" est la ligne somatique, qui devient ainsi la base de l'édifice énonciatif et verbal construit par un énoncé. Cet édifice bâti sur la ligne somatique est celui de l'énonciation rapportée, constituée par la prise de parole des acteurs d'un énoncé à l'intérieur de cet énoncé<sup>83</sup>. Dans la formalité du discours, la "voix du texte" suscite une autre ligne énonciative, qu'elle donne comme sous-jacente à cette ligne somatique. Cette ligne, qui est celle de l'énonciation énoncée, déploie les figures associées par un énoncé à sa

---

<sup>81</sup> Pour plus de précisions, on se reportera en particulier à l'article « Débrayage », *DRTL*, pp. 79-82.

<sup>82</sup> C'est-à-dire au *Chapitre 1* de cette étude, dans la présentation de la section intitulée *Découpage*.

<sup>83</sup> L'énonciation "rapportée" est ainsi "rapportée" à la ligne somatique, ce qui en établit la priorité dans la formalité du récit.

propre formulation<sup>84</sup> : elle décrit ainsi l'échafaudage énonciatif qui soutient la proposition de la ligne somatique. Dans la formalité du discours, l'antériorité de l'énonciation énoncée lui donne priorité sur la ligne somatique.

L'importance de cette différence tient à son impact sur le pacte véridictoire proposé par un texte. Du côté du récit, la "voix du texte" soutient donc directement la ligne somatique. Du côté du discours, la primauté donnée aux figures de l'énonciation énoncée situe à son tour la ligne somatique comme seconde. Ce positionnement d'une ligne de l'énoncé (ligne somatique ou énonciation énoncée) comme ligne de base lui confère le statut d'un étalon. Elle devient pour les autres lignes énonciatives du texte la fonction d'un instrument de mesure à l'aune duquel elles sont examinées, établissant du même coup la considération de l'énoncé dans une perspective comparative.

La pertinence méthodologique d'une construction en relief des énoncés tient ainsi à la façon dont elle permet de construire la problématique véridictoire d'un énoncé comme une structure interne à l'énoncé. Ce qui prend sens dans cette construction comparative n'est donc pas telle ou telle ligne prise en particulier (fût-elle rapportée par convention énonciative à la "voix du texte"), puisque la question n'est pas celle de l'exactitude. L'important réside ici dans l'architecture même que construit la mise en tension des trois lignes. Elle appelle à son tour une observation différentielle, situant les différentes lignes par échos et écarts avec la "norme" (au sens géométrique du terme) constituée par la présence d'une ligne de base. Cette architecture paradoxale, spécifique pour chaque énoncé, est la forme de son "dire vrai". C'est ainsi à construire cet édifice énonciatif que "sert" la considération du relief énoncé. Elle permet à un lecteur de recevoir cet énoncé comme la mise en forme globale d'une énonciation dont il porte la proposition vers lui. Elle construit ainsi, très précisément, le référent d'une lecture énonciative. L'importance de cette construction est qu'elle permet d'explicitier, sous l'angle de la véridiction, le contrat

---

<sup>84</sup> Si donc ce système est dénommé "énonciation énoncée", c'est parce qu'il "énonce" l' "énonciation" du texte.

énonciatif dont il porte une proposition implicite<sup>85</sup>. La validité scientifique d'un tel référent réside dans son rapport, descriptible et par conséquent vérifiable, avec l'énonciation instaurée par l'énoncé.

La scientificité dont il est question ici a cette caractéristique : elle n'est pas en quête d'un objet saisissable – comme le serait, par exemple, l'objectivité d'une "réalité" – mais cherche à décrire les conditions dans lesquelles les textes éveillent la subjectivité de lecteurs positionnés en vis-à-vis d'eux<sup>86</sup>.

### (d-3) Enjeu théorique : repenser la lecture

En deçà de cette perspective méthodologique se découvre un troisième lieu d'incidence, cette fois théorique, du schéma de la parole : ce modèle – construit pour rendre compte de la parole intervenue entre les acteurs d'un texte – permet également de repenser la lecture, comprise comme une forme particulière de parole développée dans le vis-à-vis d'un texte et de ses lecteurs. En effet la lecture est une situation énonciative, au même titre que la parole des acteurs d'un texte. Leur différence tient à ce que l'une relève du régime de l'écrit, et l'autre de celui d'une figurativisation de l'oral. Moyennant une prise en compte de cette différence, le schéma de la parole est donc apte à rendre compte de l'une comme de l'autre.

L'enjeu théorique de cette convergence sera développé ici en trois étapes, organisées selon une logique de remontée progressive vers l'abstraction. Une première étape examinera la convergence elle-même, désignant le rapport qu'elle permet d'établir entre les positionnements énonciatifs des acteurs et des lecteurs d'un texte. Une seconde étape développera alors la façon dont le cadre théorique constitué par le schéma de la parole sert de support à une théorie énonciative de la lecture. Une troisième étape interrogera enfin

---

<sup>85</sup> Pour un développement de ces questions, on se reportera à notre article « Repenser la lecture ? Enjeux d'une approche énonciative des textes », in *Regards croisés sur la Bible*, Daniel MARGUERAT *op. cit.*, (ou à sa version modifiée : « Repenser la lecture ? Enjeux d'une approche énonciative des textes », *Sc&B* n° 131 / sept. 2008).

<sup>86</sup> Cette formulation rapide n'entend pas réduire l'histoire à un objectivisme positiviste qui négligerait la subjectivité du discours. Elle se réfère simplement à la différence entre une dynamique historique qui cherche à construire un "objet" et une logique sémiotique qui, en s'appuyant sur la forme *a priori* de l'objet (en l'occurrence un texte, dans sa forme énonciative), tente de faire émerger les lignes d'une position de sujet (la position de lecture convoquée par ce texte).

l'incidence de la forme même du schéma sur la théorie elle-même. Elle procèdera là par différence avec la sémiotique greimassienne, dont la référence à un modèle narratif binaire induisait une théorie de la lecture nettement différenciée de celle développée par la sémiotique énonciative.

### *Traverser le miroir : des acteurs du texte à ceux de la lecture*

Le schéma de la parole engage donc à découvrir, au travers de l'évidente différence entre les situations des acteurs et des lecteurs d'un texte, une cohérence qui tient à leur inscription dans une perspective énonciative commune. Elle régit la parole, donnée comme orale, des premiers, comme l'inscription des seconds dans les logiques de l'écrit. Reconnaître le partage de ce cadre manifeste une convergence entre les acteurs et les lecteurs. Ils se trouvent confrontés, dans une position énonciative partiellement analogue, à des énoncés pour une part semblables et pour une part différenciés. Il y a donc un lien entre les événements énonciatifs décrits par le texte en rapport avec ses acteurs et ceux que traversent les lecteurs au présent de leur lecture.

Ce lien, bien sûr, n'est pas direct : en effet, la situation des lecteurs est en tous points différente de celle des acteurs du texte. Ceux-ci sont, comme le disait Greimas, des "personnages de papier" tandis que les autres sont des acteurs somatiques. Les premiers sont situés à l'intérieur du texte, et cantonnés dans des lieux précis, alors que les autres font face au texte entier, qu'ils reçoivent dans sa globalité. Enfin les acteurs du texte accèdent à la parole à l'intérieur du texte, et en relation avec d'autres acteurs du même texte. A l'inverse, les lecteurs sont situés face à la parole du texte lui-même, donnée à eux comme une polyphonie énonciative soutenue par l'entrelacs de voix multiples.

Si donc il y a un rapport entre les acteurs d'un texte et ceux de sa lecture, ce rapport ne fonctionne pas comme un décalque terme à terme intervenu au plan des situations. Il est affaire de position énonciative, et doit être construit. La base de cette construction consiste dans le seul "lieu" commun entre les deux catégories d'acteurs : la position d'entendre qui appelle les uns et les autres à ouvrir leurs oreilles à un énoncé qui ne vient pas d'eux pour en accueillir, en eux, les incidences de sens. La différence entre les positions d'acteurs

indique la forme de la construction : il s'agit ici de passer du particulier au global. Les acteurs d'un texte sont conviés à l'entendre au coup par coup, à la fois dans l'entendre d'énoncés verbaux et dans l'entendement de situations somatiques. L'entendre des lecteurs est en revanche global : ce qu'ils entendent – et dont atteste le dire où s'élabore leur lecture – est l'ensemble des "entendre" et des entendements des différents acteurs dont un texte fait se rencontrer les situations. Cet entendre est ainsi comparatif. La fonction de "ligne de base" conférée à l'une des lignes énonciatives d'un énoncé par son rapport direct à la "voix du texte" permet de construire cette comparaison comme une architecture différentielle organisée par rapport à une norme. Il élabore ainsi une perception organisée de la signifiante globale d'un texte<sup>87</sup>.

Cette perception fonctionne selon une logique de reflet, l'entendre et l'entendement pluriels et évolutifs des acteurs ayant ici la fonction d'un miroir synthétique. Le rôle du texte devient là celui d'une construction kaléidoscopique mouvante où l'entendre de lecteurs se reflète et s'interprète dans une perspective elle-même comparative. C'est ainsi que la considération du lien énonciatif qui associe les acteurs et les lecteurs d'un texte soutient une sorte de traversée du miroir, ouvrant la forme des textes en direction de la "réalité" somatique des lecteurs<sup>88</sup>.

### ***Le schéma de la parole, cadre pour une théorie énonciative de la lecture***

La perspective qui vient d'être développée engage à remonter à présent d'un cran pour interroger l'éclairage projeté sur la lecture par le schéma de la parole. On proposera à cet effet un gros plan sur la partie du schéma qui lui correspond :

---

<sup>87</sup> Elle n'obéit pas à la même logique dans un récit et dans un discours. Dans un récit, elle se donne dans la forme donnée au déploiement d'un événement somatique. Elle s'appuie en particulier sur la comparaison entre la ligne somatique, développant le point de vue du texte sur cet événement, et les lignes énonciative et verbale où s'atteste la relecture plurielle de cet événement par les acteurs du texte. Dans un discours, elle apparaît dans la proposition de figures d'énonciation, situées en rapport différentiel avec les énoncés verbaux dans lesquels elles se développent. Cf au *Chapitre 1*, la présentation du découpage.

<sup>88</sup> C'est ici que, comme indiqué ci-dessus, la vision en relief des textes s'ouvre à proprement parler sur une "troisième dimension" (3D) où le lieu somatique des lecteurs se trouve effectivement impliqué.

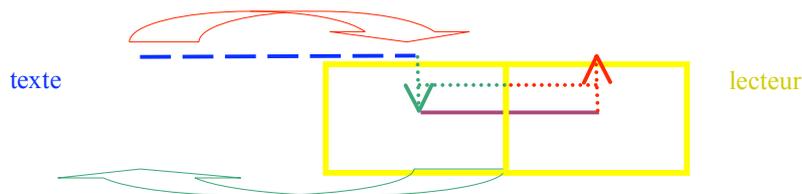


figure 17

En désignant le texte par une ligne bleue, le schéma en indique le statut d'énoncé verbal. Il situe, en vis-à-vis, le lecteur comme convoqué par cet énoncé à l'entendre, puis à l'entendement. Dans ce contexte, le texte est donc compris comme une proposition de sens destinée à être effectuée, par l'entendre, dans le lieu somatique d'un lecteur.

Vers l'amont, le schéma débute avec l'énoncé, opérant ainsi l'effacement de l'auteur derrière cet énoncé. Il devient là manifeste que la proposition du sens est tout entière soutenue par l'énoncé, dans la forme qu'il donne à sa propre énonciation. Rappelons que l'énonciation dont il s'agit là ne se réduit pas aux figures d'énonciation portées par l'énoncé<sup>89</sup> mais relève de l'architecture énonciative qui vient d'être décrite comme une forme globale. Elle est ainsi l'énonciation *énonçante* supposée par la forme de cet énoncé.

Vers l'aval cette effectuation soutient l'émergence, dans le lecteur, d'un dire qui en est l'attestation. Les conditions de la lecture sont telles que le schéma est parcouru ici par une dynamique interactive : d'un côté le dire du texte se déploie dans l'entendre du lecteur. En parallèle, le dire du lecteur est le lieu où cet entendre s'atteste dans une énonciation "positive". Dire et entendre sont ici, l'un vis-à-vis de l'autre, comme la partie émergée et la partie immergée d'un iceberg. Entre entendre et dire apparaît la fonction décisive de cet « entre deux » médiateur : le lieu somatique où s'effectue le sens, lieu que son caractère infra verbal rend, de soi, inaccessible.

Le schéma de la parole permet ainsi de rendre compte d'une théorie énonciative de la lecture. Il en situe l'enjeu dans la rencontre effective entre la signifiante portée par l'énonciation d'un texte et le lieu somatique que constitue un lecteur. Cette rencontre passe par la médiation d'une énonciation à double face, constituée par l'association de l'entendre

---

<sup>89</sup> Ces figures sont, rappelons-le, de deux "types" : l'énonciation rapportée des acteurs d'un texte, l'énonciation énoncée d'un texte proposant une mise en figures de sa propre énonciation.

et du dire. Cette théorie n'est pas, en soi, nouvelle : elle constitue en effet un écho à la théorie de la lecture développée au CADIR depuis déjà longtemps. La nouveauté tient à la formalisation positive que le schéma de la parole permet de donner à cette théorie, dont la tournure était jusqu'ici plutôt apophasique. Il se trouve en effet que le schéma lui-même rend compte de ce caractère apophasique. La théorie énonciative de la lecture situe, de toutes les façons, le sens comme un inaccessible : le risque majeur auquel répondaient les précautions théoriques du CADIR apparaît ici comme de prétendre mettre la main sur "le" sens d'un texte : il s'agirait là d'instrumentaliser l'ensemble du processus de la lecture par une objectivisation forcée. L'intérêt du schéma de la parole est précisément là : il propose une formalisation positive, susceptible de désigner ce lieu inaccessible en évitant que son ombre vienne enténébrer l'ensemble du processus de la lecture.

### *Signification vs signifiante : du binaire au ternaire*

Apparaît ici un troisième enjeu théorique associé à la proposition du schéma de la parole : l'incidence sur la compréhension de la lecture du modèle retenu pour paradigme de cette lecture. Du point de vue de la sémiotique énonciative, cet effet se voit à l'œil nu : considérer la parole comme une forme énonciative ternaire impose en effet de "relire" la lecture dans cette perspective. Il n'est pas pour autant évident d'en déduire les enjeux.

Pour cela, on adoptera la procédure sémiotique d'un détour comparatif : on interrogera l'incidence d'un modèle narratif sur la formalisation greimassienne de la lecture. Cet effet n'est pas aussi directement repérable, car la sémiotique greimassienne inscrivait également sa théorie de la lecture dans une perspective générative. Cependant la générativité était ici la forme propre d'une construction globalement narrative : en se donnant comme une « théorie de la signification » susceptible « d'explicitier, sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens »<sup>90</sup> la sémiotique naissante se situait comme la quête d'une valeur, la signification. Les textes intervenaient là comme le support de cette valeur. C'est ainsi que l'analyse sémiotique se donnait comme la

---

<sup>90</sup> Cf l'article « Sémiotique », *DRTL*, p. 345, cité au début de cette *Introduction*.

quête d'un objet – le carré sémiotique – dont la valeur était la signification d'un texte pour autant qu'il en portait une représentation construite, organisée.

Le modèle narratif informait ainsi la compréhension de la lecture dont il était l'instrument privilégié en l'inscrivant dans la perspective binaire d'une quête d'objet. Ce parallèle permet de comprendre que le modèle énonciatif soutient une définition ternaire de la lecture. La signifiante – qui en est la visée – explicite les conditions établies par la forme d'un texte pour la convocation au sens qu'il adresse à ses lecteurs. Il ne s'agit pas là de remplacer une forme binaire par une autre : la signifiante ne s'oppose pas à la signification mais l'assume en ouvrant sur un au-delà d'elle-même. La signification était construite par une description des formes de l'énoncé. La signifiante l'assume, mais la retourne en direction des lecteurs en lisant cette signification comme la forme d'une proposition de sens. Elle désigne là sa limite, qui est le lieu somatique des lecteurs. Le passage de la signification à la signifiante n'est donc pas un simple tournant dans l'élaboration sémiotique, mais plutôt le lieu d'un retournement ternaire<sup>91</sup>. La focalisation greimassienne sur la question de l'objet y cède la place à une élaboration de la position des sujets dans la parole<sup>92</sup>.

### Bilan

Ce bilan achèvera la présentation des perspectives communiquées à la sémiotique énonciative par son inscription dans le modèle de la parole sur deux indications, orientées en sens inverse l'une de l'autre.

– La première indication développera vers l'aval les enjeux, pour la sémiotique, d'une explicitation du modèle de la parole. Le point de départ de cette *Introduction* situait le texte

---

<sup>91</sup> Ce retournement ne se situe pas pour autant en rupture avec le modèle greimassien : en effet la sémiotique énonciative ne récuse absolument pas l'intérêt du modèle narratif. Elle se contente simplement de le détrôner de son statut de modèle cadre, désormais attribué au schéma de la parole. L'analyse narrative conservera une place majeure dans la nouvelle forme d'analyse intervenue là, comme on le verra prochainement. Le développement d'une étape spécifique d'analyse énonciative l'y situera en tension avec le schéma de la parole. L'enjeu du passage à l'énonciation est ainsi d'inscrire à l'intérieur du modèle sémiotique le principe de différence, comme un grand écart fécond. La lecture viendra préciser, en son temps, ces considérations encore abstraites.

<sup>92</sup> Les remarques développées ici seront prolongées et précisées, au *Chapitre 1*, par le premier moment de la conclusion, intitulé « 1) Enjeux théoriques : le terme du chemin sémiotique, un retournement vers les lecteurs ».

comme un référent pour la lecture. En permettant de construire ce référent dans une perspective énonciative, le schéma de la parole constitue donc un point d'appui précieux pour une approche scientifique de la lecture. La formalisation qu'il permet intègre, de façon homogène, les trois plans de la théorie, de la méthodologie, et de la pratique d'une analyse énonciative. Cette homogénéité fonde à son tour la proposition d'un parcours construit développant, par étapes, le geste cohérent d'une "sémiotique énonciative". Cette nouvelle forme répond, dans la perspective ternaire ouverte par la prise en compte de l'énonciation, à la "sémiotique narrative" développée par Greimas en rapport avec les seuls énoncés. Ce faisant, elle s'inscrit à sa manière dans le prolongement de la sémiotique, discursive et figurative, du CADIR.

– La seconde indication remontera vers l'amont, pour resituer le lieu d'émergence du schéma de la parole. Il s'agit des textes bibliques en général, et néo-testamentaires en particulier. Son élaboration a été portée par une lecture plurielle<sup>93</sup>. Elle s'est particulièrement appuyée sur les Évangiles – notamment ceux de Luc et de Marc –, mais aussi sur les Épîtres pauliniennes et deutéro-pauliniennes – en particulier *Thessaloniens 1 et 2*, *Éphésiens*, *Colossiens*. Elle a été en outre confirmée par l'analyse de plusieurs textes de l'Ancien Testament, notamment la Genèse (ch. 2-11 d'une part, et 37-50 de l'autre), les livres des Rois et Jonas<sup>94</sup>. Le projet d'une lecture de l'*Épître aux Philippiens* est à cet égard une nouveauté, visant à opérer la mise à l'épreuve d'un modèle formalisé à partir d'autres textes.

La perspective éprouvée par la sémiotique énonciative est donc celle d'un geste de lecture ancré dans un modèle – le schéma de la parole – représentant une mise en forme des logiques de la parole déployées par les textes bibliques. Ce travail, développé dans le

---

<sup>93</sup> S'indique là une chance de la sémiotique par rapport aux autres formes d'exégèse biblique : son absence d'ancrage dans un référent extratextuel lui ouvre le champ de la littérature biblique tout entière...

<sup>94</sup> Se pose ici la question de la pertinence d'un unique modèle pour les deux Testaments, Ancien et Nouveau. Pour l'heure le schéma semble valide pour les deux ensembles de textes. Ce qui change entre Ancien et Nouveau Testament est le type de dispositif dans lequel il est activé. L'articulation énonciative entre verbal et somatique passe, dans l'Ancien Testament, par un double dispositif, développé en parallèle : d'une part l'inspiration du prophète par la "Parole de Dieu", d'autre part par sa rencontre souvent difficile avec le roi. Dans le Nouveau Testament apparaît le modèle tout différent de « *Christ Jésus* », figure d'un ajustement parfait du somatique sur le verbal (cf en Jean la figure du "Verbe fait chair", sur laquelle reviendra la suite de ce travail).

champ de l'exégèse, a des incidences théologiques. De ce point de vue émerge une interrogation : y a-t-il un enjeu propre à mettre en œuvre, à l'endroit d'un texte biblique, un geste de lecture explicitement référé à une théorie de la parole induite de la Bible elle-même ?

## 2) Une position exégétique et ses retentissements théologiques

S'ouvre ici la seconde étape de cette *Introduction*. Elle concerne les enjeux, exégétiques et théologiques, d'une application aux textes bibliques du nouveau développement énonciatif intervenu dans le champ de la sémiotique. Cette étape associera donc deux moments. Le premier moment désignera la pertinence pour l'exégèse d'une lecture attentive à l'énonciation. Le second moment examinera les incidences d'une posture exégétique énonciative sur une pratique théologique.

Il peut sembler surprenant de développer une problématique théologique au point de départ d'un travail d'exégèse. Il s'agit cependant d'une nécessité, appelée par la forme même de la rencontre entre sémiotique et Bible. L'approche sémiotique de la Bible ouvre en effet un passage à double sens entre exégèse et théologie : en sémiotique, les exégètes sont conduits vers des perspectives théologiques tandis que les théologiens en reviennent à la position exégétique – au geste de lecture – où se fonde leur discours. L'articulation entre exégèse et théologie constitue ainsi, pour la sémiotique, un cadre de référence en dehors duquel elle ne peut se penser.

### 2-1) Une question exégétique : le statut de l'énonciation

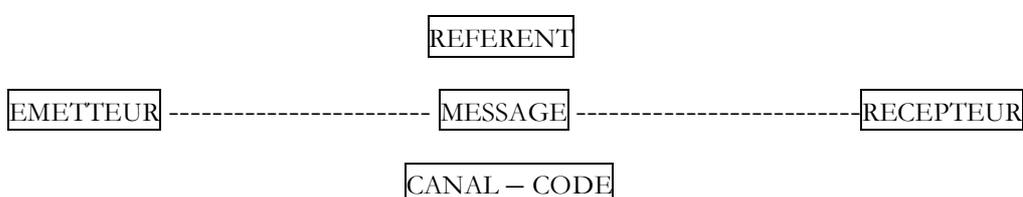
En guise d'introduction au versant exégétique de ce second moment d'*Introduction*, on développera à nouveau l'interrogation sur laquelle s'achevait le premier moment : quel est l'enjeu de rapporter la lecture des textes bibliques à un modèle induit de cette lecture ? Il ne s'agit pas encore de prétendre répondre à cette question : l'ensemble de la lecture menée ici servira de support à l'élaboration d'une telle réponse, qu'abordera donc la conclusion de ce travail. On se contentera ici d'en esquisser le point de départ. A cet effet on procédera une nouvelle fois par une méthode comparative. On commencera par indiquer l'ancrage dans le

schéma de la communication des différentes formes de l'exégèse contemporaine. Une comparaison permettra alors d'éclairer deux lieux d'incidence du changement de paradigme effectué par l'exégèse sémiotique, désignant par contrecoup le cœur du paradigme sémiotique.

### (a) Les exégèses contemporaines et le schéma de la communication

#### (a-1) Le schéma de la communication

Rappelons d'abord la forme donnée par Jakobson au schéma de la communication<sup>95</sup> :



À la fois simple, clair et utile, le schéma de Jakobson s'est répandu au point d'avoir reçu aujourd'hui le statut implicite d'un incontournable : dans le langage courant, les termes de "parole" et de "communication" sont aujourd'hui devenus à peu près synonymes. Le schéma décrit toute situation de parole comme la transmission d'un "message" adressé par un "émetteur" à un "récepteur". Ce message porte sur un "réfèrent" extra-textuel, quel qu'il soit<sup>96</sup>. Sa délivrance passe par la détermination d'un canal (par exemple celui du langage), dans lequel est adopté un code spécifique (dans le cadre du langage une langue donnée, mais aussi un niveau de langue, voire un métalangage particulier...). Le cœur du schéma est donc constitué par le message, dans son lien avec le réfèrent. Sa communication est ainsi, en définitive, affaire d'encodage et de décodage.

---

<sup>95</sup> Greimas le décrit ainsi : « Pour celui-ci (Jakobson), la communication verbale repose sur six facteurs : le destinataire et le destinataire, le message transmis de l'un à l'autre, le contexte (ou réfèrent) – verbal ou verbalisable – sur lequel porte le message, le code (plus ou moins commun aux actants de la communication) grâce auquel est communiqué le message, et enfin le contact qui repose à la fois sur un canal physique et une connexion psychologique ». Article « Communication », *DRTL* p. 45.

<sup>96</sup> « Pour être opérant, le message requiert d'abord un contexte auquel il renvoie. C'est ce qu'on appelle aussi, dans une terminologie quelque peu ambiguë, le "réfèrent", contexte saisissable par le destinataire, et qui est soit verbal, soit susceptible d'être verbalisé. » R. JAKOBSON, « Linguistique et poétique », *Essais de linguistiques générale, op. cit.*, p. 213. On voit ici apparaître un écart avec la compréhension habituelle, qui associe le terme de "réfèrent" au contexte "réel" d'un texte : en effet, le "réfèrent" est déclaré ici "verbal" avant d'être dit "susceptible d'être verbalisé".

La force du schéma tient à son apparente évidence. Son succès vient du fait qu'il a porté à la formalisation une compréhension de la parole développée bien avant lui et indépendamment de lui : si on accède au dire, c'est pour "parler" à quelqu'un de "quelque chose"... Il a été abondamment commenté, et également critiqué<sup>97</sup>. Tel n'est pas le projet de cette présentation. Il est plutôt de souligner la perspective sur laquelle il ouvre l'usage de la parole. Le schéma établit comme une donnée de départ l'adéquation de ce qui est dit (le message) à ce qui est (le référent) : ce référent, extérieur au texte, désigne toujours au bout du compte la réalité<sup>98</sup>. La parole se voit là assigner une fonction référentielle<sup>99</sup> consistant à dire la réalité.

Cette conception rejaillit directement sur la lecture : fait retour ici la question, sur laquelle s'ouvrait cette *Introduction*, du statut de la référence. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la lecture universitaire a été conçue en rapport avec une perspective historique (celle d'une *histoire littéraire*), situant la biographie des auteurs et l'histoire de leur temps comme la clef de leurs textes. De façon plus distanciée, le XX<sup>e</sup> siècle a prolongé cette première perspective en théorisant la lecture comme une "réception"<sup>100</sup>, l'inscrivant ainsi explicitement dans le cadre de la communication.

---

<sup>97</sup> On se référera notamment à M. CUSIN : « Quand lire, c'est dire. Éléments pour une sémiologie de l'interlocution » *Sémiologiques. Linguistique et Sémiologie*, n°6, Presses Universitaires de Lyon, 1979 (pp. 139-161). Voir également, à cet égard, l'article « Communication », *DRTL*, p. 45 : « Ce schéma semble ne concerner que le faire informatif, articulable, selon le rapport destinataire / destinataire, en faire émissif / faire réceptif [...] Il est clair, d'autre part, que si le langage est communication, il est aussi production de sens, de signification. Il ne se réduit pas à la simple transmission d'un savoir sur l'axe 'je' / 'tu' ».

<sup>98</sup> Le terme est ici désigné sans guillemets, car le schéma de la communication postule une adéquation possible entre le message et la réalité dont il parle. Ce qui n'est, précisément, pas le postulat du schéma de la parole.

<sup>99</sup> Jakobson associe au schéma de la communication l'indication de six "fonctions du langage". A chacun des postes du schéma il fait correspondre une fonction du langage : fonction "expressive" (ou "émotive") pour l'émetteur, "impressive" (ou "conative") pour le récepteur, "poétique" pour le message, "référentielle" pour le référent, "phatique" pour le canal et "métalinguistique" pour le code. Cf R. JAKOBSON, « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, pp. 209-248 – et notamment p. 220.

<sup>100</sup> Cf l'École de Constance, et notamment R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 et W. ISER, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, P. Mardaga, 1985.

## (a-2) L'exégèse historico-critique et ses développements : une lecture "communicationnelle" de la Bible ?

L'ébauche esquissée ci-dessus à grand traits sera à présent recentrée sur le champ constitué par l'exégèse chrétienne moderne<sup>101</sup>. L'hypothèse développée ici est qu'elle trouve, par delà son évidente diversité, une forme d'unité dans un paradigme "communicationnel" commun.

### *Point de départ*

Les premiers temps de cette exégèse ont porté l'émergence simultanée de plusieurs pôles du schéma : le message, l'émetteur, le référent, le canal, voire le code. La théologienne E. Parmentier en présente ainsi le projet inaugural : la "méthode critique" des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avait, dit-elle, pour but

[...] de servir la foi, mais à partir d'un nouveau critère : la raison, et sur des bases encore peu utilisées à l'époque : le retour à l'histoire des textes. L'explication authentique des textes bibliques va alors reposer sur le "sens historique" ("*sensus historicus*"), accessible à partir de la reconstitution de la genèse et des évolutions du texte en fonction de l'intention des rédacteurs originaux. C'est le triomphe du sens qualifié de « sens littéral » [...] mais considéré ici comme le sens voulu par l'auteur.<sup>102</sup>

En écho à cette définition du projet historico-critique l'exégète P. Gibert présente ainsi, dans un ouvrage de vulgarisation destiné à un vaste public, cette

[...] voie qui ne se refermerait pas : prendre en compte les langues originelles, le contexte historique, les différences de genres littéraires, traiter d'abord le texte sacré comme n'importe quel texte, lui appliquer les règles de toute analyse, et donc lui faire révéler par lui-même sa véritable nature.<sup>103</sup>

---

<sup>101</sup> Le consensus actuel est d'en faire remonter l'acte de naissance à l'ouvrage de R. SIMON, *Histoire critique du Vieux Testament* (1678). Cette modernité remonte ainsi au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>102</sup> E. PARMENTIER, *L'écriture vive, Interprétations chrétiennes de la Bible*, Genève, Labor et Fides, 2004, p. 78.

<sup>103</sup> P. GIBERT, *La Bible, le Livre, les livres* (Découvertes, n° 392), Paris, Gallimard, 2000), p. 124. Il ajoute, désignant les fondements philosophiques de cette exégèse : « En réalité, les questions et enjeux avaient déjà été posés par la *Critica sacra* du protestant Louis Cappel et par le *Traité théologico-politique* du juif Spinoza dans la mouvance directe de la philosophie de Descartes. » L'article « Herméneutique » d'un Dictionnaire biblique rédigé au tournant des années 1960 consonne avec cette présentation. Il décrit ainsi les « Règles qui permettent de déterminer le sens de l'Écriture », en les rapportant aux « règles profanes » que voici : « – 1/ Établir le texte exact, – 2/ Préciser le sens des mots, en tenant

De façon plus approfondie, un document rédigé par la Commission biblique Pontificale décrit les « principes fondamentaux de la méthode historico-critique dans sa forme *classique* » :

C'est une méthode *historique*, non seulement parce qu'elle s'applique à des textes anciens – en l'occurrence ceux de la Bible –, et en étudie la portée historique, mais aussi et surtout parce qu'elle cherche à élucider les processus historiques de production des textes bibliques, processus diachroniques parfois compliqués et de longue durée. Aux différentes étapes de leur production, les textes de la Bible s'adressent à diverses catégories d'auditeurs ou de lecteurs, qui se trouvaient en des situations spatio-temporelles différentes.

C'est une méthode *critique*, parce qu'elle opère à l'aide de critères scientifiques aussi objectifs que possible en chacune de ses démarches (de la critique textuelle à l'étude critique de la rédaction), de façon à rendre accessible au lecteur moderne le sens des textes bibliques, souvent difficile à saisir.

Méthode analytique, elle étudie le texte biblique de la même façon que tout autre texte de l'antiquité et le commente en tant que langage humain. Cependant, elle permet à l'exégète, surtout dans l'étude critique de la rédaction des textes, de mieux saisir le contenu de la révélation divine.<sup>104</sup>

### ***Développements : les exégèses diachroniques***

Ce point de départ contenait en germe une diversité d'approches spécifiquement dévolues à l'un ou à plusieurs pôles du schéma. C'est ainsi que le modèle de la communication permet de proposer un bref tour d'horizon des pratiques exégétiques dans lesquelles s'est développé le projet historico-critique : elles seront abordées ici en rapport avec le ou les pôles qu'elles privilégient<sup>105</sup>.

La polarisation sur le pôle du message explique l'importance accordée à l'établissement du texte : c'est la tâche que s'assigne la *critique textuelle*. Elle opère un tri entre les différentes leçons des textes pour en établir une version fiable, selon bien sûr les critères scientifiques

---

compte du contexte, des passages parallèles, des versions, du genre littéraire, du cadre historique, des sciences auxiliaires. », Article « Herméneutique », *Dictionnaire biblique*, J. DHEILLY, Desclée de Brouwer, Bruxelles, 1964, p. 497.

<sup>104</sup> *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, Document de la Commission biblique pontificale, 15 avril 1993.

<sup>105</sup> Il ne s'agit pas ici de prétendre proposer une "histoire de l'exégèse", pour laquelle l'auteur de ces lignes ne serait pas particulièrement qualifiée par son identité de sémioticienne. En revanche, son extériorité par rapport au paradigme communicationnel lui permet d'adopter une posture d'observation indiquant l'unité conférée aux divers gestes de lecture dont le regroupement constitue "l'exégèse historico-critique" par leur référence commune au schéma de la communication.

et les instruments d'investigation dont disposaient les chercheurs<sup>106</sup>. Ce travail s'appuie sur une compétence "profane" philologique, « donnant une meilleure possibilité d'interpréter des mots hébreux rares ou appliquant aux textes du NT la connaissance de la *koïnè* tirée de la découverte des papyrus »<sup>107</sup>. Il rejoint ainsi très directement les recherches de l'histoire.

Le pôle du message s'ouvre là sur celui du référent, la position critique face aux textes soutenant une exégèse proprement *historico-critique* orientée vers la recherche de « l'enjeu de vérité historique »<sup>108</sup> impliqué dans les textes bibliques. Son examen porte sur l'histoire événementielle, institutionnelle, intellectuelle... du lieu et du temps visés par le texte. En rapport avec le Nouveau Testament, ces investigations historiques concernent tout particulièrement le cœur de la foi chrétienne (la personne et la vie de Jésus<sup>109</sup>), ainsi que les premiers temps de l'histoire du christianisme (et notamment les années correspondant à la rédaction du Nouveau Testament).

A son tour le pôle du référent rejoint ici celui de l'émetteur, en l'occurrence occupé par l'auteur du texte : la reconstitution historique porte en effet la formulation d'hypothèses concernant les conditions et les enjeux de l'écriture d'un texte. Pour préciser ces hypothèses l'exégèse a développé, notamment dans le dernier siècle, des gestes spécifiques et différenciés. La *critique des sources* examine les textes en rapport avec les conditions de leur écriture, interrogeant ainsi l'influence du contexte historique sur la rédaction<sup>110</sup>. En

---

<sup>106</sup> « La critique textuelle, pratiquée depuis longtemps, ouvre la série des opérations scientifiques. Se basant sur le témoignage des manuscrits les plus anciens et les meilleurs, ainsi que sur ceux des papyrus, des traductions anciennes et de la patristique, elle cherche, selon des règles déterminées, à établir un texte biblique qui soit aussi proche que possible du texte original », *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>107</sup> Article « Exégèse », A-E. HARVEY, *Dictionnaire critique de théologie* (Quadrages), J-Y. LACOSTE dir., Paris, PUF, 1998, pp. 446-449.

<sup>108</sup> Article « Genres littéraires dans l'Écriture », P. GIBERT, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 494-495.

<sup>109</sup> D'où la quête du « Jésus de l'histoire » visant « 1/ La reconstruction d'une biographie du Jésus historique en deçà des données évangéliques, et souvent contre elles ; 2/ l'alternative posée entre la judaïté de Jésus et sa qualité de fondateur d'un mouvement nouveau (si l'une est affirmée, l'autre tend à être niée. » Article « Jésus de l'histoire », D. MARGUERAT, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 598-607.

<sup>110</sup> Cette critique prend ainsi en compte l'inscription historique d'un auteur dans la situation politique et culturelle de son temps, dans la mesure où la documentation disponible sur cette période le rend possible : « [...] alors que l'allégoriste voyait dans les bizarreries ou les contradictions du texte le signe d'un sens plus profond, le critique moderne y voyait des indices de son histoire pré littéraire. La présence de deux récits à peine compatibles de la création

parallèle, la découverte que nombre des « matériaux sous-jacents »<sup>111</sup> à la rédaction des textes proviennent de traditions orales a ouvert l'investigation exégétique à un autre ordre de questionnements, cette fois littéraires, qui portent sur une problématique de « genres »<sup>112</sup>. S'élabore ainsi une *histoire des formes*<sup>113</sup> pratiquant la « reconnaissance d'un genre à partir d'autres cultures où ce genre a été repéré et homologué » et tentant également, en parallèle, de repérer ce qui relève d'« un genre propre au corpus biblique et donc établi à partir du texte »<sup>114</sup>. L'examen du poste de l'émetteur, induit de la rencontre du message et du référent s'ouvre là sur la double polarité du canal et du code. Mais l'exégèse a également mis en lumière la donnée personnelle de toute rédaction – c'est-à-dire « la personnalité du dernier compilateur » –, donnant ainsi naissance à la « *Redaktionsgeschichte* », « étude des étapes et des visées de la rédaction »<sup>115</sup>.

---

dans la Genèse devait être attribuée à un compilateur utilisant des matériaux dont la source n'était pas unique ; la non-cohérence de l'utilisation du nom divin (YHWH vs Elohim) était le signe que des matériaux de différentes traditions avaient été amalgamés en un seul texte. En distinguant ces éléments, il était possible de discerner des tendances particulières à chacun (par ex., dans la tradition « sacerdotale », « P », un intérêt évident pour les questions de rite. » Article « Exégèse », A-E. HARVEY, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 446-449.

<sup>111</sup> Article « Exégèse », A-E. HARVEY, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 446-449.

<sup>112</sup> Le genre est une « catégorie littéraire » reconnaissable à « un ensemble de règles et de caractères communs. », Larousse en cinq volumes, 1997, cité dans l'article « Genres littéraires dans l'Écriture », P. GIBERT, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 494-495.

<sup>113</sup> A la suite notamment de Hermann Gunkel. « L'étude de la tradition orale dans d'autres cultures fit apparaître que la transmission exigeait des *formes* (genres littéraires) établies, correspondant aux circonstances dans lesquelles on utilisait lesdits matériaux. Les lois, par ex., avaient en général une forme casuistique quand on les citait devant un tribunal, mais une forme d'exhortation (« apodictique ») quand on les utilisait dans le culte. La coexistence de telles formes était un signe qu'elles venaient de différents milieux (*Sitz im Leben*), ce qui pouvait donner des informations précieuses sur l'histoire religieuse et culturelle du peuple ». Article « Exégèse », D. HARVEY, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 446-449.

<sup>114</sup> Article « Genres littéraires dans l'Écriture », P. GIBERT, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 494-495. Cette attention soutenue à la question des genres, et donc des formes littéraires mises en œuvre dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, a ainsi permis aux exégètes de voir dans un texte (et tout particulièrement dans le texte de l'évangile) non « la création littéraire ou inspirée d'un seul auteur, mais la compilation d'un rédacteur utilisant de petits fragments qui devaient leur préservation à une période de transmission orale [...] Des formes et de la structure de leur distribution dans les évangiles [...] il était possible d'inférer leur *Sitz im Leben*, et donc les intérêts et les préoccupations des églises où ces matériaux avaient été préservés ». Article « Exégèse », D. HARVEY, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 446-449.

<sup>115</sup> « En remarquant les changements subtils que chaque évangéliste semble avoir apporté au traitement de tel élément (chaque fois que la comparaison est possible), et en discernant un style de ces changements qui puisse indiquer ce qui intéressait particulièrement l'auteur, il parut possible de faire le portrait de chaque évangéliste, et de les considérer non plus seulement comme de bons rédacteurs, mais comme des écrivains créateurs, et même – approbation suprême ! – comme des « théologiens » de plein droit. » Article « Exégèse », *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, pp. 446-449. Ce questionnement a traversé la perspective développée dans l'Église catholique sur la lecture biblique durant les derniers siècles. En effet la définition canonique de l'inspiration incite à distinguer – autant que faire

L'ensemble du paysage exégétique survolé ici relève ainsi du schéma de la communication. Il en explore les pôles les uns après les autres, mettant de la sorte en évidence la solidarité qui les associe : il n'y pas de message qui tienne sans un rapport simultané à son référent et à son émetteur. Cependant la perspective ainsi explorée fait apparaître un grand absent : le poste du récepteur. Cet effacement s'explique sans doute par une forme d'identification, le schéma de la communication engageant les exégètes à s'inscrire comme "naturellement" dans cette place de la réception. La fonction de l'exégèse s'en trouve comme accordée aux déterminations qu'il donne au récepteur, et qui lui confèrent un caractère essentiellement technique. En effet le schéma de la communication identifie la réception à une tâche de décodage mobilisant tous les savoirs qui permettront de "recevoir" le message tel qu'il a été émis.

### *Derniers développements : les exégèses synchroniques*

Cependant, et en parallèle avec cette identification de fait, le développement de la logique interne au schéma de la communication impliquait que l'exploration menée par l'exégèse en vienne en bout de course à interroger spécifiquement ce poste du récepteur. C'est ainsi que les trente dernières années ont vu se développer des réflexions originales qui donnaient la priorité au récepteur, relançant ainsi la quête exégétique en direction du "lecteur". Ces approches nouvelles partagent une caractéristique, reçue de leur intérêt pour le lecteur : elles proposent une vision synchronique des textes, ce qui les situe à distance de la perspective diachronique où s'inscrivent les autres gestes exégétiques décrits ci-dessus. On mentionnera ici deux de ces approches : la rhétorique, et la narratologie. Ce à la fois en raison de l'importance qu'elles ont prise récemment et parce qu'elles se sont particulièrement intéressées à la question de la lecture. Toutes deux en traitent cependant de manières bien différentes.

---

se peut ! – entre ce qui relève de l'« auteur sacré » et ce qui doit être rapporté à « l'influx de Dieu » (article « Inspiration biblique », *Dictionnaire biblique, op. cit.*, , p. 526). Cf la constitution de Vatican II, *Dei Verbum* : « Notre Sainte Mère l'Église, de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint [...], ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même. En vue de composer ces livres sacrés, Dieu a choisi des hommes auxquels il eut recours dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens, pour que lui-même agissant en eux et par eux, ils missent par écrit, en vrais auteurs, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement. », *Dei Verbum, Constitution dogmatique sur la Révélation divine*, Documents conciliaires 4, Paris, Éditions du Centurion, 1966, chap. 3, pp. 48-49.

– La rhétorique prend appui sur une connaissance des formes de l'éloquence antique. Cette relecture de la tradition rhétorique l'ouvre elle-même à une diversité d'approches décrite ainsi par le document de la Commission biblique pontificale<sup>116</sup> :

A vrai dire, l'analyse rhétorique n'est pas en elle-même une méthode nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est, d'une part, son utilisation systématique pour l'interprétation de la Bible, et, d'autre part, la naissance et le développement d'une "nouvelle rhétorique".

La *rhétorique* est l'art de composer des discours persuasifs. Du fait que tous les textes bibliques sont à quelque degré des textes persuasifs, une certaine connaissance de la rhétorique fait partie de l'équipement normal des exégètes. L'analyse rhétorique doit être menée de façon critique, car l'exégèse scientifique est une entreprise qui se soumet nécessairement aux exigences de l'esprit critique.

Beaucoup d'études bibliques récentes ont accordé grande attention à la présence de la rhétorique dans l'écriture. On peut distinguer trois approches différentes. La première se base sur la rhétorique classique gréco-latine ; la deuxième est attentive aux procédés sémitiques de composition ; la troisième s'inspire des recherches modernes qu'on appelle "nouvelle rhétorique".

Toute situation de discours comporte la présence de trois éléments : l'orateur (ou l'auteur), le discours (ou le texte) et l'auditoire (ou les destinataires). La rhétorique *classique* distingue, en conséquence, trois facteurs de persuasion qui contribuent à la qualité du discours : l'autorité de l'orateur, l'argumentation du discours et les émotions qu'il suscite dans l'auditoire. La diversité des situations et des auditoires influe grandement sur la façon de parler. La rhétorique classique, depuis Aristote, admet la distinction de trois genres d'éloquence : le genre judiciaire (devant les tribunaux), le délibératif (dans les assemblées politiques), le démonstratif (dans les célébrations).

Constatant l'énorme influence de la rhétorique dans la culture hellénistique, un nombre croissant d'exégètes utilise les traités de rhétorique classique pour mieux analyser certains aspects des écrits bibliques, surtout de ceux du Nouveau Testament.

D'autres exégètes concentrent leur attention sur les traits spécifiques de la *tradition littéraire biblique*. Enracinée dans la culture sémitique, celle-ci manifeste un goût prononcé pour les compositions symétriques, grâce auxquelles des rapports sont établis entre les divers éléments d'un texte. L'étude des multiples formes de parallélisme et d'autres procédés sémitiques de composition doit permettre de mieux discerner la structure littéraire des textes et d'aboutir ainsi à une meilleure compréhension de leur message.

Prenant un point de vue plus général, la "*nouvelle rhétorique*" veut être autre chose qu'un inventaire des figures de styles, des artifices oratoires et des espèces de discours. Elle recherche pourquoi tel usage spécifique du langage est efficace et arrive à communiquer une conviction. Elle se veut "réaliste", refusant de se limiter à la simple analyse formelle. Elle donne à la situation du débat l'attention qui lui est due. Elle étudie le style et la

---

<sup>116</sup> *L'interprétation de la Bible dans l'Église, op. cit.*

composition en tant que moyens d'exercer une action sur l'auditoire. A cette fin, elle met à profit les apports récents de disciplines comme la linguistique, la sémiotique, l'anthropologie et la sociologie.

Appliquée à la Bible, la "nouvelle rhétorique" veut pénétrer au cœur du langage de la révélation en tant que langage religieux persuasif et mesurer son impact dans le contexte social de la communication.<sup>117</sup>

– La narratologie « propose », selon le même document, « une méthode de compréhension et de communication du message biblique en forme de récit et de témoignages, modalité fondamentale de la communication entre personnes humaines, caractéristique aussi de l'Écriture Sainte. ». Le texte poursuit :

L'Ancien Testament, en effet, présente une histoire du salut dont le récit efficace devient substance de la profession de foi, de la liturgie et de la catéchèse [...]. De son côté, la proclamation du kérygme chrétien comprend la séquence narrative de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, événements dont les évangiles nous offrent le récit détaillé.

[...] De nombreuses *méthodes d'analyses* sont actuellement proposées. Certaines partent de l'étude des modèles narratifs anciens. D'autres se basent sur telle ou telle "narratologie" actuelle [...]. Particulièrement attentive aux éléments du texte qui concernent l'intrigue, les personnages et le point de vue pris par le narrateur, l'analyse narrative étudie la façon dont une histoire est racontée de manière à engager le lecteur dans le "monde du récit" et son système de valeurs.

Plusieurs méthodes introduisent une distinction entre "auteur réel" et "auteur implicite", "lecteur réel" et "lecteur implicite". L' "auteur réel" est la personne qui a composé le récit. Par "auteur implicite" on désigne l'image d'auteur que le texte engendre progressivement au cours de la lecture (avec sa culture, son tempérament, ses tendances, sa foi, etc...). On appelle "lecteur réel" toute personne qui a accès au texte, depuis les premiers destinataires qui l'ont lu ou entendu lire jusqu'aux lecteurs ou auditeurs d'aujourd'hui. Par "lecteur implicite" on entend celui que le texte présuppose et produit, celui qui est capable d'effectuer les opérations mentales et affectives requises pour entrer dans le monde du récit et y répondre de la façon visée par l'auteur réel à travers l'auteur implicite.

Un texte continue à exercer son influence dans la mesure où les lecteurs réels (par exemple, nous mêmes à la fin du XX<sup>e</sup> siècle) peuvent s'identifier au lecteur implicite. Une des tâches majeures de l'exégèse est de faciliter cette identification.

A l'analyse narrative se rattache une façon nouvelle d'apprécier la portée des textes. Alors que la méthode historico-critique considère plutôt le texte comme une "fenêtre", qui permet de se livrer à des observations sur telle ou telle époque (non seulement sur les faits racontés, mais aussi sur la situation de la communauté pour laquelle ils ont été racontés), on

---

<sup>117</sup> *Ibid.*

souligne que le texte fonctionne également comme un "miroir", en ce sens qu'il met en place une certaine image de monde – "le monde du récit" – qui exerce son influence sur les façons de voir du lecteur et porte celui-ci à adopter certaines valeurs plutôt que d'autres.<sup>118</sup>

Rhétorique et narratologie partagent donc un intérêt commun pour le lecteur, envisagé dans son vis-à-vis avec le texte biblique. La rhétorique aborde ce rapport sur le versant de l'énonciation, dont elle propose une élaboration rapportée au schéma de la communication : l'énonciation est comprise ici comme la façon, pour un émetteur, de "faire passer" un message en direction de récepteurs. La narratologie l'appréhende plutôt sur le versant de l'énoncé, dont elle reçoit la forme narrative comme un écran où peut être décodé le message biblique : s'y donne à voir, comme une image projetée, le mystère de Dieu tel qu'il s'est révélé dans l'histoire humaine.

Ces deux approches se trouvent ainsi rencontrer le terrain exploré par la sémiotique, l'une par le biais de l'énonciation et l'autre par celui de l'énoncé. Le croisement avec la rhétorique s'est effectué dans les années passées autour de l'analyse structurale, dont la vogue semble aujourd'hui quelque peu retombée. En revanche la rencontre avec la narratologie est à l'ordre du jour, ne serait-ce qu'en raison des rencontres régulières organisées ces dernières années par un regroupement d'exégètes intéressés par la narratologie, le RRENAB<sup>119</sup>. Il se trouve par ailleurs que la sémiotique a inauguré, il y a trente ans, le développement d'une perspective synchronique dans le champ de l'exégèse biblique. Apparaît ici un double risque de confusion. Elle pourrait jouer entre rhétorique et sémiotique, l'analyse "structurale" de la rhétorique étant prise pour un relais de la sémiotique, mais mieux informé des manières d'écrire hébraïques. La confusion pourrait également intervenir avec la narratologie, alors reçue comme un substitut de l'analyse narrative sémiotique : elle en proposerait une version à la fois réactualisée et ouverte sur le champ du savoir. Les perspectives et les enjeux de ces travaux sont cependant très différents de ceux que développe la sémiotique. C'est pourquoi le prochain point de ce développement tentera de dissiper de possibles malentendus en soulignant nettement, dans

---

<sup>118</sup> *Ibid.*

<sup>119</sup> Réseau de Recherches en Analyse Narrative des textes Bibliques, fondé en juin 2000 sous l'impulsion de l'exégète suisse Daniel Marguerat.

une perspective comparative, les incidences d'une différence entre les schémas de la communication et de la parole sur une compréhension de l'énoncé et de l'énonciation.

### ***(b) Communication vs parole : vers une mise en évidence de l'énonciation***

#### ***(b-1) Deux lieux d'écart, un ancrage commun : la question de l'énonciation***

La différence entre les modèles de la communication et de la parole se manifeste particulièrement sur deux points, dont l'un distingue nettement la sémiotique énonciative de la narratologie, et l'autre de la rhétorique.

– En conférant la priorité à l'énonciation sur l'énoncé, la sémiotique énonciative s'écarte nettement de la narratologie. En effet l'interrogation de la narratologie concerne, comme l'indique la présentation faite ci-dessus, le rapport entre les "mondes de sens" respectifs d'un texte et d'un lecteur. La perspective sémiotique est autre : ce qui lui importe est le lieu somatique du lecteur, en tant que la rencontre énonciative de la lecture le transforme en le confrontant à l'accueil d'un énoncé. D'où un déplacement significatif. Pour la sémiotique le lieu d'effet du sens ne se situe pas dans les représentations formées par un lecteur, mais dans ce sous-sol : la dimension somatique où le sens prend effet en lui en deçà des constructions du langage, comme un fondement non verbal pour des élaborations verbales ultérieures<sup>120</sup>.

---

<sup>120</sup> Cette question, extrêmement importante, ne peut être ici qu'à peine esquissée. Elle a été approfondie par de nombreux travaux du CADIR. Fr. Martin et L. Panier, en particulier, ont indiqué là un important écart avec la théorie de la lecture proposée par P. RICŒUR. Fr. MARTIN note : « Selon certains auteurs comme P. Ricœur ou les théoriciens de la "réception" (*Rezeptionstheorie*), la littérature, surtout quand elle est « de fiction », aurait pour fonction essentielle de renvoyer à « un autre monde possible » ou de construire et de proposer un univers de valeurs différent du monde de la "réalité". Il nous paraît très insuffisant de mettre en avant cette fonction qui en fait en masque une autre, bien plus capitale : *signifier* et figurer, à travers la déformation du monde de la vraisemblance, la forme spécifique de l'acte énonciatif et donc explorer ainsi l'univers propre du *sujet parlant* (univers qui n'est pas à confondre avec « un autre monde possible », celui-ci étant principalement d'ordre imaginaire, l'autre étant le réel même du sujet). », *Pour une théologie de la lettre*, op. cit., p. 171, note 24. Pour une approche plus approfondie de cette question, on se rapportera à l'article de L. PANIER « Ricœur et la sémiotique – Une rencontre "improbable" ? ». L. Panier distingue encore, et également sur ce point, la voie sémiotique du CADIR de celle tracée par U. ECO dans le livre *Lector in fabula, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

Le CADIR se réclame là de la fonction "intransitive" conférée aux textes littéraires – et notamment aux textes bibliques – par la sémiotique littéraire de J. GENINASCA (cf l'article de cet auteur, « Le discours n'est pas toujours ce que l'on croit », *Protée* 26/1, 1998, pp. 109-118). Dans un texte récent, L. PANIER propose une définition de ce concept d'intransitivité, indiquant en même temps l'importance de ce concept pour une analyse sémiotique des textes bibliques : « il (J. Geninascas) distingue [...] le *discours transitif* et le *discours intransitif*. Le premier régime caractérise des

– En donnant, dans l'énonciation, la prééminence à l'entendre sur le dire la sémiotique énonciative se situe à une grande distance de la rhétorique. En effet la perspective rhétorique s'intéresse aux dispositifs stratégiques mis en place par le dire d'un texte pour capter ses lecteurs<sup>121</sup>. Ce faisant elle ne considère l'énonciation que sur un seul versant. A l'inverse, la sémiotique retourne l'ensemble du processus en direction du lecteur, en tant que son entendre véhicule un entendement somatique. La question sémiotique ne concerne donc pas les stratégies du dire, mais l'ajustement d'un entendre discernant sur les formes énonciatives esquissées par un énoncé. Le dire ne s'en trouve pas occulté mais remis à sa place : comme un présumé de l'énoncé, présumé à la fois attesté et définitivement effacé par cet énoncé.

En deçà de ce double enjeu de différences s'indique un même point de départ : le rôle prépondérant donné par le schéma de la parole à une énonciation dont le schéma de la communication occulte le caractère actif. Cette occultation résulte sans doute d'une trop grande "évidence" : comme un arbre est masqué par la forêt, la proximité de l'énonciation a un effet d'aveuglement. Son incidence sur le sens est à ce point déterminante pour toute situation de parole, lecture comprise, qu'elle en devient impossible à voir. C'est ainsi que l'attention donnée à l'énoncé vient comme masquer l'évidence, trop radicale, de l'énonciation.

---

discours dont la fonction (ou l'opérativité) est *d'élaborer des modes d'émergence et de construction de la signification*, pour autant que ces textes font l'objet d'une lecture, d'une pratique énonciative. Ce régime concerne particulièrement les textes *littéraires*, ils comportent bien des éléments de représentation, mais les intègrent, les mettent "en discours", au profit de la construction de la signification. Et c'est de cette manière que la lecture sémiotique aborde les textes bibliques. Ces textes, dans la pratique de lecture, seraient donc des "laboratoires du sens" et auraient, de ce fait, une opérativité propre dans la construction des univers sémantiques et dans la constitution du sujet lecteur.», « Sémiotique et théologie : incidences et questionnements », conférence (encore inédite) prononcée à l'Université catholique de Louvain le 15/10/2010. On pourra également consulter, de L. PANIER, J-Y THÉRIAULT, A. FORTIN, « L'intrigue, une question sémiotique ? », in A. PASQUIER, D. MARGUERAT, A. WENIN, *L'intrigue dans le récit biblique*, Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, CCXXXVII, 2010, pp. 65-85.

En donnant ainsi une fonction théorique au concept d' "intransitivité" J. Geninasca s'inscrivait lui-même dans une tradition de pensée déjà ancienne. En effet ce terme se trouve déjà chez Goethe et Novalis. Roland Barthes – une nouvelle fois – en rend compte ainsi : « Dès qu'un fait est *raconté*, à des fins intransitives, et non plus pour agir directement sur le réel, c'est-à-dire finalement hors de toute fonction autre que l'exercice même du symbole, [...] la voix perd son origine, l'auteur entre dans sa propre mort, l'écriture commence. » R. BARTHES, « La mort de l'auteur », *op. cit.*

<sup>121</sup> C'est la « *captatio benivolentiae* » bien connue des orateurs romains !

Si donc la proposition du schéma de la parole représente un lieu d'aboutissement – parmi d'autres – pour le chemin sémiotique développé au CADIR, l'enjeu de cet aboutissement est de dissiper ce point aveugle : l'énonciation, envisagée dans son pouvoir à retourner les textes vers les sujets inscrits dans la parole... et du même coup à retourner les lecteurs vers les textes, reçus dans leur puissance de vie. Sa mise en évidence n'appelle à aucune croisade : reconnaître la dimension de l'énonciation ne prétend pas interdire d'envisager les textes comme des énoncés et d'interroger, solidairement, leur aptitude à représenter la réalité. Elle indique en revanche une exigence nouvelle : cette perspective référentielle doit *nécessairement* être mise en tension – et non en concurrence – avec une perspective inverse, retournée vers l'énonciation qui soutient ces énoncés et vers l'entendre auquel elle est adressée<sup>122</sup>.

### **(b-2) Un cadre de départ : la coupure, verticale et horizontale, de la parole**

La suite de ce parcours se chargera d'explicitier les enjeux de cette attention à l'énonciation, prise pour elle-même. Il s'agira simplement ici d'en indiquer le cadre de départ. On en reviendra pour cela au schéma de la parole, toujours dans une perspective comparative appuyée sur les deux lieux d'écart décrits ci-dessus.

La structure de ce schéma relève on l'a vu d'une double articulation, à la fois verticale et horizontale, qui est une double coupure : l'articulation verticale distingue nettement les dimensions somatique et verbale en jeu dans la parole, et l'articulation horizontale les positions d'un sujet de l'entendre et d'un sujet du dire. Or la double divergence de la sémiotique, d'une part avec la narratologie et de l'autre avec la rhétorique, se comprend en rapport avec ces deux articulations.

– La divergence entre narratologie et sémiotique concerne précisément cette coupure verticale : postulée par la sémiotique comme un point de départ incontournable, elle n'est

---

<sup>122</sup> Résumons brièvement cette logique énonciative, dans la forme que lui donne le schéma de la parole. Elle tient que les textes ne sont pas des instruments de communication mais des "machines à sens" destinées à être activées par, pour et dans leurs lecteurs : la lecture étant, dans sa pluralité, *le* lieu d'effectuation du sens d'un texte. Émerge en même temps, et de façon corrélative, le fait que les textes sont l'attestation d'un univers de sens dont ils portent la proposition vers des lecteurs : non pour s'y déposer comme en des récepteurs passifs, mais pour que cette proposition, entendue par chacun dans sa particularité, vienne y faire sens à chaque fois de façon singulière.

pas reconnue par la narratologie. En effet le schéma de la communication déploie le postulat d'une adéquation du message à la réalité dont il parle, confondant ainsi les lignes verbale et somatique. La lecture se réduit dès lors à confronter des représentations du monde, en cherchant simplement à déterminer laquelle est la plus adéquate.

– De son côté, la distance entre rhétorique et sémiotique intéresse la coupure horizontale. L'autonomie de l'entendre par rapport au dire n'entre pas dans le point de vue rhétorique. Le schéma de la communication définit en effet le récepteur par son alignement, donné comme nécessaire, sur l'émetteur. Proie visée par un discours captateur ou, plus délicatement, destinataire d'un discours destiné à former son jugement, le lecteur est dans tous les cas invité à se laisser manier – sinon manipuler – par un texte reçu comme le représentant direct de son auteur.

Les deux dimensions sont solidaires. Le retour sur la différenciation verticale porte en germe la confusion des places du lecteur et de l'auteur. Réciproquement, l'effacement de l'écart horizontal génère un amalgame entre verbal et somatique. C'est ainsi que, à travers leurs différences manifestes, narratologie et rhétorique partagent une même conception communicationnelle de la lecture<sup>123</sup>. La double logique de convergence (entre message et référent d'une part, émetteur et récepteur de l'autre) qui vient d'être indiquée la définit comme une structure duelle. Elle engage un lecteur récepteur dans une dynamique d'assimilation, l'incitant à se laisser séduire par le texte (c'est la rhétorique) ou à renoncer – au moins en partie – à son point de vue personnel sur le sens (c'est la narratologie). A moins qu'elle ne produise l'effet opposé, l'engageant alors à opposer à l'émetteur, à son tour transformé en récepteur, un point de vue différent sur la réalité<sup>124</sup>.

---

<sup>123</sup> Développant ce parallèle entre les deux approches, L. PANIER (« Lecture sémiotique et projet théologique – Incidences et interrogations », *RSR* 78/2 (1990), p. 204) parle d'une "visée rhétorique" de la narratologie : « Dans le domaine de l'exégèse biblique, on s'intéresse souvent aujourd'hui à la *narratologie*. Celle-ci apparaît à peu près en même temps que la sémiotique littéraire. Il s'agit d'une forme d'analyse du récit qui s'attache à la description (et à la typologisation) de la gestion du récit par la narration, ou des rapports entre la position du récit et la position du narrateur (en ce qui concerne l'organisation du temps, le déploiement des personnages et des lieux). La narratologie s'ouvre ainsi à une rhétorique narrative qui montre comment un lecteur se trouve impliqué dans la gestion du récit. »

<sup>124</sup> Apparaît là le risque d'une contagion du binaire, sur son versant polémique : en effet la différence risque ici d'être entendue comme menaçante, et par de ce fait comme ennemie.

La question se pose là du succès rencontré par ce modèle dans la compréhension de la lecture. On formulera l'hypothèse qu'il tient à la façon dont il en transforme le contrat énonciatif en une sorte de "gentlemen' agreement" finalement assez commode, car établi autour d'un évitement du ternaire. En décrétant la prééminence de l'émetteur sur le récepteur, le schéma situe l'auteur dans une position officielle de toute puissance. Cette position, qui semble faire l'objet d'un consensus universel, est pourtant pour une bonne part imaginaire. Dans le même temps en effet, mais cette fois de façon officieuse, le schéma instaure le lecteur dans une toute puissance effective sur le sens. En effet, et tant qu'il n'y pas de confrontation entre auteur et lecteur, ce dernier n'a affaire qu'au sens advenu en lui. La convention de la communication se retourne alors en sa faveur : puisqu'il est un récepteur, ce qu'il a "reçu" est "le" sens du message. Ce postulat l'autorise à décider souverainement de "l'intention de l'auteur", qu'il assimile ainsi à la représentation qu'il s'en fait. L'application du schéma de la communication à la lecture établit ainsi le règne du malentendu<sup>125</sup>.

Le schéma de la parole instaure à l'inverse une logique ternaire. Elle situe la subjectivité, reçue dans sa singularité, au centre de la relation. Cette subjectivité est celle de l'entendre : lui seul en effet porte l'advenue d'un énoncé au sens. Si la perspective qui s'ouvre là est ternaire, c'est que l'entendre suscité par la lecture est donné d'emblée comme relatif. Il advient en effet sur le fond d'un entendre premier disparu – celui de l'auteur –, cette disparition ayant ouvert le champ d'une pluralité d'entendre rapportés à la pluralité des lectures du texte.

Dès lors la lecture se comprend nécessairement comme ternaire, cette ternarité postulant la double coupure, horizontale et verticale, qui sépare l'entendre du dire et le somatique du verbal. Sur l'axe horizontal, l'entendre renvoie à l'énoncé en tant qu'il est l'attestation d'un

---

<sup>125</sup> Il relève pour une bonne part d'un jeu de dupes, dévoilé dans le développement polémique pris par cette structure dès lors que plusieurs lecteurs sont amenés à confronter leurs points de vue sur l' "intention de l'auteur" : la distance qui sépare ces points de vue en fait alors émerger le caractère imaginaire.

dire à la visée inaccessible. En parallèle, il désigne la subjectivité des lecteurs<sup>126</sup>. Sur l'axe vertical, la différence des positions de lecteurs atteste de l'écart qui sépare les dimensions verbale et somatique. Dès lors en effet que le sens d'un énoncé peut à ce point diverger, le plus souvent sans qu'il soit possible de se prononcer sur l'exactitude qui régulerait cette divergence, les "mots" ne peuvent plus être pris pour les "choses", ni les discours pour des "réalités" qu'ils voient en cherchant à les représenter. La lecture engage là une dynamique de ternarisation dont elle soutient un développement continu.

### ***Bilan de la perspective exégétique : les racines d'une divergence***

En deçà de cette divergence entre binaire et ternaire s'indiquent les ancrages respectifs des modèles de la communication et de la parole. La "communication" décrit les « facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale »<sup>127</sup>. En définissant la parole comme une procédure de communication de messages, elle la considère sur la base de sa pratique ordinaire, dont elle propose une description opératoire<sup>128</sup>. Le modèle de la "parole" proposé ci-dessus développe un point de vue différent, ordonné non à l'usage utilitaire de la parole mais à la structure dans laquelle l'inscrivent les textes bibliques. Dans la ternarité caractéristique de la parole s'indique ainsi, comme l'établira l'ensemble du parcours qui s'ouvre ici, la marque de fabrique de son ancrage dans les textes bibliques. L'origine de l'écart entre les approches est ainsi la suivante : tandis que les exégèses de la "communication" mettent les textes bibliques à

---

<sup>126</sup> En écho à ces considérations, on citera la façon dont L. PANIER (« Lecture sémiotique et projet théologique – Incidences et interrogations », *op. cit.*, p. 208) décrit la convocation du sujet par une perspective sémiotique ancrée dans la parole : « La lecture sémiotique conduit ainsi à concevoir le texte comme une *œuvre* (œuvre de signification, œuvre à interpréter), et le lecteur comme *sujet*, relatif à l'acte d'interprétation qu'il effectue, relatif à l'énonciation du discours construit dans la lecture : l'œuvre est à interpréter et l'interprétation fait surgir le lecteur comme un sujet, articulé par le langage "mis en œuvre" dans le discours et non pas considéré seulement au niveau du savoir ou des représentations. »

<sup>127</sup> R. JAKOBSON, « Poétique », *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>128</sup> La rapidité de cette présentation nous contraint à durcir les angles. Dans les faits, nombre d'aménagements ont été proposés au schéma de la communication, notamment l'intéressante "Formule de Lasswell", qui reconfigure la communication sur deux niveaux : un niveau supérieur, qui désigne l'énoncé, en résume l'enjeu par la formulation phonétique : KI-DIKOI-AKI. Le schéma lui adjoint un niveau inférieur, qui vise plutôt une description de l'énonciation : PEQUEM (par quels moyens) – AQUE (avec quel effet). On notera que la place du référent a disparu du schéma. Cependant il s'agit encore ici d'aménagements, alors que le schéma de la parole constitue un paradigme différent.

l'épreuve des savoirs humains, le paradigme de la "parole" engage l'exégèse à développer une "lecture biblique" de la Bible<sup>129</sup>.

## 2-2) Une problématique théologique : le « Verbe fait chair »

Interrogeons à présent la perspective théologique qui s'articule à la présentation des positionnements exégétiques proposée ci-dessus. Elle relève, de façon générale, de ce que l'exégète Paul Beauchamp a qualifié comme une « théologie biblique » et qu'il caractérise ainsi :

La ligne de départ de la théologie biblique est la lecture biblique. Ligne de départ, donc plus qu'un préalable. Et comme la lecture biblique est ligne de départ aussi pour l'exégèse, la théologie biblique remonte aux sources de l'exégèse et ramènera l'exégèse à ses sources. Lecture : nous désignons ainsi le point de naissance d'un groupe à la Bible. Or il y a ou il n'y a pas lecture. Nous n'employons donc pas le mot dans le sens où il irait de soi que, pour étudier la Bible, il faut la lire. Bien au contraire, parce que la Bible a souvent donné l'impression d'être étudiée sans être lue (ou lue sans être lue, comme on peut écrire sans écrire), "lecture" a pris depuis peu des résonances nouvelles. Un traité de la lecture biblique serait même, sans doute, plus urgent qu'un traité de théologie biblique. Car lire doit s'apprendre. D'un mot : lire, c'est vouloir laisser venir, dans le silence qui entoure les décisions, le texte biblique comme l'appel d'un monde pas encore complètement né et qui demande à naître à notre monde.<sup>130</sup>

Il ne s'agit pas ici d'engager une réflexion sur la théologie biblique, dont cet article propose une présentation construite, mais avant tout d'indiquer que la sémiotique entre dans ce cadre d'une théologie biblique du fait même qu'elle est un geste de lecture<sup>131</sup>. Le présent développement tentera de préciser la forme donnée à cette inscription par la spécificité du paradigme sémiotique. Cette perspective sera déployée en deux moments. Un premier moment exposera l'articulation entre lecture sémiotique et théologie. Un second moment, plus bref, indiquera la façon propre dont la sémiotique énonciative s'inscrit dans la pratique théologique soutenue par la lecture sémiotique.

---

<sup>129</sup> Rappelons que cette forme de lecture n'est pas, loin s'en faut, réduite aux seuls textes bibliques. Cette réduction est simplement appelée ici par le champ exploré, qui est en l'occurrence la Bible.

<sup>130</sup> P. BEAUCHAMP, « Théologie biblique », dans B. LAURET et Fr. REFOULÉ dir., *Initiation à la pratique de la théologie*, t. 1, *Introduction*, Paris, Cerf, 1982, pp. 185-232.

<sup>131</sup> Dès lors bien sûr que cette lecture concerne les textes de la Bible.

Ce développement suivra un cours un peu inhabituel : en effet, le premier moment commentera un long article de L. Panier<sup>132</sup>. Céder ainsi la parole à un théologien a pour enjeu de matérialiser la ligne de force de la sémiotique indiquée ci-dessus : la relation dynamique entre exégèse et théologie qui, en la structurant, la définit comme une discipline d'articulation. En sémiotique, exégèse et théologie se situent on l'a vu en vis-à-vis l'une de l'autre, dans une dynamique de renvoi mutuel. La forme de délégation énonciative mise en œuvre par les pages qui suivent atteste de cette complémentarité interactive en ouvrant sur un discours théologique le point de vue exégétique développé par le présent travail. En retour, l'article présenté interroge le lien de la théologie à l'exégèse. Il répond ainsi en miroir au déplacement effectué ici depuis l'exégèse vers la théologie.

### ***(a) La lecture sémiotique, un geste théologique ?***

#### **(a-1) Problématique : les incidences d'un changement de paradigme**

L'article s'ouvre sur cette interrogation :

Après quelques années d'expérience, et de pratique, est-il possible de relever certains des effets de la lecture sémiotique de la Bible sur un projet théologique ?

Il s'agit plus précisément ici « de voir l' "effet d'entraînement" de la sémiotique sur un projet théologique, de préciser dans quelle direction la sémiotique peut orienter un projet théologique »<sup>133</sup>. Cette interrogation a pour revers le principe, énoncé ici comme un postulat fondateur, d'un rapport avéré entre une "manière" exégétique et une "manière" théologique :

---

<sup>132</sup> Cet article, intitulé « Lecture sémiotique et projet théologique – Incidences et interrogations », correspond à la conférence de présentation de la thèse de doctorat de L. PANIER. Il a été publié dans la revue *RSR* 78/2 (1990). Bien d'autres textes du même auteur auraient pu être donnés comme appuis à cette présentation. L'œuvre de L. Panier développe en effet très largement les questions abordées par cet article, y apportant à chaque fois des précisions et des éclairages renouvelés. Cette réflexion a été menée en parallèle avec la rédaction d'ouvrages théologiques : *La naissance du fils de Dieu – Sémiotique et théologie discursive – Lecture de Luc 1-2, op. cit.*, ; *Le péché originel – Naissance de l'homme sauvé*, Paris, Cerf, 1966. Cette œuvre a ainsi un caractère fondateur pour la nouvelle pratique théologique présentée par l'article commenté ici.

<sup>133</sup> L. PANIER « Lecture sémiotique et projet théologique – Incidences et interrogations », p. 199. L'ensemble des citations proposées ici proviendront de ce texte.

La lecture sémiotique de la Bible intéresse la théologie... parce qu'il s'agit de la Bible, et que la manière d'en aborder le texte, de le lire et de l'interpréter importe à la réflexion théologique.<sup>134</sup>

Pour traiter cette question, le texte suit une voie comparative analogue à la présentation menée ci-dessus à propos de l'exégèse. Adoptant d'abord une perspective historique générale, il commence par esquisser un état des lieux des rapports entre exégèse historico-critique et théologie durant les deux derniers siècles. En contrepoint, il déduit de cette esquisse les lignes de crête et les incidences d'une théologie ancrée dans le paradigme sémiotique.

### **(a-2) État des lieux : exégèse et théologie, un double malentendu ?**

Le point de départ de l'article est donc une relecture historique de la rencontre entre exégèse et théologie. Il en décrit la difficulté, qu'il situe sur deux versants parallèles : d'un côté le statut de l'histoire, de l'autre celui des sujets dans la parole.

#### ***Premier versant d'un malentendu, le rapport de l'exégèse à l'histoire : un oubli du langage ?***

Le premier versant du malentendu est situé dans un rapport de l'exégèse à l'histoire<sup>135</sup>. L'exégèse historico-critique développe une perspective "réaliste", donnant aux textes le statut de documents historiques. L'article montre que ce point de vue est également assumé par l'exégèse de type narratologique : il souligne ainsi la parenté des approches, par-delà

---

<sup>134</sup> *op. cit.*, p. 208.

<sup>135</sup> « Depuis deux siècles à peu près, la théologie [...] s'est élaborée explicitement à partir d'un usage documentaire du Nouveau Testament, dans un dialogue parfois difficile avec une exégèse globalement fondée sur une problématique historique. Sur ce fond d'histoire, les théologiens ont dû formuler les questions herméneutiques nécessaires à l'élaboration d'un discours théologique. Bon gré ou mal gré, il leur fallait recueillir les *données* de l'exégèse, et opérer sur elles un travail de compréhension qui permettrait d'en actualiser le sens pour l'expérience présente de la foi. L'interprétation actualisante des données fournies, positives ou vraisemblables, devait toujours se défendre du relativisme réducteur ou du subjectivisme déformant dont on soupçonne souvent toute interprétation des "faits." (p. 210). [...]

Dans son rapport au Nouveau Testament, ce type de théologie bute sur une difficulté insurmontable, qui me semble relative à l'articulation de l'histoire et du langage. L'historicité des faits [...] y prime sur le langage qui les signifie. Le langage ici est toujours second, comme une représentation de la réalité, comme une interprétation sujette à caution. On se dégage mal finalement d'un positivisme historique qui fut peut-être celui du XIX<sup>e</sup> siècle, sans voir que, pour des humains, le langage précède l'histoire, et qu'il n'y a d'histoire que pour des humains parlants qui la racontent et qui en font le discours. » (p 212).

leurs évidentes différentes<sup>136</sup>. Il y a là une question de paradigme. Pour des exégètes inscrits dans la perspective de la communication, la réception des textes est étroitement déterminée par leur fonction "référentielle". Pour des sémioticiens cette détermination constitue un oubli de la dimension propre du langage : non en elle-même bien sûr, mais dans la façon dont elle est construite<sup>137</sup>. L'article situe les enjeux de cet oubli dans une forme de « confusion entre l'origine et le commencement »<sup>138</sup>.

### *Second versant d'un malentendu, le rapport de l'exégèse au langage : un oubli du sujet ?*

Mais il n'y a pas que la question du rapport à l'histoire. Le malentendu a un second versant, moins évident à percevoir car son ancrage est situé en un niveau plus profond : le rapport au langage. L'écart entre exégèses de la communication et sémiotique se situe là encore dans un rapport à la référence, mais déplacée depuis le hors texte jusqu'au texte lui-même. Pour les premières, le texte est compris comme l'élaboration d'un "monde" verbal – un « monde de sens »<sup>139</sup> – qui fait lui-même référence pour la lecture. La sémiotique

---

<sup>136</sup> « L'exégèse consacrée à l'étude critique des textes et à l'éclairage de leur ancrage historique met la théologie en face d'une aporie [...]. La fonction même de l'exégèse, son projet, à en croire D. Marguerat par exemple, est d'inscrire dans le passé (un passé historique révolu) les événements (fondateurs pour nous) de la révélation de Dieu dans l'histoire, et la positivité qui garantit la réalité de la confession de foi qui s'adosse à ces éléments et s'y réfère. L'exégète se donne pour tâche d'articuler les textes à ce passé. Le théologien, lui, aurait alors la tâche, nécessaire et impossible, d'actualiser cette révélation passée dans la culture et l'existence présente des croyants, et il semble bien difficile de le faire autrement qu'en termes de *valeurs*, qui seraient au fond les métaphores idéologiques de l'universalité des événements fondateurs. » (pp. 213). Le texte de D. MARGUERAT auquel il est fait allusion ici est l'article « A quoi sert l'exégèse ? Finalités et méthodes dans la lecture du Nouveau Testament », *Revue de Théologie et de Philosophie*, n° 119, 1987.

<sup>137</sup> Il ne s'agit pas en effet ici de confondre histoire et oubli du langage mais de décrire une certaine forme de rapport à l'histoire qui semble occulter la dimension propre du langage. Les écrits de M. de CERTEAU tracent les chemins d'une histoire inscrite dans la dimension du langage. Cf notamment *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>138</sup> « Peut-être la pression de l'histoire (d'une certaine conception de l'histoire) a-t-elle entraîné une confusion entre l'origine et le commencement, entre l'altérité de la révélation de Dieu et le passé révolu. L'histoire semble servir à la théologie de garantie de réalité pour la confession de foi, mais l'on peut se demander s'il n'y a pas là confusion entre la réalité forgée à partir des discours et le "réel" qui borne et excède tout discours et toute représentation. La révélation de Dieu dans l'histoire est-elle de l'ordre des réalités que représentent et maîtrisent les discours historiographiques, ne concerne-t-elle pas plutôt le "réel" auquel tout humain dans son existence se trouve affronté ? » (pp. 213-214).

<sup>139</sup> Cette perspective a été particulièrement développée par Ricœur, dans sa lecture du schéma de la communication de Jakobson : « Dans les dernières années sont intervenues en exégèse et également en théologie des théories de la lecture et de la communication, qui s'attachent à montrer comment les textes travaillent et construisent des représentations (on parle avec Ricœur de « monde du texte », ou de « mondes possibles » dans les théories littéraires).

découvre dans cette perspective, qui donne la prééminence aux énoncés, le risque d'un oubli de l'énonciation. Son interrogation est à cet égard la suivante : la lecture se réduit-elle à une confrontation de points de vue - de « représentations » - situés au niveau des énoncés, ou doit-elle être pensée *d'abord* comme un processus énonciatif engageant un lecteur en deçà du plan des représentations<sup>140</sup> ?

Une prise en compte de l'énonciation inverse la perception que l'on peut avoir du processus même de la lecture. Une approche communicationnelle, appréhendant la lecture comme une confrontation d'énoncés, donnera la priorité à une *compréhension du texte*. Elle en situera l'enjeu dans une transformation éventuelle du "monde de sens" du lecteur, dont elle fait un moment second de la lecture. A l'inverse une approche énonciative placera l'expérience du sens comme première, donnant ainsi la priorité à l'*interprétation*. Cette expérience – d'ordre somatique – soutient l'accès du lecteur à une parole (une énonciation) dont les énoncés attestent de l'événement de sens produit par la lecture. Elle porte ainsi une relance de la parole contenue en germe dans les textes<sup>141</sup>.

---

Ici, le texte n'est pas considéré seulement comme *document*, mais en tant qu'il installe des représentations dans une visée référentielle. Les références proposées par le texte font écart avec le monde extra-textuel (l'histoire et ses événements), elles proposent une « référence seconde » qui présuppose la rupture des références premières, rupture où se manifeste l'innovation sémantique du discours. Dans une perspective proche, les actuelles "théories de la réception" analysent comment les représentations construites par le texte viennent en quelque sorte perturber les représentations propres du lecteur. Le texte opère ainsi par négativité dans les représentations du lecteur ; il fonctionne, dans sa communication, comme un "langage du changement". La référence historique, documentaire, n'est plus seule en cause, mais les textes, comme littérature de fiction, proposent des représentations, un "monde", et atteignent le lecteur en tant qu'il est sujet de représentations, défini préalablement par un ensemble de représentations plus ou moins organisées, par une "encyclopédie" dirait U. Eco » (pp. 214). L'article fait ici référence à U. ECO, *Lector in fabula, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985. L'expression "théories de la réception" désigne l'École de Constance (notamment R. Jauss et W. Iser).

<sup>140</sup> « Dans ces perspectives littéraires et communicationnelles, il s'agit bien de prendre en compte la lecture et l'interprétation (la "coopération interprétative") entre un texte et un lecteur, mais tout cela reste posé au niveau des représentations, comme si le texte manifestait directement son sens au niveau des signes qu'il organise. On est dans le champ de la sémiologie.

J'ai montré plus haut comment la pratique sémiotique se situe différemment avec son principe d'*immanence* et son principe d'*énonciation*. Manifestée par les textes, la signification ne peut être que construite à partir des traces qui s'en découvrent dans l'agencement de ces éléments in-signifiants que sont les figures. La signification ne peut donc être confondue avec les représentations proposées par un texte, l'effet de la littérature n'est pas seulement la représentation d'un "monde". Ce ne sont pas les éléments figuratifs des textes, les représentations, qui sont le sens, mais la mise en discours de ces éléments qui fait que, ne signifiant plus par eux-mêmes, ils signifient par l'agencement ou l'articulation qu'un lecteur peut en proposer. » (p. 215)

<sup>141</sup> « J'ai dit comment, pour la sémiotique, l'interprétation précède et autorise la lecture. Interpréter, ici, c'est construire, tracer des corrélations signifiantes (des parcours, des chaînes) entre ces figures que le sens a en quelque sorte désertées du fait de la mise en discours, du fait de l'écriture.

### (a-3) Incidences d'une lecture sémiotique pour la théologie

Cet examen des rapports entre théologie et exégèse permet à la suite de l'article de développer les enjeux d'une théologie ancrée dans un geste de lecture sémiotique.

#### ***Première incidence : la théologie, pratique interprétative engageant un sujet***

Le texte situe le premier de ces enjeux dans une dimension « pratique » qu'il oppose à une conception de la théologie comme appropriation cognitive : la sémiotique est une pratique interprétative, que le texte associe à une forme de "lectio divina"<sup>142</sup>. Son caractère somatique (on pourrait aussi dire "incarné") a pour incidence d'opérer une réarticulation entre exégèse et théologie, entre lesquelles le développement des exégèses "savantes" a pratiqué une forme de divorce – ou tout au moins une "séparation de corps"<sup>143</sup>. Le lieu propre de cette réarticulation est « l'écoute » du lecteur, désignée ici comme l'instance d'élaboration théologique ouverte par l'exégèse sémiotique<sup>144</sup>. Cette écoute est le "lieu théologique" éveillé par la lecture, c'est-à-dire l'espace où s'ancre une *praxis* théologique sémiotique : ce "lieu", énonciatif, est celui où un humain se situe comme "sujet".

Le schéma de la parole exposé ci-dessus entre dans une résonance directe avec ces formulations, qu'il vient à la fois confirmer et préciser. Il permet en effet de construire cette

---

La lecture sémiotique aborde donc les textes bibliques non comme des *documents* des commencements de la foi, mais comme des "*monuments de la parole*", des "*œuvres de signification*" qui dans leur lettre, dans la forme signifiante de leur contenu, ont la parole en garde, des œuvres qui demeurent (conservées et transmises) dans l'attente d'un lecteur qui s'en fasse l'interprète, et qui dans l'acte d'interprétation soit posé comme sujet. » (p. 215)

<sup>142</sup> « [...] j'ai souligné l'importance de la lecture comme *pratique*, de la lecture qui ne serait pas seulement le moyen de connaître (de s'approprier) le *donné* initial de la foi (sur lequel la théologie aurait ensuite à travailler), mais qui serait en elle-même pratique d'interprétation et travail du sujet. Il importe sans doute aux théologiens de réfléchir à cette pratique de lecture comme pratique de la foi, et comme pratique ecclésiale, et d'en analyser les conditions de signification et les effets pour l'instauration des sujets croyants. » (pp. 208-209).

<sup>143</sup> « Si la lecture sémiotique est une pratique d'interprétation et si elle engage un lecteur comme sujet, elle a sa place au point même où s'articulent Écriture biblique et théologie, au point qui fut celui de la *lectio divina*, et où s'est opéré à partir du XVII<sup>e</sup> siècle une coupure épistémologique, une séparation entre d'une part des textes bibliques soumis à l'étude critique plus qu'à la lecture, et d'autre part une théologie laissée aux régulations ecclésiales et dogmatiques. La sémiotique me semble permettre de poser de manière renouvelée le rapport entre exégèse et théologie, entre lecture biblique et interprétation croyante, et de faire droit, avec rigueur et méthode, à ce moment souvent oublié de la lecture. Tel est le premier point d'incidence de la sémiotique et de la théologie : permettre de faire de la pratique de la lecture biblique un lieu théologique et un "exercice" du sujet croyant. » (p. 209).

<sup>144</sup> « La lecture devient alors pratique de l'écoute ; elle surprend le lecteur qui abordait le texte avec le désir de savoir, ou de confirmer son savoir, et le conduit vers l'heureuse découverte de ce qui était, là, dit de lui sans qu'il le sache, ou de ce qu'il "savait bien" sans jamais l'avoir pu dire. » (p. 216).

figure de l' "écoute" en la désignant comme le lieu précis d'un "entendement" situé à la jointure du verbal et du somatique.

### *Seconde incidence :*

#### *le "réel" de l'énonciation", un "réfèrent subjectif" pour la théologie*

L'articulation entre sémiotique et théologie ne se limite pas à cette première incidence. L'article la prolonge par la mention d'un « second point d'incidence », qu'il détermine comme l'émergence d'un nouveau "réfèrent" pour la lecture : ce réfèrent est le lecteur lui-même, dont on a vu qu'il se trouvait « posé comme *sujet d'énonciation* à partir d'un acte d'interprétation qui le fait apparaître au lieu que désigne et présuppose l'articulation des figures mises en discours »<sup>145</sup>.

La position sémiotique engage donc à rapporter la théologie à cette « *référence subjective* » : le « sujet humain »<sup>146</sup>. La suite de l'article explicite – là encore par différence – les enjeux pour la théologie d'un tel réfèrent. La théologie des énoncés et de l'histoire vise une forme d'objectivité qui la situe en rapport avec la "réalité". En s'intéressant au "sujet" la théologie sémiotique ancrée dans l'énonciation vise cet "impossible à dire" : un "réel" qui n'est pas objet de savoir mais lieu d'expérience. Elle situe le "sujet" comme « référence réelle aux bornes du langage et des réalités »<sup>147</sup>.

Le déploiement de cette référence nouvelle désigne ainsi l'espace immense d'un « mystère »<sup>148</sup>, qui n'est pas tant celui du divin que ce qui s'en donne à lire dans l'humain : le

---

<sup>145</sup> « L'interprète découvre *qu'il est parlé de lui comme sujet* dans le texte qu'il lit. A la suite de ce type de lecture, la théologie est engagée par la question du sujet, et par la façon dont celle-ci est articulée dans le discours biblique. Les textes ne font pas seulement référence aux événements d'une histoire dont la théologie actualiserait le sens et la mémoire, ils font référence au sujet humain (ils ont en ce sens une *référence subjective*), et la théologie doit répondre à ce qui est dit, là, du sujet humain. » (p. 209).

<sup>146</sup> p. 209.

<sup>147</sup> p. 217.

<sup>148</sup> « La théologie qui se développe sur fond d'histoire cherche dans l'histoire une garantie de "réalité" pour la confession de foi ; une théologie développée sur fond de lecture aurait sans doute à s'affronter à la question du "réel", qui est le lieu du sujet, mais aussi déchire et « trouve » l'harmonie d'un discours sur la réalité. La théologie repose sur un "impossible à dire" qui affecte tout discours du savoir. K. Rahner en parle en termes de "mystère", et S. Thomas affirmait quant à lui que la foi ne va pas aux réalités des discours, mais qu'elle va à la chose.

mystère est celui de la rencontre entre le divin et l'humain. Il ouvre dans deux directions, l'une et l'autre développées par l'article.

– La première direction est anthropologique. Cette anthropologie n'est pas tournée vers le passé (une conception biblique de l'humain), mais vers le présent : elle désigne en effet une « structure de l'humain ». Une théologie fondée sur la reconnaissance du divin à partir de ses effets dans l'humain se définit donc comme une « science de l'humain », entrant ainsi de fait en dialogue avec les sciences humaines <sup>149</sup>. Sa spécificité réside dans la forme de distance mise en œuvre par sa lecture de l'humain, qu'elle inscrit dans le cadre d'un rapport au divin situé comme premier.

– La seconde direction ouvre sur le divin. Cette ouverture passe par une prise en compte de la place et la fonction de « Jésus-Christ ». Elle engage donc d'abord une christologie associant une double dimension, énoncée et énonciative. Côté énoncés, « Jésus-Christ » apparaît comme le paradigme humain convoqué par la rencontre avec le divin. Côté énonciation, la prononciation de son « nom » intervient comme le lieu théologal où s'effectue la rencontre entre le divin et l'humain<sup>150</sup>. Par-delà s'indique la perspective plus

---

Il s'agit alors pour la théologie de répondre à cette référence subjective, référence au sujet humain et au réel, et de s'adosser à une *lecture anthropologique* de la Bible (et non plus seulement à une lecture historique), à une lecture anthropologique où la structure du sujet est à construire et à décrire à partir du déploiement des parcours de figures dans les textes. » (pp. 217-218). L'allusion à saint Thomas fait référence à la citation suivante : « L'acte du croyant ne s'accomplit pas à l'énoncé, mais à la chose », *Somme Théologique*, IIa, IIae, q 1, art. 2 et 2m.

<sup>149</sup> « S'il y a une "anthropologie biblique", elle n'est pas dans les conceptions de l'homme contemporaines de la rédaction des textes, il s'agit plutôt d'une *anthropologie "structurale"*. Pris selon sa dimension énonciative, le discours biblique déploie dans ses figures, et dans la forme de leur agencement, une structure de l'humain et offre ainsi des modèles pour une véritable "science humaine". Dans la forme de ses parcours figuratifs, dans les modèles qu'il déploie, le discours biblique offre, pourrait-on dire, à qui le lit, une "*science exacte de l'humain*". La théologie n'a pas alors à se protéger des sciences humaines qui "entameraient" son objet propre, elle n'a pas à se poser comme un discours de conviction et de vérité face à des discours d'analyse et d'exactitude ; elle a peut-être à découvrir cet objet qui gît, oublié, dans la forme des discours bibliques : la structure de l'humain instauré comme sujet par la parole de Dieu. La théologie peut se faire alors, de plein droit, science humaine, science de l'humain, et explorer et interpréter les modèles figuratifs de cette "science" dans ces textes figuratifs qui déploient, par exemple, les parcours figuratifs du "Royaume"... [...] Il s'agirait alors de faire de la théologie en apprenant à lire et à reconnaître ces formes où se disent très justement la structure d'humanité et la vérité du sujet. L'écriture à lire devient pour des croyants (Origène et Augustin le disaient déjà) un véritable "laboratoire d'interprétation" pour entendre ailleurs, dans le monde, la culture et les discours, ce qui se dit du sujet humain, et pour se mettre au service de la Parole qui "travaille" l'humanité des humains, « depuis la fondation du monde ». » (p. 217-218).

<sup>150</sup> « L'Écriture biblique ne fait pas que déployer une histoire du salut où s'inscrirait l'événement de la révélation de Dieu. Elle déploie dans ses figures, et modélise, une structure de l'humain où la révélation de Dieu, l'effet de la Parole, toujours traverse structurellement et originellement l'humain, fait retour de génération en génération, et trouve en

vaste de la « révélation de Dieu », située comme indissociable de « la trace de la parole » : « La théologie est de cette manière directement concernée par le service de la Parole et par le soin des humains. »<sup>151</sup>

**(b) Enjeux d'une sémiotique énonciative :  
éléments d'une théologie du « Verbe fait chair »**

La conclusion de l'article en revient à l'articulation entre exégèse et théologie : elle en désigne l'interactivité comme constitutive d'une approche sémiotique en tant qu'elle est inhérente à son cadre théorique<sup>152</sup>. De la sorte, elle situe la lecture sémiotique comme un geste proprement théologique : lire n'est pas seulement ici se préparer à la théologie, mais déjà la "faire".

Ce texte esquisse par avance le cadre dans lequel s'inscrit le projet développé par la sémiotique énonciative. Elle cherche, on l'a vu, à formaliser un geste d'analyse ajusté – aux trois plans de la théorie, de la méthodologie et de la pratique – sur un modèle de la parole biblique. Il s'agit donc pour elle de discerner, pour la déployer dans une démarche

---

Jésus-Christ le *nom* qui désigne une place. » (p. 219). Ces considérations, encore elliptiques en cette *Introduction*, seront reprises et explicitées par la *Conclusion* du présent travail.

<sup>151</sup> p. 219. « Ainsi orientée, la théologie ne serait pas seulement un *métalangage* du contenu de la révélation biblique. Peut-il d'ailleurs y avoir un métalangage de la révélation de Dieu ? « Quel sens y a-t-il à parler de Dieu ? » demandait Bultmann dans un article célèbre. L'interprétation théologique n'est pas un métalangage descriptif, elle est plutôt la mise en œuvre des modèles figuratifs, des structures découvertes dans la lecture biblique (qu'elle suppose toujours comme son lieu d'émergence), et l'exercice de leur application à la réalité de l'humanité des hommes : œuvre d'interprétation pour que soient dévoilés et révélés des sujets dans l'humanité des hommes. » (p. 219). L'article de R. BULTMANN mentionné ici est « Quel sens cela a-t-il de parler de Dieu ? », *Foi et Compréhension*, vol. 1, Paris, Seuil, 1970.

<sup>152</sup> « On ne peut donc réduire la sémiotique à une méthode exégétique particulière. Il y a une pratique sémiotique, sous-tendue par des procédures, et par une théorie du texte littéraire, et par un projet d'interprétation qui pointe vers la question anthropologique du sujet. Dans la pratique de la lecture se pose de manière spécifique le rapport entre écriture et parole, et par là se dessine la place d'un sujet dévoilé et posé par la lecture. Cette approche pratique du texte biblique oriente un projet théologique de type interprétatif, référé à la question du sujet humain touché, marqué, par la Parole de Dieu, projet déployé à partir de la lecture biblique et des modèles qu'elle élabore à partir des textes, projet consacré finalement au service des sujets humains en qui la Parole de Dieu prend corps et suscite des « fils », de génération en génération. » (p. 220). En assignant pour visée à la sémiotique la détermination de « modèles » déployés « à partir de la lecture biblique », ce passage désigne avec précision le projet sémiotique développé au CADIR, « projet consacré finalement au service des sujets humains en qui la Parole de Dieu prend corps et suscite des "fils" [...] ». Voir encore, un peu plus haut dans la même page : « Telle m'apparaît la seconde incidence de la sémiotique sur la théologie : il s'agit de proposer une *référence subjective* comme orientation du travail théologique, et de proposer au projet théologique une *visée interprétative* en direction du dévoilement du sujet humain inscrit dans le réel et suscité par la Parole de Dieu, et au service de l'humanisation des humains. » (p. 220).

exégétique cohérente et praticable, la structure la plus proprement anthropologique qui soit : le rapport à la parole, tel qu'il est construit par les textes bibliques. L'article de L. Panier souligne que ce lieu anthropologique est, de façon fondatrice, le lieu assigné par les textes bibliques à la rencontre entre Dieu et l'humanité. Il inscrit ainsi la perspective de lecture proposée ici dans une problématique de la "Parole de Dieu"<sup>153</sup>. La visée sémiotique est de construire une position de lecture ajustée sur une place énonciative de "fils" ou de "fille".

Dans ce cadre, l'enjeu propre de la sémiotique énonciative apparaît le suivant : en situant l'incidence de la parole – le lieu d'avènement du sujet mentionné ci-dessus – au croisement de l'énonciatif (défini comme véhicule d'un énoncé verbal) et du somatique elle détermine très précisément le champ de sa recherche en rapport avec la perspective théologique désignée par le prologue de Jean comme celle du "Verbe" fait "chair". La forme donnée par le présent travail à cette question théologique est ainsi la suivante : qu'y a-t-il à entendre dans l'analogie établie par le schéma de la parole entre l'entendre humain comme rencontre du verbal et du somatique et la perspective, centrale en christianisme, du Verbe fait chair ? Par delà cette question s'ouvre sur celle de la "Parole de Dieu", définie par les textes bibliques – et notamment par le chapitre 1 de la Genèse – comme une parole qui "fait être" ce qu'elle "dit". En quoi ce mécanisme de rencontre entre verbal et somatique, compris comme lieu d'effectuation du sens, a-t-il à voir avec la perspective de la "Parole de Dieu" ?

La procédure choisie pour éclairer cette double question sera celle d'une démonstration par l'épreuve : il s'agira de "lire dans le Verbe fait chair" pour voir si, accueilli dans cette perspective, le texte biblique développe la puissance de "faire" effectivement ce qu'il "dit"... La lecture qui s'ouvre ici n'est donc pas une lecture du doute, mais de la foi : elle souhaite donner au texte une chance de faire ses preuves en lui donnant la possibilité d'advenir à son statut de parole créatrice. La foi dont il s'agit ici n'est cependant pas naïve, mais construite dans l'élaboration raisonnée d'une position de lecture. En organisant une confrontation méthodologique entre le texte, reçu comme la mise en forme d'une

---

<sup>153</sup> Le *Chapitre 5* de cette lecture de l'*Épître aux Philippiens* donnera forme à cette expression, dont la signification demeurera ici ouverte.

énonciation et un lecteur invité à se situer sous le coup de cette énonciation, la sémiotique énonciative cherche à instaurer les conditions d'une telle lecture. De toute évidence un tel projet s'affronte à l'impossible : l'ensemble des propositions formulées ici en reçoivent un statut expérimental, et par conséquent provisoire<sup>154</sup>.

***Bilan de la perspective théologique :  
des sciences du langage aux Pères de l'Église ?***

Le présent développement s'ouvrait sur une indication, incitant à situer le geste théologique de la sémiotique dans la dynamique d'une "théologie biblique" décrite par Paul Beauchamp. Il s'achèvera sur une seconde proposition, qui remonte en deçà de la précédente : telle qu'elle a été présentée la sémiotique nous paraît constituer une forme de résurgence, survenue dans le champ et avec les concepts des sciences du langage contemporaines, de la pratique biblique – indissociablement exégétique et théologique – assumée jadis par les Pères de l'Église. Sur ce point encore – une nouvelle fois à peine esquissé ici –, on laissera le dernier mot à L. Panier, dans la conclusion d'un article intitulé « La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne : Figures en devenir »<sup>155</sup> :

La théorie patristique des figures telle que j'ai essayé de la décrire trop brièvement conduit à la question anthropologique du sujet, d'un sujet de l'interprétation, posé à la croisée des choses et des signes, du monde et du langage, de la perception et de la parole, de la jouissance et de la signifiante. Les questions soulevées par cette sémiotique ancienne rejoignent peut-être les interrogations les plus récentes d'une sémiotique sensible à la question du sujet et de sa fonction dans la saisie du monde et dans le langage.

Cette proposition engage à voir ceci : les développements théoriques donnés à la sémiotique par sa pratique d'une stricte observation des textes l'ont donc engagée à rencontrer une posture de lecture fort ancienne, et comme elle ancrée dans la Bible<sup>156</sup>. Elle

---

<sup>154</sup> Ce statut nous semble avoir été depuis le départ celui de la recherche sémiotique menée au CADIR. D'où les transformations très rapides de la théorie, des modèles et de la pratique sémiotiques de Greimas. Le présent travail est un témoignage après d'autres de cette dynamique de transformation, portée par la recherche d'un vis-à-vis inaccessible.

<sup>155</sup> *Sémiotique et Bible* n° 100 / déc. 2000, pp. 14-24. La citation proposée ici se trouve à la p. 23 de l'article.

<sup>156</sup> Voir le Document de la Commission biblique pontificale cité ci-dessus, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*. Il engage à situer l'exégèse sémiotique comme un chemin ouvert par la modernité dans le cadre ancien de l'interprétation patristique. L'important tient ici à deux éléments. D'une part la rigueur de ce chemin, qui adopte la voie des sciences du langage. Il établit ainsi une passerelle entre le terrain réservé que constitue aujourd'hui l'exégèse biblique et l'univers

habite ainsi une perspective analogue à celle qui fut ouverte sur les textes bibliques à l'aube de l'exégèse. Cette convergence soutient l'hypothèse qu'existe un paradigme biblique de la parole, et confirme la pertinence d'en éprouver à nouveau l'opérativité en développant, dans les formes nouvelles de la contemporanéité, une pratique herméneutique accordée à l'Écriture<sup>157</sup>.

### 3) Un projet de lecture

Une troisième étape, nettement plus brève que les précédentes, conclura cette longue introduction. Elle exposera successivement le projet soutenu par le présent travail, le texte choisi comme terrain d'exercice pour ce projet, et les options bibliographiques qu'il assume.

#### 3-1) Un projet : présenter et illustrer la sémiotique énonciative

Le travail mené ici s'inscrit on l'a vu dans un projet, expérimental, de validation. Il propose à ses lecteurs d'éprouver la pertinence – non plus théorique, mais concrète, d'une lecture énonciative en entrant eux-mêmes dans cette lecture. C'est pourquoi le point d'appui constant du travail résidera dans la lecture d'un texte du corpus biblique – en l'occurrence choisi dans le Nouveau Testament.

Ce caractère de proposition expérimentale explique la forme donnée à cette lecture, qui est celle d'une présentation illustrée de la sémiotique énonciative. Cette visée pédagogique a pour revers un caractère systématique, et pour tout dire une certaine lourdeur qu'il ne nous a pas paru possible d'éviter. Cette lourdeur s'indiquera en particulier dans la forme, donnée à la lecture, d'un parcours d'analyse enchaînant les six étapes dont l'articulation constitue le geste de lecture proposé par la sémiotique énonciative : Traduction, Découpage, Analyse figurative, Analyse narrative, Analyse énonciative, Conclusion. L'ensemble étant, bien sûr,

---

scientifique contemporain. D'autre part le caractère fortuit de sa découverte, qui n'était pas "voulue" par ses auteurs mais s'est peu à peu imposée *du fait d'une lecture sémiotique des textes bibliques*.

<sup>157</sup> Il n'est pas question, bien sûr, de prétendre aligner le geste sémiotique sur la théorie des "quatre sens de l'Écriture". Mais il est en revanche fondamental de voir resurgir en elle, sous la forme d'un parcours construit, l'articulation de plusieurs formes d'analyse dont l'enchaînement trace le chemin d'une édification somatique du lecteur. Cf J-P. MICHAUD, « Des quatre sens de l'Écriture – Histoire, théorie, théologie, herméneutique », *Église et Théologie*, 30, 1999, pp. 165-197. Cf aussi, C. BORI, *L'interprétation infinie. L'herméneutique ancienne et ses transformations*, traduit de l'italien par F. Vial, Paris, Cerf, 1991.

ouvert par une Introduction esquissant la direction énonciative du passage analysé. Chacun des six chapitres qui constituent ce travail suivra cette présentation en six temps, nonobstant le caractère répétitif d'une telle procédure.

Une certaine lourdeur caractérisera également chacun des moments d'analyse : elle tient d'abord au caractère systématique que leur assignait la visée pédagogique du présent travail. Pour tenter d'illustrer et d'expliquer la sémiotique énonciative, il fallait bien affronter le risque, littéraire, d'une certaine exhaustivité. Mais la lourdeur relevait également d'une particularité de la présente recherche : la réalisation du travail a soutenu une mise en forme conjointe du geste de lecture et de la théorie qui l'accompagnait. La démonstration proposée ici aux lecteurs était ainsi d'abord conduite au bénéfice de l'auteur : il s'agissait ici en quelque sorte, comme dit un proverbe américain, de « prouver sa pomme en la mangeant »<sup>158</sup>...

Énumérons ces étapes.

– Certaines ne sont pas propres à la sémiotique (Traduction, Découpage) : elles seront cependant conduites ici dans une perspective spécifique, qui sera prochainement précisée.

– En revanche toutes les étapes, sauf les deux dernières, s'inscrivent dans la tradition sémiotique : le Découpage et l'Analyse narrative proviennent de la sémiotique greimassienne, ainsi que les modèles de l'analyse figurative. Quant à la pratique d'une lecture figurative, elle provient du CADIR et de la façon dont il a transformé les fondements greimassiens. A vrai dire, tous ces gestes d'analyse ont été significativement transformés par le développement "en relief" donné aux textes par la sémiotique énonciative. Cette transformation ne concerne pas tant les modèles proposés que leur mise en œuvre. Une *Annexe* au présent travail (désignée comme *Annexe 2*) rappellera donc pour mémoire – ou présentera rapidement, pour des lecteurs néophytes – la forme "classique" de ces gestes. Par ailleurs et en raison de la nouveauté des gestes d'analyse proposés ici, leur explicitation était nécessaire. Le premier chapitre de cet itinéraire de lecture aura, à cet égard, une double

---

<sup>158</sup><sub>158</sub> « You prove your apple by eating it ».

fonction : première mise en œuvre du parcours de la sémiotique énonciative il comportera également, au seuil de chacune des étapes, une présentation circonstanciée de sa reconfiguration par la sémiotique énonciative.

Les deux derniers moments de ce parcours sont nouveaux. L'analyse énonciative considère les textes eux-mêmes, dans leur globalité, dans le cadre du schéma de la parole. Elle les reçoit là comme la forme donnée à une proposition de sens dont elle examine les enjeux. Cependant l'énonciation d'un texte est toujours construite sur la base de l'énoncé. Il s'agira donc, pour l'analyse énonciative, de considérer l'énoncé du texte pour en induire son énonciation. Elle mènera pour cela une approche topologique, développée en tension avec l'approche logique de la narrativité. La Conclusion du parcours tentera alors de décrire, de façon concrète, la signification effective du passage analysé.

Le parcours lui-même, dans sa forme actuelle, est nouveau. La validation de cette forme, autant que celle de ses constituants, est ainsi l'une des questions ouvertes à la lecture, répétons-le expérimentale, qui s'ouvre ici.

### **3-2) Un texte : l'Épître aux Philippiens**

Cette proposition de lecture sera, on l'a vu, mise en œuvre au contact d'un texte du corpus biblique : il s'agit en l'occurrence d'un fragment de l'*Épître aux Philippiens*. La détermination du texte a relevé pour une bonne part du pari : elle procédait en effet d'un choix de difficulté.

Une première difficulté résidait dans le statut du texte : discours, et non récit. Le *Chapitre 1* s'expliquera prochainement sur les incidences de cette différence. Il suffit pour l'instant de dire que la tradition sémiotique s'est davantage développée, dans la lecture de la Bible comme dans la littérature générale, au contact des récits plutôt que des discours. La forme narrative de ces textes allait en effet comme "naturellement" de pair avec le modèle narratif de la première sémiotique. L'orientation énonciative donnée au présent travail supposait, en revanche, le choix d'un texte discursif. En effet la "question" posée à la sémiotique par de tels textes, fréquemment abordés au CADIR, n'avait encore été jamais formalisée. L'intérêt

de lire une épître était ainsi de valider la sémiotique énonciative en la confrontant à une frontière encore inexplorée. Cette confrontation s'inscrivait, bien sûr, dans la continuité des perspectives ouvertes là par le CADIR. En atteste une citation de Jean Delorme, évoquant les perspectives énonciatives ouvertes par la lecture des épîtres néo-testamentaires. Par-delà une différence de vocabulaire liée à l'absence des catégories d'analyse développées par le schéma de la parole, ce texte trace un programme de travail auquel les propositions de la sémiotique énonciative ouvrent une voie de réalisation :

Paul ou Pierre, Cicéron ou Sénèque peuvent disparaître, l'épître demeure et le poste d'énonciateur y reste en creux. Elle est capable de trouver audience hors des relations originaires entre auteur et lecteur visés, y compris le public plus large souhaité dans le cas des épîtres individualisées mais destinées à être publiées. On peut en dire autant de tout texte, mais la lettre offre l'avantage d'obliger à s'interroger sur cet élargissement d'audience. Parce qu'elle use tout naturellement des pronoms personnels "je", "tu", "nous" et "vous" et que de cette façon elle met en quelque sorte en scène les acteurs de sa propre énonciation, elle permet d'affiner la différence entre les personnages historiques qu'elle désigne comme destinataire et destinataire de référence hors textes, et les rôles d'énonciateur et d'énonciataire qu'elle définit par leur mise en rapport dans le texte.

Cette mise en scène de l'énonciation (dite énonciation énoncée ou manifestée) doit être examinée avec attention, car elle offre le passage obligé pour saisir quelque chose d'une énonciation plus subtile, présumée et non manifestée comme telle, qui préside à la mise en place des rapports entre le "je", le "vous" et le "nous" du texte. A ce niveau, la vertu énonciative de la lettre demeure disponible pour tout lecteur. Elle garde la possibilité de l'atteindre comme énonciataire, même s'il reste indifférent à la persuasion dirigée vers le "vous" du texte. L'analyse de l'énonciation, bien entendu, s'en tient à cette possibilité. Elle s'intéresse à cette ouverture en direction d'un lecteur susceptible de devenir énonciataire autrement qu'en s'identifiant de façon imaginaire au "vous" interpellé. Et dans ses limites, une telle analyse n'est pas superficielle pour un lecteur qui s'interroge aujourd'hui sur son rapport au texte d'une épître qui ne lui est pas adressée.<sup>159</sup>

Tant qu'à lire une *Épître* de Paul, on a préféré une lettre considérée comme "authentiquement paulinienne"<sup>160</sup>. L'un des éléments qui ont donc déterminé le choix de l'*Épître aux Philippiens* était le fait qu'elle ait Paul pour auteur. Cependant la sélection du texte relevait d'une seconde difficulté, qui tenait à une caractéristique propre à l'*Épître aux*

---

<sup>159</sup> J. DELORME, « Lecture et analyse des lettres du Nouveau Testament » in CADIR, *Les lettres dans la Bible et la littérature, actes du colloque des 3-5 juillet 1996*, col. Lectio divina 181, Paris, Cerf, 1999, p. 32-33.

<sup>160</sup> Ce en particulier parce que – 1Th (et peut-être 2Th) mise(s) à part – les autres lettres dont l'examen a porté l'élaboration du schéma de la parole (Col., Eph.) étaient des textes deutéro-pauliniens. Choisir une lettre "authentique" revenait ainsi à honorer la distinction, proposée par le canon, entre Épîtres proto-pauliniennes et deutéro-pauliniennes.

*Philippiens* : la densité, relativement faible, des ses énoncés évidemment théologiques. Mis à part l'hymne des v. 2,6-11, le fragment de la lettre qui sera lu ici ressemble plutôt à un échange amical de nouvelles et de conseils. Cette apparente vacuité théologique désignait le texte comme un terrain d'élection pour tester la validité d'une approche énonciative : que pourrait-elle y discerner de substantiel pour une approche théologique inscrite dans le cadre décrit ci-dessus ?

L'incidence de cette double difficulté était, on le voit, démonstrative. Une troisième difficulté est apparue progressivement, qui n'avait en revanche rien de délibéré : le texte ne pourrait être lu en entier, en raison de la précision et de la lenteur de la lecture. Le projet de départ était d'avancer le plus loin possible dans cette lecture, prise à partir de son commencement. Non sans hésitations, il a néanmoins été décidé de l'arrêter assez rapidement : dès le v. 2,11 et sans même poursuivre jusqu'en 2, 18, ce qu'aurait pourtant semblé appeler la particule consécutive du v. 2, 18 (« *De la sorte, frères...* »). Cette décision a été inspirée pour une part par un réflexe de bon sens lié à l'ampleur déjà conséquente du travail. Elle relève également de considérations énonciatives : en effet le parcours effectué par l'*Épître aux Philippiens* entre les v. 1,1 et 2,11 dessine un mouvement continu de remontée, menant depuis la scène humaine de l'épître jusqu'au lieu divin où se meut « *Christ Jésus* ». L'hypothèse a été faite que cette dynamique ascendante, organisant l'énonciation du texte, constituait les v. 1,1–2,11 comme une forme unifiée et qui de ce fait constituait par elle-même une proposition de sens cohérente.

Le texte a été découpé, sur des critères énonciatifs qui seront explicités ultérieurement, en quatre moments : 1,1-2 ; 1,3-26 ; 1,27–2,5 ; 2,6-11. Le travail comportera ainsi quatre parties. Deux de ces moments seront à leur tour divisés : le second (1,3-11 et 1,12-26), et le troisième (1,27-30 et 2,1-5). Chaque péricope faisant l'objet d'un chapitre distinct, la seconde et la troisième partie de ce travail associeront donc deux chapitres chacune, tandis que la première et la quatrième partie ne recouvriront qu'un seul chapitre. Le parcours de lecture proposé ici comportera ainsi quatre parties, et six chapitres.

### 3-3) Références bibliographiques

Ce dernier moment rendra compte de la forme assez particulière de la bibliographie jointe à ce travail. L'option a été prise de n'y mentionner que des textes effectivement lus, et cités dans le cadre de la présente lecture. Ce choix bibliographique s'explique par le projet mené ici. Il entend en effet développer une lecture, qui plus est ancrée dans le développement de modèles nouveaux. Il ne s'agit donc pas tant d'ériger un monument du savoir que de visiter des sentiers nouveaux, et pour une part inconnus. Cette décision a fait émerger deux points de difficulté, dont ce dernier moment d'*Introduction* tentera de rendre compte.

– La première difficulté concernait le rapport entre la lecture proposée ici et les différentes lectures exégétiques publiées autour de l'univers paulinien en général, et de l'épître aux Philippiens au particulier. Entre ces approches – toutes inscrites malgré leur diversité dans le cadre commun du schéma de la communication – et une perspective sémiotique relevant du schéma de la parole les échos sont, à l'usage, apparus comme très ténus. Pour tout dire le texte était là comme une île située au beau milieu de l'océan Atlantique, et qui serait contemplée d'un côté par l'Amérique et de l'autre par l'Europe... Il n'était pas possible de le considérer des deux points de vue à la fois. Cependant trois ouvrages exégétiques en français ont été pris pour référence, esquissant ainsi en contrepoint l'ombre de lectures autres que celle menée ici :

1/ Un ouvrage récent d'un exégète catholique, qui avait le double mérite de faire un point précis sur les différentes traductions du texte et de proposer une approche rhétorique contemporaine : Jean-Noël ALETTI, *Saint Paul – Épître aux Philippiens – Introduction, traduction et commentaires*, Paris, Gabalda, 2005.

2/ Un ouvrage un peu plus ancien d'un exégète protestant, reçu comme référence pour la lecture de l'Épître aux Philippiens : Jean-François COLLANGE, *L'épître de Saint Paul aux Philippiens*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1973.

3/ Un ouvrage tout récent, attestant d'une approche spirituelle de ce texte : Enzo BIANCHI, *Vivre, c'est le Christ – La lettre aux Philippiens*, Paris Médiaspaul, 2007.

On trouvera ici peu d'allusions explicites à ces lectures : la différence du paradigme sémiotique a en effet rendu difficile un dialogue autour du texte, sauf pour des questions de traduction. Il n'empêche. Il nous a paru important de maintenir, comme une tension féconde, la consultation régulière de ces ouvrages en parallèle avec le développement de notre propre lecture.

– La deuxième difficulté concernait les innombrables lectures qui ont porté l'émergence de ce travail. Beaucoup d'entre elles se situent dans la littérature sémiotique. D'abord celle des premiers temps, et notamment les écrits d'Algirdas-Julien Greimas et de Joseph Courtès. Puis les travaux de Jacques Geninasca. Ensuite les très nombreux textes rédigés par les auteurs du CADIR, au premier rang desquels on placera les écrits de Jean Delorme pour l'exégèse, de Louis Panier et François Martin pour le versant théologique, et de Jean Calloud dans l'un et l'autre champ<sup>161</sup>. Avec comme un arrière-plan fondateur la perspective développée par ce dernier sur l'énonciation en rapport avec l'anthropologie lacanienne. D'autres encore devraient être nommés ici, et parmi eux François Genuyt, Jean-Claude Giroud, Jean-Pierre Duplantier, Alain Dagron, Jean-Yves Thériault, Cécile Turiot... Il faut ajouter à cette liste les travaux d'Anne Fortin, qui n'appartient pas directement au CADIR mais développe également une théologie fondée dans le geste sémiotique. La liste n'est pas exhaustive. De ces travaux n'ont été mentionnés, en bibliographie, que ceux cités dans les notes de ce travail. Dès lors beaucoup d'entre eux seront absents. Que leurs auteurs ne considèrent pas ce silence comme une omission, mais comme une limite imposée par le choix bibliographique indiqué ci-dessus. En effet l'exploration menée ici s'inscrit entièrement, comme cette *Introduction* l'a montré, dans le prolongement de l'ensemble – exceptionnellement riche eu égard à sa relative jeunesse – constitué par cette littérature sémiotique, qui aurait donc pu être intégralement citée.

---

<sup>161</sup> En collaboration avec François Genuyt pour une part de ses travaux exégétiques.

Pour la même raison ont été mentionnés uniquement quelques ancrages linguistiques et littéraires de ce travail. En linguistique, Ferdinand de Saussure et Émile Benveniste. En littérature, Henri Meschonnic et Michael Rifaterre. Et deux grandes ombres. Celle de Roland Barthes, collègue et ami sémiologue du sémioticien Greimas, et responsable de la rencontre de la sémiotique avec la Bible lors du congrès de l'ACFEB évoqué ci-dessus. Et celle de Michel de Certeau, dont les travaux ont notamment développé sur l'énonciation un point de vue qui s'est avéré fondateur pour la réflexion menée ultérieurement au CADIR.

Cette *Introduction* a également mentionné l'importance des poètes, et de leur réflexion sur la parole. Le présent travail s'est spécialement appuyé sur l'œuvre de Christian Bobin, dont la lecture a accompagné et soutenu la rédaction de cette autre lecture : celle de l'*Épître aux Philippiens*, qui s'ouvre à présent.